



HAL
open science

Embellir le corps

Jérôme Thomas

► **To cite this version:**

Jérôme Thomas. Embellir le corps : Les parures corporelles amérindiennes du XVI^e au XVIII^e siècle (Antilles, Amérique centrale, Amérique du Sud). CNRS Editions, 2011, Corps, 978-2-271-07118-7. hal-04088433

HAL Id: hal-04088433

<https://hal.science/hal-04088433>

Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License





Embellir le corps



Jérôme Thomas

Embellir le corps

Les parures corporelles amérindiennes
du XVI^e au XVIII^e siècle

(Antilles, Amérique centrale, Amérique du Sud)

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Collection « Corps »
sous la direction de Gilles Boëtsch

Sommaire

INTRODUCTION	
Signification du « vêtement »	9
CHAPITRE PREMIER	
Le vêtement	19
CHAPITRE 2	
Les peintures corporelles	55
CHAPITRE 3	
La pilosité	79
CHAPITRE 4	
Parfumer, déformer et inciser le corps	105
CHAPITRE 5	
L'hygiène corporelle	119
CHAPITRE 6	
Le percement du visage	127
Conclusion	137
Bibliographie	141
Index	155



INTRODUCTION

Signification du « vêtement »

Décrire le corps amérindien *stricto sensu* à l'aube du XVI^e siècle est une gageure pratiquement impossible. Il n'existe, bien entendu, pas ou peu de textes indigènes antérieurs à 1492. L'archéologie peut nous être d'un certain secours dans la mesure où quelques régions, à l'exemple des hautes terres andines, ont pu conserver dans leurs entrailles des vestiges funéraires très précieux en particulier des habits, des ornements tout en préservant pratiquement intact les corps, ce qui permet de mieux connaître et d'étudier les coiffures, les tatouages ou encore les scarifications. D'un autre côté, les populations amérindiennes furent « découvertes » pendant toute la période coloniale et même jusqu'au XXI^e siècle si l'on se réfère à ce groupe aperçu aux confins de l'Amazonie brésilienne, près de la frontière péruvienne, en 2008¹. Tout au long de leur progression au cœur de l'Amérique centrale et du sud, Espagnols, Portugais, Français, Hollandais entrèrent en contact avec de nouvelles tribus, nomades pour la plupart. Si l'on connaît assez bien les grandes civilisations Incas et Aztèques, grâce aux nombreux récits de chroniqueurs qui participèrent à la conquête de ces Empires ou bien firent le récit des exploits des conquérants, on appréhende beaucoup moins facilement les populations de l'intérieur du continent. Celles-ci vivaient dans un environnement difficilement accessible où, colons, religieux, admi-

1. Pour une connaissance rapide et la situation géographique des principaux groupes amérindiens, on peut consulter avec profit l'ouvrage ancien mais toujours d'intérêt de Gabriel María Vergara Martín, *Diccionario etnográfico americano*. Madrid, Librería de los sucesores de Hernando, 1922.

nistrateurs, militaires ne pénétrèrent que très lentement et au prix de multiples difficultés entre le *xvi*^e et la fin du *xviii*^e siècle. Le *xix*^e siècle apporta une nouvelle dynamique dans cette quête de reconnaissance de nouveaux espaces alors que les indépendances américaines marquèrent une rupture avec l'ordre colonial. C'est pourquoi, nous nous appuyons pour cette étude essentiellement sur des écrits rédigés entre 1492 et la fin du *xviii*^e siècle afin de nous limiter au cadre de l'Amérique coloniale espagnole et portugaise, tout en ne négligeant pas les apports de l'archéologie pour éclairer les périodes antérieures et proposer une plus grande profondeur historique.

Au *xvi*^e siècle, les Européens, à leur arrivée dans les Amériques, furent confrontés à des populations d'une variété d'apparences extraordinaires, ce qui les étonna fort (Gandavo, 1995, 30). En effet, certains types de marquages corporels – les déformations crâniennes, la taille des dents et les incrustations, les perforations, les tatouages, la sculpture et la coupe des cheveux – étaient complètement inconnus en Europe. Cette diversité correspondait à l'hétérogénéité géographique (basses terres et hautes terres, chaudes et froides, désertiques ou forestières) et elle reflétait une grande variété d'organisations politiques (des sociétés complexes et hiérarchisées aux groupes nomades). Ces peuples se distinguaient entre eux par l'habillement – ou la nudité – et par leurs parures mais également par un remodelage des corps afin de les humaniser et les sortir de leur condition naturelle. Ces transformations fonctionnaient en tant que marqueurs culturels permettant aux groupes de se distinguer les uns des autres. À l'intérieur d'une même ethnie, la transformation des corps marquait des moments importants et symboliques de la vie communautaire et individuelle : cycles vitaux, classes d'âge, calendrier rituel, rapports au cosmos...

La dichotomie consacrée entre hommes nus et habillés revenait à distinguer le sauvage de l'homme civilisé, une des normes, mais non la seule, pour définir le degré de civilisation. Lévi-Strauss dans *Race et histoire* (1953) analyse ce qui est ou ce qui n'est pas partie intégrante de la civilisation. Selon les critères occidentaux, plus l'individu est peu couvert,

moins il est civilisé, ce qui en fait le représentant d'une culture immature, l'enfance de ce peuple étant assimilée à leur état d'innocence ou de barbarie. En débarquant au Yucatan, les Espagnols rencontrent leur compatriote Guerrero, aux mains des Indiens depuis huit années, et devenu *cacique* à Cozumel ; celui-ci s'est acculturé puisqu'il porte des « tatouages sur la figure et des trous aux oreilles » et des « cheveux coupés ras » (Díaz del Castillo, 2003, I, 119, 125) à la mode locale. De suite, Cortès le fait revenir à ce qu'il considère comme la civilisation en l'habillant avec « une chemise, un pourpoint, des culottes, un chaperon et des sandales » (Díaz del Castillo, 2003, I, 125). Malgré les efforts et la volonté pugnace des religieux pour couvrir le corps amérindien, les résultats n'étaient pas toujours à la hauteur de leurs espérances. En 1661, Francisco de Figueroa raconte que les femmes Maynas (Nord du Pérou) bien que sous l'influence des ordres religieux venaient à la ville à moitié nues, seulement vêtues d'un pagne (Figueroa, 1960, 165). Lévi-Strauss, aux antipodes de la pensée ethnocentriste, démontre que la nudité, loin d'être un acte anarchique ou bien exhibitionniste, est au contraire un mode de pensée locale. Presque cinq cent ans plus tôt, Colomb définit cette différence entre nudité et culture selon des critères européocentriste. Il décrivit les Indiens par rapport à son monde et à ses représentations mentales de la nudité. Dans son journal de bord, à la date du 12 octobre 1492, il découvrait les habitants de ce Nouveau Monde : « il me parut qu'ils étaient des gens très dépourvus de tout. Ils vont nus, telle que leur mère les a enfanté [...] ». Ces gens « dépourvus de tout » et particulièrement de vêtements se déplaçaient nus. Colomb évoqua ensuite des descriptions plus précises, notamment celles concernant les usages, les coutumes et les ornements corporels : « Et tous les hommes que j'ai vu étaient jeunes [...]. Certains d'entre eux se peignent le corps en brun [...]. Certains se peignent le visage et d'autres tout le corps » (Colomb, 1981, I, 61). Le 16 octobre 1492, il nuancait quelque peu son propos lorsqu'il rencontra des personnes qui lui semblaient plus civilisées car plus habillées : « J'ai vu des étoffes de coton en forme *mantillo* [...] pour couvrir leur nature, mais pas plus ».

Dans les réflexions de Colomb, le couple nature/culture renvoie à une certaine lecture des apparences humaines en rapport avec l'opposition entre animal/humain, nu/civilisé. Nous sommes au cœur des anciennes représentations occidentales de l'Autre. L'étude des transformations physiques et des parures corporelles selon ces vieux schémas ne semble plus pertinente. La distinction entre l'intérieur et l'extérieur ouvre des perspectives beaucoup plus stimulantes dans la continuité du paradigme proposé par l'anthropologie de la nature théorisée par Philippe Descola, Bruno Latour ou encore Eduardo Viveiros de Castro : « C'est l'idée que les intériorités, qui sont pensées sur le mode de l'intériorité humaine, sont recouvertes d'un vêtement, qui est un corps dont on peut se défaire à volonté » (Descola, 2007, 237). Ce n'est pas tant l'anatomie nue qui distingue les corps, mais la manière dont certaines dispositions qui y sont logées se présentent au regard de l'autre, à savoir le donner à voir et à en prolonger les fonctions à travers les usages corporels. Intervenir sur le corps, le transformer servirait également à situer l'individu – et la société qu'il représente – dans le monde et le cosmos plutôt qu'à l'arracher à un soi-disant état de nature. Ainsi, les qualités attribuées aux personnes par la communauté et l'environnement immédiat expliquent en grande partie la production des apparences.

En effet, toute intervention sur le corps s'apparente à un code, à un signe, à l'expression d'une humanité. Le marquage corporel est le symbole manifeste d'une « organisation des apparences » (Barthe-Deloizy, 2003, 23). C'est un langage qui montre l'identité d'une personne. La nudité amérindienne est l'état du corps originel et ne se confond pas avec une représentation de la sexualité humaine (celle des organes sexuels) des sociétés occidentales. Chaque société développe sa propre nudité qui obéit, à des rituels, des règles, des mises en scène, des codifications. Habits, marques corporelles, bijoux, ornements végétaux manifestaient une expression et une communication de son propre monde avec autrui. Cela participe à la construction de sens et sert à distinguer, certes, l'homme de l'animal, la femme de l'homme, l'enfant de l'adulte, mais également à concevoir parures et vêtements dans le sens donné

par André Leroi-Gourhan, c'est-à-dire en tant que dispositifs rendant possible l'établissement de relations entre les espèces et entre les individus d'une même espèce (Leroi-Gourhan, 1964, 188-195). Les marqueurs corporels sont des systèmes qui permettent de donner de la signification à une norme et de mettre en place des correspondances entre l'apparence du visible et les caractères invisibles de l'individu. Ainsi chacun peut immédiatement reconnaître l'identité d'autrui et sa place dans le groupe.

Les Occidentaux présents dans les Amériques s'intéressèrent vivement à l'apparence corporelle des populations rencontrées et parfois ils éprouvaient des difficultés à décrire certains types de vêtements comme le montre cette remarque de Díaz del Castillo sur les indigènes de Cuba lorsqu'il décrit leurs habits en peaux de chevreuil (Díaz del Castillo, 2003, I, 55) ou « de cuir de cerf » selon Córdoba (Córdoba, 2010, 133). Étonnement, surprise, admiration, dégoût, autant de sentiments suscités face au corps Amérindien. Parfois mêlés, ces sentiments interpellèrent et questionnèrent les découvreurs sur l'humanité indigène et sur leur capacité à s'intégrer, au moins partiellement, dans la société coloniale, essentiellement par le biais de la conversion à la religion chrétienne. Les Européens se penchèrent en tout premier lieu sur la « nudité » indienne, signe le plus immédiatement visible de leur infériorité, voire de leur dépravation et de leur bestialité supposées.

Nous possédons une grande diversité de textes Européens sur ces régions américaines, décrites par des scripteurs que tout sépare ; néanmoins, une certaine grille de lecture et d'écriture s'imposa à la réalité. L'analyse révèle un système où est développée une litanie des anecdotes proposant la vision d'une humanité plongée dans le péché et la perversion, hors du message évangélique. L'appréhension ethnographique est parfois peu présente dans le regard qui organise la réalité et la transforme. Mais pouvait-il en être autrement ? Pourtant, ces textes sont des matériaux et des documents historiques de première importance même s'il ne faut pas nier, parfois, leur conformisme. La correspondance et les chroniques font partie d'un très vaste ensemble de documents sur la découverte de l'Amé-

rique. Si le Nouveau Monde n'a pas d'existence pour l'Ancien avant la fin du xv^e siècle, il a une très longue histoire. Les Indiens que rencontrèrent les Européens, du nord du Mexique aux côtes brésiliennes jusqu'à la Patagonie, étaient les héritiers de 15 000 ans de migrations depuis le détroit de Bering et d'une extraordinaire diversité de cultures, de sociétés, de langues. À l'orée du xvi^e siècle, le territoire brésilien actuel comptait peut-être 220 peuples qui parlaient plus de 340 langues différentes.

Lorsqu'en 1492, les Caraïbes entrèrent en contact avec les Espagnols, ils devinrent par la force des choses les « Indiens », c'est-à-dire le modèle à partir duquel les autres furent jugés et décrits. Ces Indiens furent perçus comme possédant des valeurs, une culture, un système politique et un rapport au corps très proches. Il existerait une unité socio-culturelle pour les Occidentaux qui simplifièrent bien souvent la réalité américaine. L'évocation de l'Indien s'ordonnait autour d'un axe spatial et selon un système binaire. Plus l'Indien était éloigné physiquement, et nu, et plus il était sauvage.

Le vêtement porte en lui plusieurs significations importantes et bien souvent complémentaires, qu'elles soient d'ordre pratique ou symbolique. Sa fonction initiale et principale est bien sûr de protéger contre le climat. Symboliquement, son rôle est tout aussi primordial. S'il prémunit contre les mauvaises influences étrangères, s'il tient un grand rôle dans la pudeur, il a également pour but d'attirer le regard sur l'appareil génital. Socialement, il définit le statut et la position sociale des individus.

Sous les climats américains, aussi bien arides que tropicaux, l'habit constitue, définit et orne la personne. Il défend des sortilèges le corps et ses parties vulnérables. Dans les régions où le climat permet de vivre sans vêtement, les peintures servent de protection magique contre les influences mystérieuses et subtiles, comme chez les Jivaros (Karsten, 1935, 425-426). La protection se concentre sur quelques parties du corps et les ouvertures : certaines tribus pensent que les serpents peuvent entrer à l'intérieur du corps de la femme pour la féconder ou exercer d'autres influences néfastes sur elle. Cette peur est fondée puisque dans le bassin amazonien, il existe le

réel danger qu'ils s'insinuent dans l'urètre ou le rectum des deux sexes. L'action protectrice est renforcée par les amulettes et des ornements.

En ce qui concerne la pudeur, les peuples amérindiens sont très réservés et ont honte de montrer en public leurs fonctions d'élimination des excréments et tout ce qui a rapport avec le sexe, comme les Indiens de la province de Darién :

«S'il arrive même par quelque accident qu'il vienne à paraître [le pénis sorti de l'étui pénien], les autres en détournent les yeux ; et lorsqu'ils ont besoin de faire de l'eau ils se tirent à quartier, ils se tapissent, ôtent l'entonnoir d'une main, et d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au plus vite. Les hommes et les femmes vont toujours à la selle dans les rivières, et ils ont beaucoup de pudeur sur ce chapitre. En général, les uns et les autres ont de la modestie, et ils ont de la propreté» (Wafer, 1723, 248-249).

Bien évidemment, ce n'est pas la pudeur au sens judéo-chrétien (Morris, 1968, 91-97). Un courant de pensée soutient que ce n'est pas le sentiment de honte qui a déterminé le port du vêtement, mais le contraire (Westermarck, 1946, 169-423), d'autant plus que certains habits ont pour finalité d'attirer le regard sur les parties intimes de manière indirecte et suggérée...

Enfin, la parure corporelle détermine le rang et la condition sociale de chacun. Le vêtement, ou tout au moins certaines pièces, devient la marque pour distinguer un groupe ou une tribu et par conséquent le symbole d'une personnalité collective. Des nations guerrières comme les Incas, dont les forces armées comprenaient des combattants de différentes langues et groupes ethniques soumis, se distinguaient par leur tenue (Cieza de León, 2005 b, 351-352). La distribution géographique des langues et des vêtements permettait de différencier les femmes dans plusieurs provinces du Nicaragua. Dans le village de Coribia, «les femmes [Chorotegas] portent des culottes, et tous les autres vont nus, de même que dans les provinces de Cheriquí et en Judée [Barecla]». Il en était de même des Chorotegas du golf d'Orotiña et des Nicoya (Oviedo y Valdès, 2002, 237).

L'habit distinguait également les professions, les catégories sociales et hiérarchiques, l'état civil des individus. À l'intérieur d'une même communauté, les personnes se remarquaient par des signes spécifiques. Les Incas se vêtaient de manteaux spéciaux, confectionnés avec certaines laines, poils et fibres utilisés exclusivement pour les hauts dignitaires royaux. La condition des femmes célibataires et mariées se voyait ostensiblement chez de nombreux peuples amérindiens, à travers des tenues distinctes, même s'il s'agissait de la simple présence ou l'absence d'un lacet. Chez les Muisca :

« les rois et *caciques*
 quand on leur décrivait de belles jeunes filles,
 ils les demandaient à leurs pères,
 qui les envoyaient sans aucun problème
 et les servaient nues quelques temps ;
 et quand ils en faisaient leurs maîtresses,
 ils les couvraient avec les vêtements et parures que les
 femmes avaient l'habitude de porter » (Castellanos, 1886, I, 29)

Les femmes incas se différenciaient par les robes et les chaussures : « Les femmes se distinguaient par le vêtement et la chaussure, et il n'était pas permis aux femmes d'une province de prendre le costume de celles d'une autre, et surtout celui des femmes de Cuzco, que l'on nommait *Pallas* » (Montesinos, 1840, 57). De même, le statut matrimonial, et donc les habits correspondants, jouait un rôle certain chez les femmes Cumanagota mariées ou toujours célibataires (Simón, 1963, II, 112). Voici une description assez précise de l'« Homme américain » selon le français Jean de Léry au xvi^e siècle. Comment se représentait-il un « sauvage » : « Imaginez en vostre entendement un homme nud, bien formé et proportionné de ses membres, ayant tout le poil qui croist sur lui arraché, les cheveux tondus [...], les lèvres et joues fendues et des os pointus, ou des pierres vertes comme enchassées en icelles, les oreilles percées avec des pendas dans les trous, le corps peinturé, les cuisses et jambes noircies de cette teinture qu'ils font du fruit *Genipa* [...] : des colliers composes d'une infinité de petites pieces de cette grosse coquille de mer, qu'ils appellent *Vignol* [...]



Illust. 1. Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,
1975, 107

pendus au col» (Léry, 1975, 105). À cela s'ajoutent un «croissant d'os bien poli» sur la poitrine, «sa pierre au pertuy de la levre» (Léry, 1975, 105), et «après l'avoir frotté de gomme glutineuse, couvrez luy tout le corps, les bras et les jambes de petites plumes hachees menues, comme de la bourre teinte en rouge» (Léry, 1975, 106); il faut en plus le revêtir de bonnets, bracelets fait de plumes (Léry, 1975, 106); enfin, adjoignez «un pendant et pennache de plus qu'ils appellent *Arraroye* sur les reins» (Léry, 1975, 106-107 et illust. 1)

Les apprêts et parures du corps permettent une présentation de soi et sont l'expression d'une identité collective. Le «travail sur le corps» et l'apparat s'apparentent à la constitution de la personne, et représentent un dispositif symbolique essentiel: coupe des cheveux, colliers, bracelets, peintures faciales et corporelles sont sensés marquer le corps en profondeur. Les atours soulignent une métamorphose et constituent de véritables attributs de la personne. L'ornement signifie autant qu'il pare.

Au final, la parure corporelle permet de distinguer, différencier, reconnaître, classer. Elle est polysémique et d'une très grande variété. Elle peut agir directement sur le corps et le transformer de manière irrémédiable et indélébile grâce à des manipulations de l'enveloppe corporelle. Les plus spectaculaires renvoient aux déformations crâniennes, aux scarifications, aux mutilations dentaires, aux tatouages. Mais ces transformations peuvent être simplement temporaires et facilement effaçables lorsqu'il s'agit des coiffures ou de la pilosité. D'autres parures couvrent simplement le corps et l'embellissent par des vêtements recherchés et travaillés, des ornements comme les bijoux et les plumes. Enfin, il ne faut pas minimiser l'importance de l'hygiène qui participe à cet embellissement du corps et au jeu du paraître et des apparences.

CHAPITRE PREMIER

Le vêtement

Traditionnellement, selon l'interprétation ethnocentrique, il distingue l'homme de l'animal. Mais ce modèle doit être nuancé. S'il différencie peut-être et surtout les individus entre eux, c'est tout en construisant l'identité sociale et individuelle. L'espace précis dans lequel il agit est le corps. D'emblée, se pose la question de la nudité d'un côté et de l'habillé de l'autre, si l'on se place dans un schéma de pensée occidental. Mais dans l'espace géographique qui nous intéresse, cette problématique ne s'énonce pas en ces termes. En effet, certains groupes aux yeux des Européens étaient entièrement nus, c'est-à-dire qu'ils montraient leurs organes génitaux; d'autres les couvraient partiellement ou totalement; enfin, certains utilisaient des vêtements pour recouvrir en partie ou totalement le corps. Il est indispensable de comprendre qu'aucun peuple ne vit entièrement nu. Un trait de peinture, une plume, un collier de coquillages, des scarifications suffisent à habiller le corps et le faire apparaître paré à ses semblables. C'est le regard de l'Autre qui détermine des catégories de nudité et d'habillé.

DES PEUPLES NUS ?

Lors de leur première rencontre avec les Amérindiens dans un chapelet d'îles des Antilles, les Lucayes, les Espagnols « [...] virent des hommes et des femmes nus des pieds à la tête marcher sur la plage à leur rencontre [...] » (Colomb, 1981, I, 58, 60). Dans l'île d'Española, les femmes ne se couvraient pas, au

grand étonnement de l'Amiral (Colomb, 1981, I, 158). Dans la première relation de la « découverte » du Brésil, le 22 avril 1500, écrite par Caminha, le secrétaire du commandant ne se lasse pas d'évoquer les Indiens nus à plusieurs reprises (Caminha, 1995, 23, 24, 25, 26 avril 1500). Amerigo Vespucci, dans une lettre datée du 18 juillet 1500, décrit sa rencontre, à l'embouchure de l'Amazone, avec un peuple appelé « Cannibales ». Ils n'avaient « absolument pas de barbe », « ne s'habillent d'aucun vêtement, hommes ou femmes » et « vont comme ils sont sortis du ventre de leur mère, sans se couvrir les parties honteuses » (Vespucci, 2005, 82). Au cours de son exploration, le long de la côte brésilienne, il rencontra presque exclusivement des habitants qui « vont tout nus », ce qui, là aussi, le surprit et l'étonna grandement (Vespucci, 2005, 85).

Cette nudité ne cessa d'interpeller notre navigateur et ce, dès son premier périple. Dans la *Lettera*, récit du premier voyage de Vespucci effectué en 1497 sur la côte d'Amérique centrale, publiée entre 1504-1506, le marin ne manquait pas de souligner que « nous vîmes que ces gens étaient tout nus » lorsqu'il aborda pour la première fois la terre du Nicaragua (?) (Vespucci, 2005, 157) et il répéta cette remarque dans le même récit un peu plus loin : « Ce que nous apprîmes de leur vie et de leurs mœurs fut qu'ils vont tout nus, aussi bien les hommes que les femmes, sans couvrir aucune de leurs parties honteuses, tels qu'ils sont sortis du ventre de leurs mère » (Vespucci, 2005, 158). Il reprit également ce thème lorsqu'il parla des femmes (Vespucci, 2005, 161-162). Il s'agit là d'un leitmotiv. L'une des premières remarques qu'émit Vespucci sur les Amérindiens concernait bien souvent leur absence de vêtements comme c'est le cas dans une lettre écrite entre septembre et décembre 1502 à propos des Indiens du Brésil (Vespucci, 2005, 118) ou encore dans une description de 1504 (Indiens du Brésil) : ils allaient tout nu et « ils ne se couvrent aucune partie du corps » (Vespucci, 2005, 138). Une décennie plus tôt, l'Italien Pierre Martyr d'Anghiera, dans deux lettres datées du 13 septembre 1493, relatait le premier voyage de Colomb et mettait en avant la nudité des insulaires, si caractéristique des Indiens et il répétait à maintes reprises que les

indigènes étaient nus, tout comme leur roi (Anghiera, 1885, 3, 4, 5, 6). Sa correspondance épistolaire fourmille de remarques de ce genre ce qui montre l'importance accordée à l'apparence corporelle des Amérindiens (Anghiera, 1885, 20 octobre 1494, 8; 5 décembre 1494, 10; 9 août 1495, 17; 13 juin 1497: les habitants d'Española ne portent pas de vêtements et, première indication corporelle précise, ils arborent des « colliers d'airain que les rois suspendent à leur poitrine », 19)

Le XVI^e siècle est riche en descriptions de ce genre et elles s'étendent sur toute l'Amérique latine, en particulier les côtes brésiliennes où habitaient de nombreux peuples: Tobayaras, Tupis, Tupinamba, Tupinaquis, Tupigaes, Tumiminos, Amoigpiyras, Araboyaras, Potigoares, Tamoyos, Carijos... Bien souvent, chez ces populations, « les hommes et les femmes vont entièrement nus, et ne se couvrent aucune partie de leur corps » (Gandavo, 1995, 96). Les Indiens Carijos allaient tous nus, aussi bien les femmes que les hommes (Nóbrega, 1998, 71), de même que ceux rencontrés par le père Leonardo Nuñez dans le sud du Brésil (Nuñez, 1998, 93). Les Tupinamba, l'un des groupes les plus connus, se déplaçaient nus: ils « vivent tout nu ainsi qu'ils sortent du ventre de leur mère, tant hommes que femmes » (Thévet, 1997, 126-127, 140, 249) sans cacher aucune partie de leur corps et « demeurent et vont coutumièrement aussi nus qu'ils sortent du ventre de leurs mères » (Léry, 1975, 96), de même que les Margaiás (ou Touaiat) voisins de ces mêmes Tupinamba se déplaçaient nus: « Premièrement tant les hommes que la femme estoient aussi entièrement nus, que quand ils sortirent du ventre de leurs mères » (Léry, 1975, 42). Les Indiens Tamajos (du groupe Guarani) du Brésil autour de la baie de Rio de Janeiro allaient ainsi, hommes comme femmes (Pigafetta, 1999, 104). En fin de compte, les femmes Tupinamba du Rio de Janeiro vont nues car il s'agit de la « nudité ordinaire des femmes sauvages [...] » (Léry, 1975, 114).

Dans le nord du sous-continent, aux alentours des bouches de l'Orénoque, il en était de même. Dans la région du Sinú (nord-ouest de la Colombie actuelle), les femmes marchaient sans aucun vêtement qui ne puisse cacher leur nudité (Oviedo

y Valdès, 1959, III, 160). Selon Martín Fernández de Enciso et Cieza de León, les hommes et les femmes autour de Carthagène, au Venezuela, cheminaient totalement dévêtus (Fernández de Enciso, 1530, f° LV r° : Cieza de León, 2005 a, 40). Lors de l'expédition de Pedro de Herrería à Carthagène en 1533, l'Indienne nommée Catalina qui accompagnait les Espagnols comme interprète ne portait rien sur elle (Castellanos, 1955, III, 46). Dans la région de Palmar, à l'est de Caracas, les Indiens cultivaient beaucoup de coton mais vivaient nus (Simón, 1981, II, 369). Chez les Buredes demeurant sur le lac de Maracaïbo, les hommes ne couvraient pas leurs « parties honteuse », alors que les femmes le faisaient (Nectario, 1959, 495). Et chez les peuples vivant au sud de cette même lagune, ni les femmes, ni les hommes ne se couvraient (Nectario, 1959, 510).

Les hommes Cindaguas de la province de Magdalena (Venezuela) ne se couvraient pas les parties génitales ; les femmes à peine, avec un petit tablier (Nectario, 1959, 499-500). Chez les Colimas, peuple établi près du Rio Negro (Colombie), « tous sont nus et ne portent pas de vêtements ni d'autres choses sur le corps, bien que dans plusieurs régions de cette province il existe de très nombreux champs de coton » (Aguado, 1957, II, 484 ; Cieza de León, 2005 a, 147). C'est ce que ne manquait pas de noter Christoval de Acuña qui accompagna une expédition qui reconnut l'Amazone au XVII^e siècle, en citant les peuples établis le long du Rio de Oro ou encore les nations Cuchiguaras vivant près du fleuve Puntumayo (Acuña, 1641, 28r, 29 v). Dans la province de Popayán, ils allaient tous nus et dans beaucoup de cantons montraient même leurs parties naturelles (« Relation du frère Jérôme Escobar », 1840, 77). Les Indiens Panches qui habitaient entre Bogotá et la grande rivière allaient tout nus à cause de la chaleur (Ximénez, 1840, 168).

L'Amérique centrale n'était pas en reste. Les femmes de la province de Cueba ou Castille d'Or (Nicaragua) se couvraient ordinairement les parties naturelles, mais dans certaines provinces elles allaient sans rien sur elles (Oviedo y Valdès, 1840, 129). Les Zacatèques du Mexique se déplaçaient nus et ne portaient sur la tête qu'un capuchon de cuir (« Rapport adressé à

l'Empereur Charles V, sur le Royaume de la Nouvelle-Grenade, par le licencié de La Marcha», 1840, 181).

Cette particularité était encore bien plus présente dans la sphère amazonienne, région tropicale étouffante, saturée d'humidité où le port de vêtements était réduit au minimum. Les Aysuaris et les Juagaramiri établis le long du fleuve Marañon en Amazonie étaient totalement nus (Laureano de la Cruz, 1900, 108-109 ; 115) comme les Mayorunas (Figueroa et alii, 1986, 215). Les Guamos près de l'Orénoque vivaient en l'état naturel, c'est-à-dire sans rien sur eux (Gumilla, 1758, I, 197-198).

Il s'agit bien d'une constante et Pedro Cieza de León, dans sa chronique du Pérou, ne manquait pas de décrire et de mentionner des peuples nus aussi bien en Amérique centrale, dans la province de Darién, à l'est du Panama, (Cieza de León, 2005 a, 31), que sur la côte colombienne, du côté de Popayán (Cieza de León, 2005 a, 87, 94) ; les Indiens du Pueblo Llano (Venezuela) vont nus (Cieza de León, 2005 a, 54-55) et il en va de même chez les Bracamoros du nord du Pérou où ils vivent dans le plus simple appareil : (Cieza de León, 2005 a, 163 ; références de Cieza de León à des Indiens nus : 31, 40, 41, 49, 52, 54, 55, 59, 64, 66, 77, 82, 87, 94, 147, 163, 166, 168, 303, 441, 447).

Le concept de la nudité

Nudité ne signifiait pas absence totale de pudeur, loin s'en faut. L'historien Oviedo y Valdès, pourtant peu connu pour être favorable aux Indiens, écrivit qu'il avait vu, à Santa Marta, des Indiennes nues plus timides que des Espagnoles habillées (Oviedo y Valdès, 1959, III, 82). Anghiera parle des Indiennes des Antilles, pudiques des pieds aux mollets, mais non en ce qui concerne le sexe (Anghiera, 1944, 308). Les Indiens nus de la province de Paria (Venezuela) montraient leurs parties génitales, mais ne se sentaient pas déshonorés, alors que pour faire leurs besoins « ils ne doivent être vus de personne, et font tous leurs efforts pour cela » (Vespucci, 1992, 91). Les Patangoras

(Patagonie)¹ marchaient nues, mais étaient pudiques (Aguado, 1957, II, 81). Les Indiens Galibis de Cayenne, même s'ils ne portaient rien à l'exception d'une coquille ou d'une écaille de tortue attachée avec un fil, ne pensaient pas être « indécents » et ne se permettaient pas le moindre geste obscène en public ni même des gestes familiers (Barrère, 1743, 122-123). Un auteur attribue aux Indiennes du Pérou oriental ce qu'il appelle les « jambes de perroquet », à savoir la coutume de marcher les jambes si serrées que l'on ne pouvait pas voir leur sexe (Villarejo, 1959, 98, 200). C'est probablement ce qu'observa Caminha au Brésil en 1500 lorsqu'il décrit « trois ou quatre jeunes filles fort jeunes et fort gracieuses [...], leurs parties honteuses [...] si bien fermées [...] que nous les regardions attentivement sans en éprouver la moindre honte » (Caminha, 1995, 132). Les Indiens de la province de Darién, dont beaucoup portaient seulement un étui pénien ne permettaient pas d'exhiber le membre au bain (Wafer, 1723, 249).

Ainsi, les chroniqueurs et observateurs Européens mettent en relation la supposée nudité intégrale amérindienne avec le fait de montrer leurs « parties honteuses ». Bien que certains notent qu'ils puissent, par exemple, porter des colliers sur leur poitrine (Anghiera, 1885, 19), cette remarque n'est qu'anecdotique. Le véritable étalon de la nudité reste l'exhibition ou non du sexe. Nous sommes face à une dichotomie qui insiste sur le caractère sexué du corps nu, l'amalgame entre nudité et sexe représentant un trait distinctif majeur de la civilisation judéo-chrétienne. Pourtant, considérer qu'un corps soit nu, c'est-à-dire sans parure, sans plumage, sans ornement est vide de sens. Ce corps n'existe pas, que ce soit chez les Amérindiens ou en Europe à l'époque moderne. Intervenir sur le corps est

1. Deux anthologies, l'une en français, l'autre en espagnol, offrent de précieux renseignements sur le mode de vie des Patagons entre le xvi^e et le xix^e siècle. Voir *Trois ans chez les Patagons. Le récit de captivité d'Auguste Guinnard (1856-1859). Suivi d'une anthologie de textes sur les Patagons vus par les Européens (xvi^e-xix^e siècles)*, Paris, Chandeigne, 2009 ; *Crónicas de los Patagones*. Horacio Jorge Becco (éd.), Caracas, Biblioteca Ayacucho, 2003.

une nécessité et constitue l'expression d'une humanité. La définition de la nudité ne relève que d'un arbitraire. Chez les populations amérindiennes, elle est perçue comme un état du corps originel ; dans les sociétés habillées, elle se confond avec une représentation de la sexualité tout en sachant que les parties considérées comme intimes peuvent varier d'une culture à l'autre. La nudité est un objet aux contours mobiles (Barthe-Beloizy, 2003, 22-23).

COUVERTURE PARTIELLE OU TOTALE DES ORGANES GÉNITAUX

L'anthropologue suédois Erland Nordenskiöld divise le recouvrement du sexe masculin en Amérique en trois catégories : l'étui pénien, la couverture du prépuce par un fil ; le membre, jusqu'au gland, emmaillotté dans une ceinture (Nordenskiöld, 1924, 147-151).

Ceinture protectrice et étuis péniers

L'un des premiers types de distinction sur le corps est celui qui rend compte du dimorphisme sexuel. Dans le cas de certains peuples amazoniens, les femmes ne portent rien et les hommes un pagne ; chez les Guaycurus d'Amazonie, les femmes s'habillent d'une jupe de fibre alors que les hommes vont nus. La signalétique sexuée est accentuée par le port de l'étui pénien. Remis au jeune garçon à la puberté, il a un sens proprement phallique de représentation mais également de protection. Le pénis est paré et théâtralisé en tant que représentant d'un certain pouvoir. Les signes d'appartenance sexuelle sont toujours liés au développement de l'individu et à des rituels d'initiation : le passage de l'enfance à la puberté et le début de la vie en couple s'accomplissent souvent par des rites de

vêtue. D'ailleurs dans certaines tribus, les jeunes garçons recevaient une ceinture de maturité lors de leur passage à la vie adulte. C'est le même processus pour le statut économique ou social.

Les Ipurucotos de l'Orénoque marchaient avec le bout du membre rentré dans une natte de *caraguata* attachée à la ceinture (Bueno, 1933, 64). On ne possède pas beaucoup d'informations sur l'usage de l'étui pénien. Il s'agit tout d'abord d'une protection du gland, c'est-à-dire d'une défense contre les moustiques et autres insectes. Il prévient l'entrée dans le canal urinaire de bactéries appelées *canduri* ou *canduru*. Les Jivaros pensaient que le contact de l'eau avec le gland pouvait les rendre impuissants. Quand ils traversaient une rivière, ils se le couvraient avec une corde qu'ils portaient toujours sur eux (Karsten, 1935, 453-454). La symbolique sociale n'est pas non plus à négliger. Dans l'isthme de Panama, la majorité des hommes étaient nus, même ceux d'un haut rang social tels que « les sept enfants de Comogre de grande prestance », bien qu'en quelque endroit de la côte de San Blás (Panama), certains portaient un étui pénien d'escargot de mer peint ou un « tube en bois », symbole d'affiliation ethnique (Oviedo y Valdès, 1853, III, 126 ; Andagoya, 1829, III, 397). Les femmes se déplaçaient vêtues de vêtements qui variaient selon les régions ; à Careta, près de la côte de San Blás, « elles marchaient très bien vêtues des épaules jusqu'en bas avec des couvertures confectionnées à partir de coton » qui leur recouvraient les pieds ; dans la région de Ceraboró (Bahía del Almirante) elles se limitaient « à se cacher le sexe avec une étroite bande de coton » (Andagoya, 1829, III, 397).

Les étuis pénien métalliques se rencontraient tout au long des Amériques. À la suite de son voyage dans l'isthme de Panama, Rodrigo de Bastidas captura, pour les montrer en Espagne, « certains Indiens basanés et nus comme tous les autres, ceux des îles comme de la Terre Ferme, qui portent leurs parties honteuses couvertes avec des tubes en or en forme d'entonnoir » (Fernández de Navarrete, 1954, II, 29). Cieza de León décrit des tubes en or ou en argent (Cieza de León, 2005 a, I, 16) portés également par les Amotinados (Venezuela)

(Simón, 1963, III, 46) ou les Indiens de Paria qui utilisaient des étuis en or, ornés de perles (Benzoni, 1967, 8, 57).

Les ressources du monde animal servaient également les populations dans leur quête de protection des parties génitales. Les Indiens utilisaient des concrétions calcaires ou des carapaces de mollusques (essentiellement des escargots). C'était surtout un trait carabéen. Les Terrabas du Costa Rica utilisaient une coquille de murex (Gabb, 1883, III, 378). À l'intérieur de la province de Ada, dans l'isthme de Panama «les hommes portaient leurs attributs dans un escargot de mer de multiples couleurs très bien faites et avec un lacet qui s'attachait dans le dos; ainsi ils pouvaient courir et marcher aisément, sans que leurs parties génitales ne sortent de la coquille en question». Ces coquilles étaient nombreuses et seulement présentes dans cette province (Andagoya, 1865, 9).

D'autres parties de l'Amérique centrale n'étaient pas en reste. Dans la province de Cueba ils allaient tout nus, et portaient leurs parties naturelles dans un coquillage ou dans un tuyau de bois. Ce coquillage ou ce tuyau était soutenu par un fil qu'ils s'attachaient autour des reins. Les femmes arboraient des *naguas*, espèce de petits jupons en coton qui leur tombaient depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les *naguas* des femmes d'un rang élevé leur descendaient jusqu'aux pieds. Ni les hommes, ni les femmes ne portaient quoi que ce soit sur la tête. Quelques-uns des principaux *caciques* affichaient un tuyau d'or à la place du coquillage (Oviedo y Valdès, 1840, 116).

Bien que souvent nus, hommes comme femmes cachaient leurs parties génitales aussi bien avec des coquilles d'animaux qu'avec certaines espèces de feuilles. Ils se fabriquaient ainsi des étuis péniens en végétal (Simón, 1981, V, 189). Quelques fruits trouvaient une utilité dans cette perspective, comme celui du *topuma* ou *tapara* (*Crescentia cujete*), de la courge ou de la *camaza* (*Lagenaria siceraria*) chez les Tairos, les Guanebucanes, les Chimilas, les Coro, les Barquisimetros, les Caracas, les Cumanagotas; les habitants du golf de Paria, ou encore les Taparitos de l'Orénoque, les Bobures du lac de Maracaïbo (Oviedo y Valdès, 1959, III, 9). Les Indiens de la

province de Cuicas (Venezuela) allaient entièrement nus, à l'exception des parties génitales, qu'ils couvraient, les hommes avec un morceau dealebasse, et les femmes avec une pièce d'étoffe de coton de diverses couleurs et de la grandeur de la main (Simón, 1882, 240; Simón, 1892, 221), tout comme les Cumanagotos (Vásquez de Espinosa, 1948, 80; id., 1969, 63) qui appelaient laalebasse du nom de *enapo*, *enapu*, ou *uyenapo*. Les Taparitos, littéralement « petites calebasses », de l'Orénoque vénézuélien reçurent ce nom à cause de l'étui pénien qui les caractérisait (Bueno, 1965, 144). En Amazonie péruvienne, certaines tribus usaient d'un étui pénien à base de cordage (*guadua*). Les feuilles pouvaient également servir. Dans un récit de 1570, il est précisé que les Aruacos de Guyane adoptèrent un étui pénien végétal, « le membre enserré dans une feuille de palme » (Arellano Moreno, 1964, 85) et que les habitants de la province de Darién avaient recours à une feuille de plantain en forme conique ou à un petit vaisseau d'or ou d'argent selon leurs moyens (Wafer, 1723, 248). Au Brésil, des vieillards, pour l'essentiel, prenaient deux feuilles d'une herbe locale et les liaient avec du fil de coton pour entourer leur membre (peut-être pour cacher des infirmités selon Léry) (Léry, 1975, 97). Enfin, des vêtements étaient confectionnés à partir d'écorces. À Uraba, dans la province de Sima, à l'occident de Anserma et en plein Chocó, les habitants ne portaient qu'un morceau de tissu pour se couvrir les parties génitales, confectionné avec du coton, ou tiré de l'écorce d'arbres. Ils arrachaient celle-ci et en faisaient de minces lamelles de la longueur de deux feuilles de palme (Cieza de León, 2005 a, 77).

Porter une corde ou un simple fil

Dans la statuaire augustiniennne, plus grand ensemble de monuments religieux et de sculptures mégalithiques d'Amérique du Sud (Colombie), vestiges d'une civilisation qui se serait épanouie entre le VI^e siècle av. J.-C. et le XII^e siècle de notre ère, des cordes péniennes ont été sculptées sur certaines

statues. Il s'agit donc d'une pratique ancestrale très répandue dans toute l'Amérique.

Très souvent, la matière utilisée était du coton. Selon Oviedo y Valdès, à Nicoya (Costa Rica), «le membre est attaché par le gland, ce qui le fait entrer à l'intérieur [...]. Il tient avec un fil de coton» (Oviedo y Valdès, 1959, III, 299). Les femmes de la province de Darién portaient une espèce de tablier fabriqué à partir de toile de coton qu'elles attachaient par-derrière avec un bout de fil et qui leur pendait jusqu'aux genoux et parfois jusqu'aux chevilles (Wafer, 1723, 247-248). Quant aux hommes, ils utilisaient autant l'étui pénien que le fil et certains attachaient le pénis avec une cordelette et laissaient libres les testicules : «Les hommes n'ont pas de moindre haillon sur le corps pour couvrir leur nudité, quoique la plupart des autres Indiens aient tous quelque chose. Mais ceux-ci ont un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de plantain, qui est de figure conique, et qui ressemble à un éteignoir. Ils font entrer leur pénis avec force dans son enveloppe, et il le couvre ensuite avec cette espèce d'entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le scrotum, il est exposé à la vue de tout le monde, et ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le pénis, qu'ils ne montrent jamais à découvert» (Wafer, 1723, 248). Les habitants de la vallée de Santiago, dans la province de Tachira (Venezuela), «par honnêteté portaient le membre attaché par un fil ajusté à la ceinture» (Aguado, 1957, II, 357) alors que les Quiriquires, disséminés autour du lac de Maracaïbo «portaient le membre attaché par le gland et rentré vers l'intérieur car, selon eux, cela préservait le potentiel de reproduction» (Oviedo y Valdès, 1959, II, 34). À Chincipe (sud de l'Équateur), les hommes utilisaient un fil pour tenir le gland (Jiménez de la Espada, 1897, IV, XLVIII) et dans la province de Burica (côte du Nicaragua), les hommes étaient nus alors que les femmes portaient une bandelette pour cacher leurs «parties honteuses» (Andagoya, 1829, 407).

La gente féminine se couvrait le sexe de différentes façons. Certaines portaient un fil autour de la taille. À Tamara (Tamalameque), en Amérique centrale, les femmes marchaient

avec un simple fil (Oviedo y Valdès, 1959, III, 12-13) alors que les Quiriquires déambulaient aussi peu vêtues que leurs maris : « Elles se ceignaient d'un fil aussi fin qu'une plume pour écrire, ou comme une grosse épingle de coton tressé ; et de la taille jusqu'au nombril d'un autre fil pas plus gros que le précédent. Et celui-ci passe au milieu des parties génitales de la femme et va entre les fesses avec un petit nœud à l'extrémité qui entre dans le purgatoire ou la partie la plus sale de sa personne ; et si elle ne veut pas qu'il entre, elle rabat un peu le bout du fil et le passe pour le garder entre les fesses. De manière à ce que toutes les femmes portent cette corde resserrée sur le ventre [...]. Et ils estiment ces femmes qui ne portent qu'un fil, et elles ne peuvent sortir sans lui ». Et l'auteur d'écrire sur un ton ironique que si on leur enlève ce fil, elles se mettent à pleurer de honte (Oviedo y Valdès, 1959, III, 34).

D'autres femmes s'enserraient d'une ceinture. Dans la langue Cumanagotos (Venezuela), le mot « maure » signifie « ceinture de coton » ou *faja* (ceinture). À Santa Marta les femmes usaient de légères culottes de coton, qui ne couvraient rien (Oviedo y Valdès, 1959, III, 82) et il existait pour les femmes et les jeunes filles des fils croisés qui couvraient la partie supérieure du corps (Oviedo y Valdès, 1959, III, 59). Les femmes Cindaguas de la province de Cesar-Magdalena portaient par-devant un petit tablier de coton mais étaient découvertes derrière ; aussi, malgré ces fils, on voyait tout (Nectario, 1959, 499-500). À Caracas, elles portaient un *pampanilla* de coton tissé et peint, attaché par un fil à la ceinture avec lequel elles se couvraient les fesses et une partie de leur appareil génital (Arellano Moreno, 1964, 123). Les femmes du peuple Pocavergüenza au nom évocateur donné par les Espagnols, « peu de honte », au Venezuela usaient de carrés de coton de six à huit doigts de large appelé *bayoques* qui cachaient leurs « parties honteuses » (Simón, 1963, II, 53) et les Cuicas de Trujillo du coton coloré et large d'une main (Simón, 1963, II, 221). Au Yucatan, Díaz del Castillo décrit les « jacquettes en coton » des Indiens : « ils couvraient leur nudité à l'aide de bandes étroites qu'ils appellent *maltetes* » (Díaz del Castillo, 2003, I, 40).

Enfin, des femmes utilisaient un disque ou un triangle, tous deux confectionnés à partir de divers matériaux que ce soit du bois ou de la boue et ce, chez plusieurs tribus amazoniennes. Les ressources végétales permettaient de créer des habits. Le long de l'Amazone, les Icacuates revêtaient un vêtement confectionné à partir de l'écorce d'un arbre appelé *yanchamas* (Figueroa, 1960, 188). Les Guayupes coupaient des écorces d'arbres (*puntiaguda*) qu'elles portaient attachées à la ceinture. Chez les Kuikuru du Brésil, le *etumi* est un morceau de bois dont elles se servaient pour couvrir leur partie pubienne. Les femmes Bororo utilisaient une écorce de l'*Apeiba cimbalaria*, mastiquée pour une meilleure flexibilité. À Pacoval, dans l'île Marajo (large du Brésil), elles se mettaient devant le sexe une pièce de boue très fine avec des trous pour l'attacher et de dimension de 0,142 mm par 0,115 mm de haut.

Un corps recouvert tout ou en partie

Le vêtement est à l'origine porté pour protéger le corps du froid et des éléments, mais le désir de parures s'imposa rapidement chez tous les peuples. Il servait à marquer la condition sociale et permettait de juger rapidement de la qualité du propriétaire des habits. L'habillement introduisait également un élément de magie dans la vie culturelle des peuples Amérindiens en transformant le statut humain et en mettant l'homme en étroite association avec les divinités. Chaque région du Mexique avait sa propre mode vestimentaire qui comportait des ornements spécifiques. Un groupe pouvait être identifié grâce à son costume. En remarquant la coiffure d'un Indien Tzotzil ou Tzeltal du Chiapas, chacun pouvait deviner sa ville natale.

Deux aires culturelles importantes retiennent l'attention des chroniqueurs par la magnificence des habits portés par les élites : les Incas et les Aztèques. Ces brillantes sociétés soulevèrent la curiosité et l'enthousiasme au point que les Espagnols les comparèrent bien souvent aux plus grandes civilisations antiques, grecques et romaines.

Les conquérants qui entrèrent en contact avec les cultures américaines furent très surpris des pratiques et de la richesse vestimentaire de ces peuples, surtout des *caciques* qui décrivait leurs *mantas* blanches et rouges tissés de plumes et la qualité de leurs vêtements (Díaz del Castillo, 2003, II, 15, 24, 45, 89). Hernán Cortés mentionna le nombre de chemises et de vêtements fins de coton que possédaient les anciens Mexicains tout comme (Díaz del Castillo, 2003, I, 212) et Pedro Pizarro fit un commentaire similaire concernant les Incas : « Dès notre arrivée à Cuzco, nous avons été impressionnés par ses innombrables richesses, par la quantité d'entrepôts remplis de mobilier, de vivre, de coca, et surtout de vêtements, du plus simple au plus délicat [...]. Quant aux vêtements, il m'est impossible d'en décrire l'amoncellement : les Indiens en confectionnaient de toutes les façons » (Pizarro, 1992, 92, 93).

Le vêtement traditionnel inca se composait de l'*uncu*, chemise de différentes couleurs ou bien tunique sans manches, en laine ou en tissu, à l'origine du *poncho*. Les tuniques des femmes étaient de couleurs aux dominantes bleues et jaunes. Elles leur couvraient les épaules jusqu'aux chevilles, sans autre parure (Polo de Ondegardo, 1917, IV, 167) et d'aucuns utilisaient de petites chemisoles de coton façonnées à leur mode (Thévet, 1997, 128). L'*uncu* des artisans et paysans était simple et sans décoration aucune. Les Indiens se couvraient essentiellement pour se protéger du froid. Jambes et bras restaient à l'air, souvent très vif, de la Cordillère. Ils se ceignaient la taille d'un pagne, le *huara*, fabriqué à partir d'une bande d'étoffe qui passait entre les jambes et retenue à la taille par un cordon de laine. Il jetait sur leurs épaules une cape ou un *poncho* brun. La femme, de son côté, revêtait une longue tunique ouverte sur les côtés pour lui permettre de marcher plus facilement, l'*anaku*, ajustée à la taille par une ceinture. Le costume était complété par un châle de laine tissée, le *iliclla*, retenu sur la poitrine par une grande épingle ou *tupo*. Les populations côtières utilisaient le coton, les montagnardes de la laine et des plumes (Estete, 1992, 77) et celle de la forêt diverses fibres végétales, spécialement de palmiers.

Des différences importantes existaient entre les vêtements portés dans la plaine et dans les montagnes même s'il semble que l'influence inca eut pour résultat « d'habiller » les peuples soumis. À Riobamba (plateau andin de l'Équateur), au XVI^e siècle, hommes et femmes sortaient dorénavant vêtus (Cieza de León, 2005 a, 125), de même qu'à Guancabamba et Loja où les femmes sortaient habillées comme elles l'avaient appris des Incas, leurs seigneurs (Cieza de León, 2005 a, 168). Finalement, à Cajamarca, au nord du Pérou, « tous sortent vêtus avec des couvertures et de riches chemises [...] » (Cieza de León, 2005 a, 208). Ceux des hautes terres portaient des chemises et des manteaux en laine de lama.

« Ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se l'entourent. Les femmes portent des vêtements sans manche ; elles se lient et se bandent le corps avec des ceintures de laine qui font plusieurs tours et par ce moyen se font paraître la taille longue et déliée : elles ont par-dessus certains mantelets de laine à peu près comme des peignoirs, qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent » (Zarate, 1774, I, 40-41).

Quant aux habitantes des montagnes du Pérou, elles avaient sur leurs robes des cordons bien travaillés et liés à la ceinture. Au-dessus de cette robe, elles mettaient une pièce d'étoffe de laine qui les couvrait depuis la tête jusqu'à mi-jambes, et qui ressemblait à une mantille. Les hommes portaient de petites chemises sans manches et une couverture de laine. Toutes les femmes tissaient chez elles de la laine et du coton et elles fabriquaient toutes les étoffes nécessaires (Jerez, 1982, 63). À Panzaleo (Andes équatoriennes), les hommes marchaient vêtus de chemises sans manches ni col, seulement ouvertes sur les côtés, d'où ils sortaient les bras et par le haut, la tête. Ils portaient de larges couvertures de laine et pour certaines d'entre elles en coton, agrémentées de belles couleurs. En ce qui concerne les femmes, certaines portaient des vêtements en usage à Cuzco, avec une large couverture qui les couvrait du cou jusqu'aux pieds, ne laissant paraître que les bras ; par la ceinture, elles l'attachaient avec une autre couverture appelée

chumbe et parfois assez large. Ainsi, elles s'ajustaient et se seraient la taille, et ensuite mettaient une autre couverture plus mince, appelée *liquida*, portée par-dessus les épaules et qui descendait jusqu'aux pieds. Elles accrochaient ces couvertures avec des épingles d'or ou d'argent, et posaient à l'extrémité quelque chose de large, appelé *topos* (Cieza de León, 2005 a, 117; *Nouvelles certaines des isles du Peru*, 1992, XXXIII).

On possède un témoignage assez complet sur les vêtements indigènes vers 1550 dans les Andes centrales, à propos de deux peuples, les Pastos et les Quillacingas :

«L'habit des femmes [des Pastos] se compose d'une étroite couverture comme sur la côte, qui les couvre de la poitrine aux genoux ; et une autre petite couverture par-dessus, qui vient à tomber sur la plus grande, et les deux sont majoritairement fabriquées à partir de fibres végétales et d'écorces d'arbres et certaines en coton. Les Indiens se couvrent également d'une longue couverture de trois à quatre *varas* [unité de longueur], qui va de la taille à la gorge et il l'enfile en la passant par la tête, et sur les parties déshonnêtes ils portent de petites bandes. Les Quillacingas portent également des bandes pour cacher leurs parties honteuses, comme les Pastos, et portent une couverture en coton qui est cousue, large et ouverte sur les côtés. Les femmes portent une petite couverture, qui aussi les couvre, et une autre par-dessus qui recouvre les épaules jusqu'à la poitrine [...]» (Cieza de León, 2005 a, 96).

Dans les plaines chaudes et humides, les indiennes portaient des jupes qui leur couvraient seulement le milieu du corps jusqu'au nombril et ne tombaient pas plus bas comme les Chiriguano du versant oriental de la Cordillère (Lizarraga, 1968, 83). Les hommes portaient des chemises fort courtes, qui ne leur descendaient que jusqu'au nombril (Zarate, 1774, I, 14-15). Les Indiens de la côte péruvienne portaient des vêtements larges, non par pudeur mais pour se protéger des piqûres d'insectes (Cabello Valboa, 1951, 196). Les Tallanos, peuple de la côte nord du Pérou, près de l'antique Tangarara, portaient des chemisettes et des capes en coton ou en laine, ouvragées de dessins, qu'ils rabattaient et attachaient sous le menton pour se cacher le visage. Les femmes étaient vêtues de pèlerines qui

les couvraient de la gorge jusqu'aux pieds (Pizarro, 1992, 53). Les femmes d'autres ethnies portaient une robe large qui descendait jusqu'à terre et les hommes une chemise courte (Jerez, 1982, 49).

Les paysans marchaient généralement pieds nus même si certaines observations de chroniqueurs prouvent le contraire (Estete, 1992, 77). Les femmes fabriquaient les chaussures des hommes avec les mêmes matières, à partir de coton, et ces chaussures étaient faites comme des souliers (Jerez, 1982, 64). Ce n'est que lors de voyages ou lorsqu'ils revêtaient des habits de fête qu'ils mettaient des sandales, les *ojotas*, faites avec la partie la plus épaisse de la peau des lamas. La semelle cependant ne protégeait que la plante du pied. Elle laissait libres les orteils, grâce auxquels l'Indien se rattrapait aux aspérités du terrain quand il glissait. La sandale était attachée au pied par un cordon de laine : « Régulièrement, ils marchent déchaussés, ou quand le voyage est plus long, ils portent une sorte de sandale en laine, avec des lanières de cuir ; les chaussures sont rares et réservées aux jours solennels » (Polo de Ondegardo, 1917, IV, 167-168). Fonctionnaires et dignitaires avaient droit à des motifs sur leurs habits et les militaires arboraient la traditionnelle tunique à damiers noirs et blancs. L'Inca portait des manteaux spéciaux confectionnés à partir de certaines laines (Poma de Ayala, 1944, 616, 770-771, 797) et les nobles se distinguaient du peuple par des costumes spécifiques (Montesinos, 1840, 57) :

« les gens de cette île (de Puna), de Puerto Viejo et de Tumbez revêtent un costume dont le couvre-chef est fait de morceaux de soie. Les notables et les membres des grandes familles y mêlent des rubans tissés d'or et d'argent de quatre doigts de largeur qui entourent aussi tout le corps à partir des hanches. Puis, par-dessus, ils sont couverts de haut en bas, tout comme certaines femmes, jusqu'aux poignets et jusqu'aux chevilles » (Pizarro, 1992, 48).

Les seigneurs portaient « de grandes chemises bien ouvragées et, par-dessus, des manteaux qui leur couvraient la



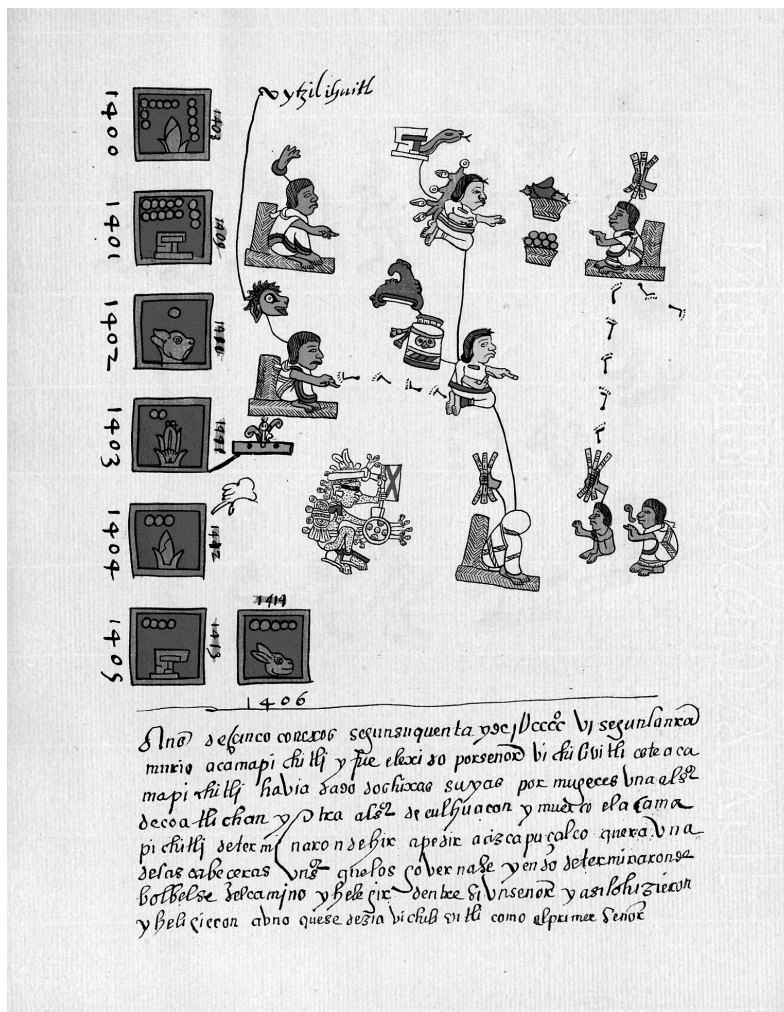
Illust. 2. Statue en argile de l'île de Jaina (Mexique) de l'époque classique (600 à 900 ap. J. C.). Ce prêtre sacrificateur, d'un rang élevé, assis en tailleur et à la bouche déformée, porte un gros collier.
© Philippe Louzon pour Gaïa Sas.

tête et attachés sous le menton » (*Nouvelles certaines des isles du Peru*, 1992, XXXV).

Les Indiens travaillaient eux-mêmes la laine pour en faire des vêtements ; l'une assez grossière s'appelait *hauasca* ; l'autre, délicate et plus fine, appelée *cumbi*. Avec ce *cumbi*, ils fabriquaient des tapis de table, des couvertures et d'autres étoffes, d'un travail très recherché, qui durait très longtemps et possédait un lustre de demi-soie. Ils tissaient d'une manière particulière puisque leurs étoffes étaient à double face, sans que dans toute une pièce soit apparent le début ou la fin du fil. L'Inca avait de grands tisserands qui élaboraient cette étoffe de *cumbi* (Acosta, 1979, 225).

Les peuples sous domination incaïque portaient une multitude de costumes. Les nations guerrières comme les Incas incorporaient des armées recrutées dans diverses populations qui se distinguaient par leur tenue, en particulier le couvre-chef. Les Collas portaient des bonnets faits de laine et les Canas des couvre-chefs plus grands et plus larges. Les Canares accrochaient sur leur tête une couronne faite de minces branches ; les Guancas des branchages qui s'entremêlaient dans leur barbe et leurs cheveux ; les Chanchas une large bande colorée ou noire tout autour du front ; vêtus de la sorte, ils se reconnaissaient grâce à ces insignes et pouvaient savoir immédiatement de quel lieu chacun venait (Cieza de León, 2005 a, 351, 352). De plus, l'Inca ordonna que les habitants de chaque province arborent un signe distinctif qui put les faire reconnaître. Certains devaient porter leurs cheveux tombants, d'autres les dresser ou bien y placer un morceau d'étoffe, quelques-uns attacher une frange autour de leur tête. De cette manière, il s'avérait aisé de reconnaître à quelle province appartenait un tributaire de l'Inca. Les hommes de sang royal se perçaient les oreilles et y plaçaient de grands anneaux d'or et d'argent. C'est pourquoi les Espagnols leur donnèrent le nom d'*Orejones* (Montesinos, 1840, 57).

En Amérique centrale, de puissantes et brillantes civilisations précédèrent l'arrivée des Aztèques. L'extraordinaire développement des cités-états mayas est visible dans l'art de ce peuple : les tenues vestimentaires des plus hauts dignitaires,



Illust. 3. Codex Telleriano-Remensis, 29v.

des dieux, des scribes, gravées dans la pierre, le stuc, dessinées sur des peintures, nous offrent un panorama de la grandeur de ces sociétés. Les tenues de cérémonies des Mayas étaient très riches. Pourtant, Rois, prêtres et dignitaires portaient le plus souvent de simples pagnes, à savoir une pièce de coton rehaussée de plumes colorées et de perles, qu'ils faisaient passer plusieurs fois entre les jambes et qu'ils serraient autour des reins. Ils portaient sur les épaules un manteau carré, le *patì*, brodé ou décoré de plumes. La distinction entre les dignitaires et le reste de la population se faisait par le couvre-chef, la coiffure et les bijoux. Les statuettes de style Jaina¹ arborent des couvre-chefs somptueux en forme de cônes ou de turbans, alors que d'autres sont surmontés d'un panache (illust. 2). Les femmes représentées à la période classique (VI^e-X^e siècle) étaient sans doute des reines ou des prêtresses. Elles portaient des capes et des couvre-chefs richement décorés. À l'opposé, les villageoises de la côte se contentaient d'une longue jupe en coton et d'une cape nouée sur les épaules qui recouvrait la poitrine. Dans l'arrière-pays, elles préféraient une longue tunique en coton et en forme de sac, serrée à la taille et ouverte des deux côtés.

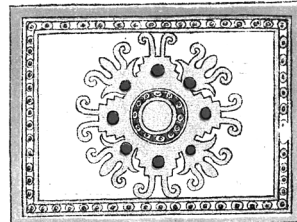
Dans la société aztèque, le vêtement principal des hommes, gardé même la nuit, était le pagne, *maxtlatl*, qui faisait le tour de la taille, passait entre les jambes et se nouait devant, en laissant retomber devant et derrière deux extrémités souvent décorées de broderies et de franges. Ce pagne était connu depuis très longtemps aussi bien chez les Olmèques que les Mayas.

Le paysan mexicain portait également le manteau, *tilmatli*, en fibres d'agave et en coton pour les plus fortunés, et orné de dessins, bordé et garni de franges, quelquefois en poil de lapin tissé ou renforcé de plumes en hiver (« Relation abrégée sur la Nouvelle Espagne », 1838, X, 64). C'était une pièce de

1. Ile située au large de Campêche (Yucatan), elle abrite un centre rituel où furent découvertes un grand nombre de statues datées de la période classique Maya.



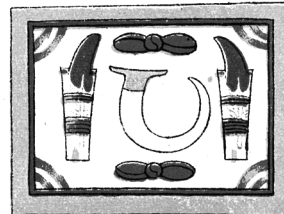
til matl. teçacatl. obço xldiablo
omanta.



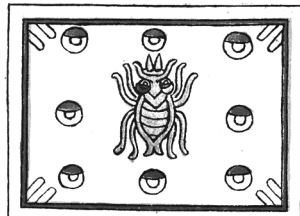
til matl. omanta. tonativ. osol.



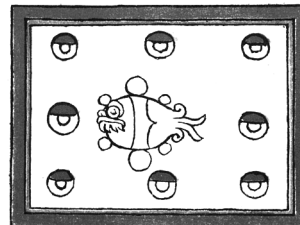
til matl. omanta. nono alcañyopos.



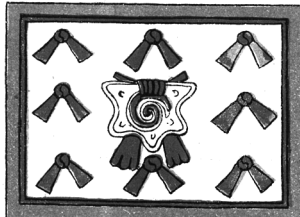
til matl. omanta. teçacatl. obço
te. ~~del diablo.~~ 3



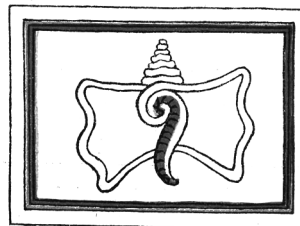
til matl. omanta. ny tlaw tecutl. oel
señor. delos muertos.



til matl. omanta. teçcatipoca. oes
pejo. humcador.



til matl. omanta. eca eur castl. otez
ca tepoca.



til matl. omanta. teçcuçis.

manta del fuego del diablo.



7

Illust. 4. *Codex Magliabecchi, 3r.*

Illust. 5. *Codex Magliabecchi, 3v.*

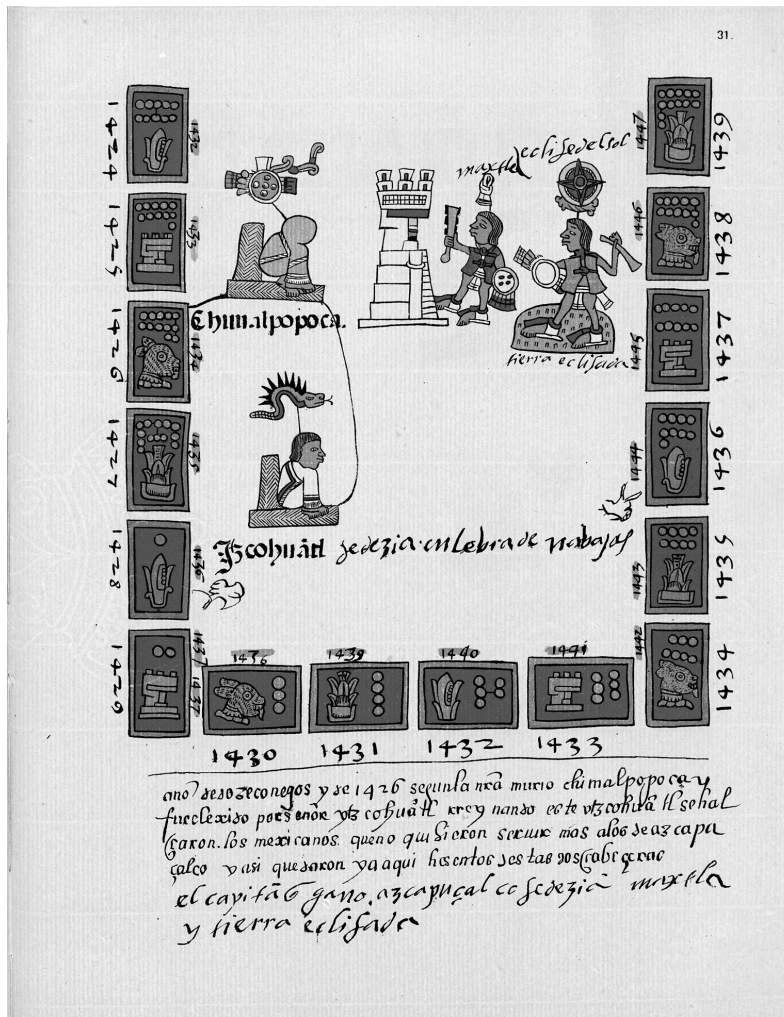
Illust. 6. *Codex Magliabecchi, 7r.*

tissu nouée sur l'épaule droite ou sur la poitrine. Quand ils s'asseyaient, ils faisaient glisser le manteau de manière à le ramener entièrement en avant afin d'envelopper le corps et les jambes (illust. 3).

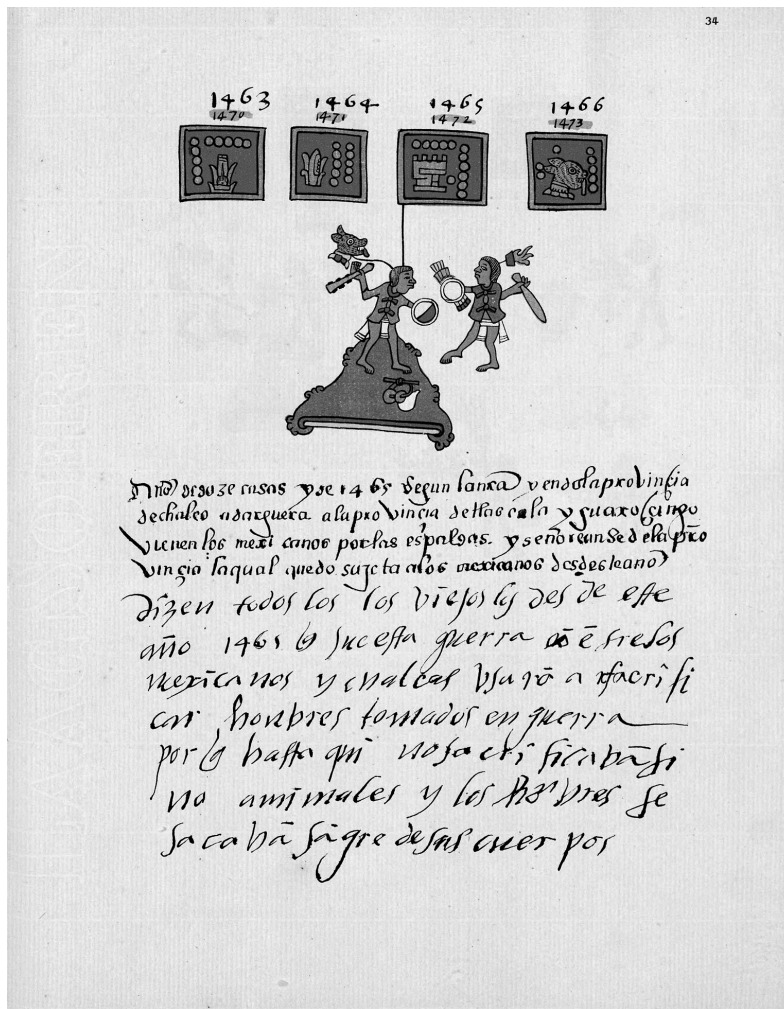
Les petits garçons avaient la permission de sortir nus ou presque, puisqu'ils supportaient un manteau ; mais à partir de cinq ans, ils commençaient à se revêtir d'un *maxtlatl* dont Landa nous précise : « Ils tournaient l'étoffe plusieurs fois autour de leur corps de manière qu'une extrémité se trouve retomber par-devant et une autre par-derrrière, et les femmes ornaient ces deux pans de broderies de plumes » (Landa, 1864, 117). Les petites filles s'habillaient, à l'âge de cinq ans, d'une jupe ou *cueitl* qui les couvrait à partir de la taille et qui se croisait largement.

Ce vêtement était complété par une blouse ou *huipilli*, soit une bande droite d'étoffe repliée et cousue sur les côtés en laissant des trous pour les bras. Cette blouse variait selon les régions quant à la longueur et la largeur : elle pouvait tomber jusqu'aux genoux, être à manches longues ou bien n'arriver qu'à la taille avec des manches courtes.

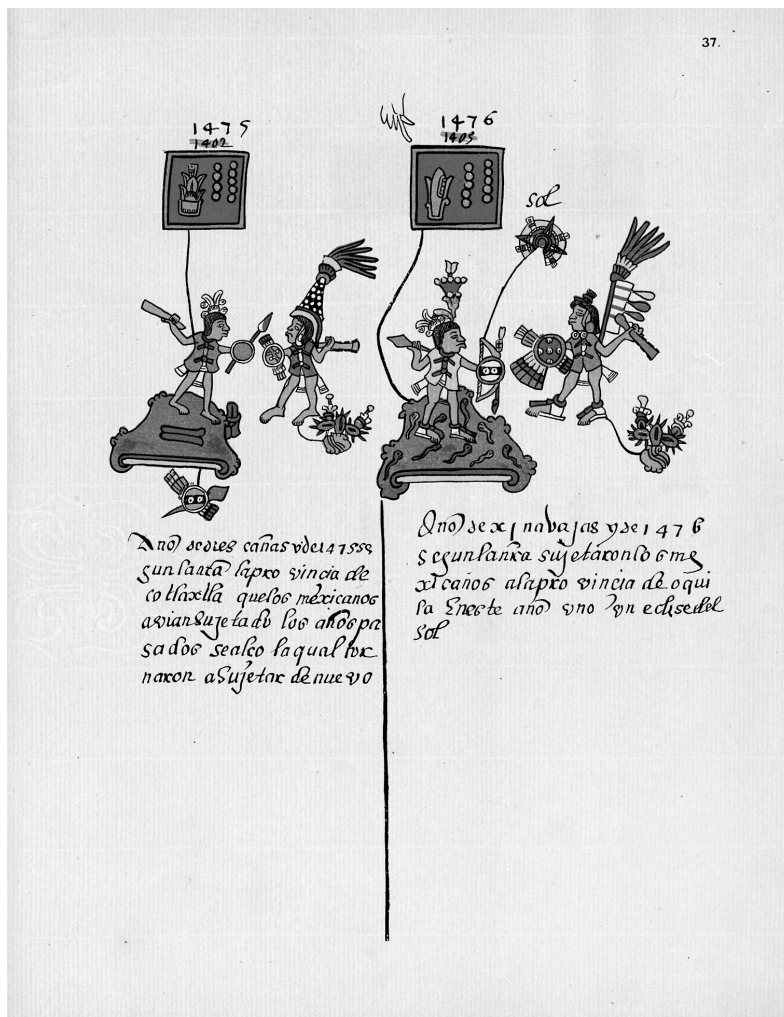
Dans certaines provinces, les femmes portaient sur leur *huipilli* un petit châle appelé *quexquematl* ou *quexquemitl* qui se passait par-dessus la tête. Le *codex Magliabecchi* (illust. 4, 5, 6) reproduit de nombreux modèles de *tilmatli*, décorés de multiples motifs où se côtoient des soleils, des coquillages, des bijoux, des poissons, des cactus, des plumes, des formes géométriques abstraites... Sahagun énumère plusieurs types de *tilmatli*, par exemple le modèle *Coaxayacayo tilmatli* (« manteau à visage de serpents ») porté par les rois : « Tout le manteau était de couleur fauve et portait le visage d'un monstre ou démon, dans un cercle argenté, sur fond rouge. Il était entièrement décoré de ces cercles et de ces visages et entouré d'une frange » (Sahagun, 1880, 508) ; le *tilmatli* des prêtres était noir ou vert très foncé (Cortés, 1982, 129 ; Díaz del Castillo, 2003, I, 81 ; II, 105), celui du souverain bleu-vert comme la turquoise d'où son nom *Xiuhtilmatli* « le manteau de turquoise ». Concernant les prêtres, Díaz del Castillo revient plusieurs fois sur leur habillement : « l'habillement de ces ministres consis-



Illust. 7. Codex Telleriano-Remensis, 31r.



Illust. 8. Codex Telleriano-Remensis, 34r.



Illust. 9. Codex Telleriano-Remensis, 37r.



42

Illust. 10. *Codex azcatitlan*, pl. V, X, XI.



41

Illust. 11. *Codex Magliabecchiano*, 41r.

taient en manteaux noirs taillés en linceul, avec de longues soutanes arrivant jusqu'aux pieds [...] ; quelques-uns les portaient plus petits [...] ; d'autres, au contraire, en avaient de plus longs descendant jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux pieds » (Díaz del Castillo, 2003, I, 216).

D'autres pièces étaient en usage. Le pagne pouvait être prolongé sur les hanches et le haut des cuisses par une sorte de tablier rectangulaire. Prêtres et guerriers portaient parfois sous le manteau ou à sa place, une tunique à manches très courtes, le *xicolli*, ouvert sur le devant et que l'on nouait au moyen de rubans (Illust, 7, 8, 9). Une variante du *xicolli* ne comportait pas d'ouverture et devait se passer par la tête comme une chemise (illust. 10).

Les femmes Aztèques portaient la jupe (*cueitl*) faite d'une pièce de tissu enroulée autour de la partie inférieure du corps et tombant jusqu'aux mollets, fixée à la taille par une ceinture brodée. Dans les classes populaires, le buste restait découvert, mais chez les nobles les femmes portaient le *huipilli* déjà mentionné, ici chemise au col brodé passé par-dessus la jupe (illust. 11).

Les peuples voisins des Aztèques n'étaient pas en reste sur la magnificence des vêtements. Les Totonagues, à l'étonnement de Sahagun, portaient « des jupes et des corsages à dessins tissés et savent fort bien s'habiller. Aussi leurs jupes étaient-elles appelées *intlatalpalcue* « jupes multicolores » [...] ; ainsi étaient magnifiquement ornées les femmes nobles, et celles du peuple portaient des jupes bleues. Toutes entrelaçaient des plumes dans leurs cheveux, et les teignaient de diverses couleurs, et, dans les marchés, elles se promenaient gracieusement ornées de fleurs » (Krickeberg, 1933, 50-51). Quant aux femmes Otomis, elles empruntaient à leurs voisins leur manière de s'habiller, et « tout ce qu'elles voyaient en fait de vêtements, indifféremment, elles s'en habillaient » (Sahagun, 1880, 665). Mais d'ordinaire, les vêtements des populations étaient des plus simples. Au Yucatan, Córdoba décrit des Indiens vêtus « de chemisettes de coton, comme de petites jacquettes, et leurs parties honteuses étaient couvertes

par des pagnes étroits, qu'ils appellent *masteles*» ou de capes misérables et usées (Córdoba, 2010, 123, 126).

Les Aztèques marchaient généralement pieds nus, mais dans les hautes sphères de la société, les dignitaires portait des sandales (*cactli*) à la semelle de fibres ou de peau de jaguar, voire en or pour Moctezuma : « ses pieds étaient chaussés de sandales aux semelles d'or et enrichies de pierreries » (Díaz del Castillo, 2003, I, 150 ; II, 72) tenues au pied par une courroie passant entre le gros orteil et les autres doigts de pied et munies d'une talonnière.

Sahagun a très bien décrit les vêtements éclatants de la noblesse aztèque :

«Le principal ornement que portaient les seigneurs était appelé *quetzalilpiloni* et se composait de deux glands ronds faits de plumes rares et d'or qui étaient attachées sur le haut de la tête. Ils avaient des cercles d'or aux bras et des boucles d'oreilles en or. Attaché au poignet, pendait un épais ruban noir imprégné d'un baume odoriférant, et orné d'une grosse perle de jade ou d'une autre pierre précieuse. Leur lèvre inférieure était ornée d'une perle de jade sertie d'or ou de longs morceaux de cristal de roche recouverts de plumes bleues qui donnaient au cristal l'apparence d'un saphir. La lèvre avait été percée et ces ornements en sortaient comme s'ils poussaient dans la chair et il y avait encore des demi-lunes d'or qui pendaient de ces ornements. Le nez des grands seigneurs avait également été percé pour porter de belles turquoises ou autres pierres précieuses. Ces seigneurs avaient autour du cou des chaînes de pierres précieuses ou bien un médaillon pendant d'un collier d'or, au centre duquel se voyait une belle pierre polie et tout autour des pendeloques en perles. Ils portaient des bracelets en mosaïque de turquoise et d'autres faits de plumes rares. La partie inférieure de leurs jambes était entourée de minces bandes d'or. Leur main droite tenait un petit morceau doré et emplumé. Leur coiffure était un oiseau avec ses plumes ; le bec descendait sur le devant de leur tête et les ailes enserraient leurs tempes. Ils servaient également de chasse-mouches faits de plumes et d'or, et à leur poignet gauche cliquetaient des bracelets de turquoise. Leurs colliers étaient faits de perles d'or séparées par de petits coquillages. Les grands seigneurs avaient des fleurs à la main ainsi qu'un tube à fumer par lequel ils aspiraient de temps en

temps. Chacun d'eux avait un miroir dans lequel il se regardait lorsqu'il s'habillait et qu'il donnait ensuite à ranger à un page» (Sahagun, 1880, 510-511).

D'autres peuples, hors de l'influence inca ou aztèque, se couvraient de vêtements confectionnés bien souvent avec art pour au moins trois raisons principales. Tout d'abord pour des considérations climatiques. À Trujillo (Venezuela), les femmes portaient des vêtements serrés, qui les couvraient des aisselles jusqu'aux genoux, avec un col au-dessus des épaules ; les hommes marchaient nus et quelques-uns portaient un léger manteau sur les épaules (Arellano Moreno, 1964, 167). Les Tayatomas (ou Triatomas) sur le versant oriental des Andes se vêtaient d'une jupe sans couture et d'une capuche (Oviedo y Valdès, 1959, III, 17, 20-21). Dans le Nouveau Royaume de Grenade, les habitants usaient d'une couverture de coton teinte avec beaucoup d'art (Ximénez, 1840, 167). Cependant, en dépit du climat, les vierges dévolues au service des cultes marchaient nues ; quand elles cessaient de servir, elles s'habillaient (Castellanos, 1955, IV, 146).

Certains peuples utilisaient des couvertures et des bonnets de coton pour des raisons culturelles : les Motilones portaient des vêtements masculins semblables à des robes de chambre. Les Tairos ou Taironas sortaient vêtus, alors que leurs voisins Guanebucanes étaient nus (Castellanos, 1955, II, 319 ; Simón, 1981-1982, VI, 285). Les Omaguas, près du Marañon, se distinguaient des autres tribus par leurs chemises de cotonnade peintes, même s'ils ne les utilisaient pas tous les jours, mais seulement en certaines occasions exceptionnelles : «elles leur arrivent aux genoux, [sont] sans manche, ne les utilisent pas plus d'une année, et sans elles, ils se déplacent nus». Quant aux femmes, elles «s'enveloppent d'une mantille de coton si courte et si étroite, qu'elle les couvre très peu» (Laureano de la Cruz, 1900, 98-99). De même, près du fleuve Marañon, dans certaines communautés, hommes et femmes portaient des couvertures et des chemises peintes de différentes couleurs (Ortiguera, 1968, 245). À Uraba, ils se servaient d'habits de coton, et bien que les hommes arboraient seulement un étui pénien, les femmes

« marchaient vêtues avec des couvertures qui les couvraient des seins jusqu'aux pieds, et de la poitrine jusqu'en bas une autre couverture avec laquelle elles se drapaient » (Cieza de León, 2005 a, 31). Dans la province d'Arma, les hommes et les jeunes filles sortaient nus, « et pour se couvrir les parties honteuses, se mettaient devant une pièce aussi large qu'une feuille de palme et longue comme une feuille de palme et demi ; ainsi ils se couvraient le devant ; tous les autres sortaient découverts » (Cieza de León, 2005 a, 59). Leurs voisins Picaras faisaient de même (Cieza de León, 2005 a, 66). Dans les tribus Caucanas comme celle des Gorriones, les hommes portaient une pièce de coton, mais les femmes « portaient toutes d'épaisses couvertures de coton » (Cieza de León, 2005 a, 78). Les Liles de la Cordillère occidentale « sortaient généralement nus, bien qu'en ce temps-là [1553] la plupart portaient des chemises et des couvertures de coton, et que les femmes étaient vêtues des mêmes habits » (Cieza de León, 2005 a, 82). « Son habit traditionnel était composé d'une petite couverture par-devant comme un tablier, et ils mettaient une autre petite sur le dos, et les femmes se couvraient depuis la taille jusqu'en bas avec des couvertures de coton » (Cieza de León, 2005 a, 82-83). Dans le secteur de Tumaco-Tolita (Équateur), les hommes utilisaient des pagens en T et une grande jupe de coupe rectangulaire pour les femmes. Dans la région de Guangala, depuis Santa Elena jusqu'au Callo du Nord, les hommes allaient nus et les femmes avec des chemises jusqu'aux genoux (León Borja, 1964, 388).

Même si les Indiens de la province de Darién portaient essentiellement un étui pénien, ils s'habillaient d'une espèce de robe longue faite de toile de coton qui leur tombait jusqu'aux talons, avec des manches ouvertes et larges qui descendaient jusqu'à la moitié du bras. Ces robes blanches ou noires leur servaient pour les cérémonies extraordinaires : se rendre au conseil, accueillir un haut personnage, lors des fêtes, des noces (Wafer, 1723, 249). Pourtant, dans certaines régions, les habits s'avéraient beaucoup plus frustes même s'ils étaient confectionnés avec soin. Les hommes Patagons étaient « vêtus d'une peau de certaine bête cousue bien subtilement » (Pigafetta, 1999, 110). Sarmiento de Gamboa, au xvi^e siècle, explique

qu'ils ne « portaient qu'un simple pagne et un morceau d'étoffe en poil de lama » sur la tête en guise de chapeau (Sarmiento de Gamboa, 2001, 108). Un marin qui accompagna ce dernier dans son expédition vers les terres magellaniques confirme son récit en soulignant qu'ils revêtaient des peaux de bêtes (Hernández, 2001, 159). Le navigateur et explorateur français Bougainville, au XVIII^e siècle, offre une description assez précise de leur habillement :

« L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata ; c'est un simple *bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanaques, attaché autour du corps avec une ceinture ; il descend jusqu'aux talons, et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut [...]. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval ouvertes par-derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur » (Bougainville, 1980, 87).

Les femmes étaient habillées comme les hommes, mais portaient « une peau petite devant pour couvrir leur nature » (Pigafetta, 1999, 111).

En ce qui concerne les Indiens de Tumbez, ceux-ci portaient le même costume que les habitants de l'île de Puna, avec la chemise et les *pañicos*. Les femmes, quant à elles, se vêtaient jusqu'aux pieds, « et l'on croirait des frères comme si elles prenaient un grand sac et qu'ils y faisaient des trous sur le côté pour passer les bras, et par le milieu la tête ; et de cette terre de Tumbez jusqu'à trente lieux alentours, ils vivent de cette manière » (León Borja, 1964, 388). Chez les Mochicas, les femmes portaient des habits comme à Tumbez, les hommes des chemises et des *pañicos* et ils arboraient « tous des couvertures qui leur servent de capes, car ils tiennent pour une offense de ne pas sortir avec elles » (Oviedo y Valdès, 1959, V, 100).

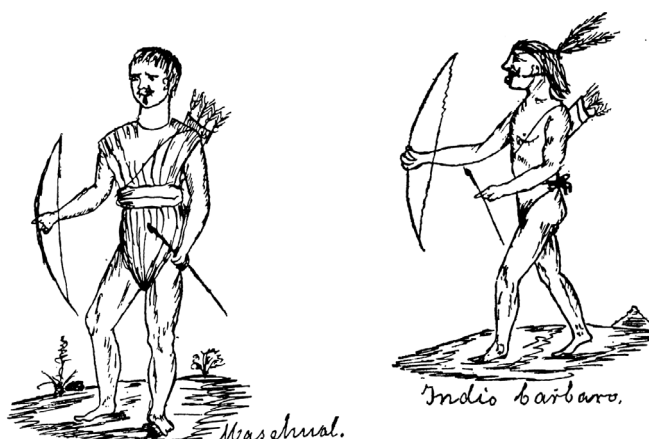
Enfin, l'habit servait pour différencier socialement les groupes ou les sexes. Au Panama, les femmes du peuple uti-

lisaient des *naguas* courtes alors que les *aspavès*, ou femmes de *caciques*, s'habillaient de longues couvertures (Oviedo y Valdès, 1959, III, 313). Au Guatemala, seuls les chefs, *caciques* et *principales*, avaient le droit de porter certains types de vêtements et certaines matières, par exemple du coton, alors que le peuple utilisait uniquement de la corde pour se vêtir (Fuentes y Guzmán, 1969, II, 59, 86-88 et illust. 12). Dans une communauté le long de l'Amazone, les femmes des *caciques* et *principales* portaient des vêtements de laine très fine qui les couvraient des épaules jusqu'aux pieds alors que les femmes du commun allaient nues ou se ceignaient d'un simple pagne (Carvajal, 1960, 474). Selon Díaz del Castillo, les hommes de Cuba montraient tout à découvert alors que les femmes portaient «un vêtement de coton descendant jusqu'aux cuisses, connu parmi eux sous le nom de *naguas*» (Díaz del Castillo, 2003, I, 40; Córdoba, 2010, 123). La tenue des indigènes guatémaltèques, au XVII^e siècle se composait ainsi sur ce dessin : en haut, un « costume que portent les chefs Indiens du royaume de Guatemala » ; en bas, à gauche, un *Masehual* ou Indien du peuple ; à droite, un « Indien barbare ». Le premier portait des sandales ; les autres marchaient pieds nus (Fuentes y Guzmán, 1972, III, 267)

Oviedo y Valdès nous offre une description intéressante et assez complète des Indiens du Nicaragua : « Les hommes sont vêtus d'une espèce de pourpoint sans manche, en étoffe de coton tissée de diverses couleurs. Ils ont une espèce de ceinture en étoffe de coton blanche, de la largeur de la main, qu'ils tordent jusqu'à ce qu'elle ne soit pas plus grosse que le pouce. Ils se la tournent alors autour du corps, depuis l'estomac jusqu'au bas du ventre, et en passent une extrémité entre les cuisses de manière à se couvrir les parties naturelles ; ils repassent ce bout dans l'un des tours pour le maintenir, de sorte qu'ils peuvent facilement le détacher pour satisfaire à leurs besoins. Les femmes ont des *naguas* ou jupons qui pendent de la ceinture, et leur tombent jusqu'aux genoux. Celles d'un rang élevé en ont de plus fines qui descendent jusqu'à la cheville. Elles se couvrent la poitrine avec une espèce de fichu en étoffe de coton. Les hommes urinent accroupis, et les femmes debout, partout



Fraxe que vertian los indios politicos del reino de Guatemala



Mas usual.
Indio barbaro.
Illust. 12. Vêtements des Indiens du royaume du Guatemala.
Fuentes y Guzmán, 1972, III, 267.

où le besoin les en prend. Les deux sexe portent aux pieds des espèces de sandales en peaux de cerfs, qu'ils nomment *cutaras* : et ils les attachent avec une corde en coton qui passe entre les doigts du pied et se noue autour de la cheville. Les femmes portent des colliers au cou » (Oviedo y Valdès, 2002, 13-14).

À côté des vêtements portés par de nombreuses populations amérindiennes, un autre type d'« habillement » était très prisé en Amérique. Les peintures corporelles, très présentes dans ces sociétés, offraient d'extraordinaires possibilités de montrer la dextérité et le sens artistique de certains peuples mais également d'intégrer des pratiques magiques, prophylactiques, hygiéniques et religieuses.

Les peintures corporelles

UNE UTILISATION ANCIENNE

Les peintures corporelles en Amérique font partie des ornements les plus sophistiqués et des plus diffusés (illust. 13). L'utilisation de la *Genipa americana* (*Huito* ou *jagua*) comme peinture corporelle était généralisée dans toute l'Amérique intertropicale à l'arrivée des Européens (illust. 14) et très anciennement employée¹ (illust. 15). Cela était favorisé par la dispersion géographique de la *Genipa*, depuis le sud du Brésil jusqu'au Mexique. Les tribus du piémont andin utilisaient des matières extraites de ce petit arbre pour se peindre le corps (Jiménez de la Espada, 1897, IV, XLVIII; Acosta, 1954, 274); les Indiens Tamajos (du groupe Guarani) du Brésil, autour de Rio de Janeiro, tant hommes que femmes, avaient la coutume de se « peindre avec du feu par tout le corps et le visage aussi » (Pigafetta, 1999, 105). Certains peuples pratiquaient une peinture totale du corps, des cheveux et de la tête comme les Caraïbes de l'Orénoque (Bueno, 1933, 61) ou bien la majeure partie du corps comme les Indiens Mocobi (illust. 16). Tout au long de son existence, l'individu revêtait son corps de motifs peints variant selon son statut, son âge, son sexe ou les événements de son existence. En Amérique centrale et du Sud aussi bien que dans les Antilles, les peintures corporelles étaient parmi les ornements les plus anciens. En effet, les peuples

1. Arbre de la forêt tropicale humide, il peut atteindre 15 m, ses fruits comestibles servent, entre autres, à la fabrication de peintures.



Illust. 13. Paul Marcoy, *Voyage à travers l'Amérique du sud de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1869, I, 567.



Relation véridique et précise
des mœurs et coutumes
des Tuppinambas
Chez lesquels j'ai été prisonnier
et dont le pays est situé a 24 degrés au-delà de la ligne
équinoxiale, près d'une rivière nommée Rio-de-Janeiro.

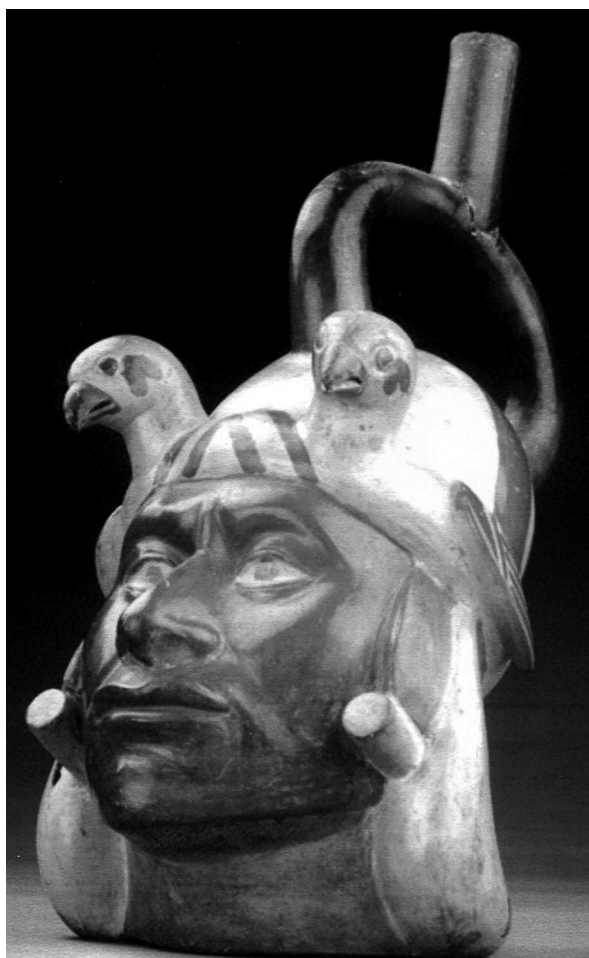
Illust. 14. Figures de « sauvages » (Hans Staden, 2005, 163).
Les hommes « se peignent quelques fois un bras en rouge,
l'autre en noir et se bigarrent le corps de la même manière »
(Hans Staden, 2005, 186). Les femmes « se peignent le visage et le corps
comme je viens de dire que font les hommes » (Hans Staden, 2005, 188).



Illust. 15. Statuette anthropomorphe. Femme parée de ses plus beaux attributs. Elle porte des peintures corporelles. Mochica. Pérou. 400 à 600 ap. J. C. © Philippe Louzon pour Gaïa Sas.



Illust. 16. Cacique Mocobi (dessin de Florian Paucke):
Voyage du père jésuite Paucke dans le Tucuman vers 1749-1767.



Illust. 17. Vase-portrait Moche

Amérindiens, presque tous sans exception, utilisèrent la peinture corporelle ou faciale dans différents buts : guerre, beauté, protection, rituel religieux ou encore magie, en tirant profit de substances colorantes végétales ou minérales présentes dans leur environnement. Sur les vase-portraits de style Moche¹, à anse en étrier, historiens et archéologues ont pu détecter des traces de couleur rouge (illust. 17). Grâce aux chroniques espagnoles, on sait que les Incas utilisaient un composé de mercure appelé *llimpi* ou *llimpu*, un produit de beauté vermillon réservé à la noblesse pour l'élégance et la santé de la peau (Acosta, 1954, 103). Pour se peindre le visage, les Indiens de Collao utilisaient une fraise appelée en Aymara *ñuñinka*. Le chroniqueur Bernabé Cobo, au XVI^e siècle, écrivait à ce sujet : « Ils produisent une fraise en petites grappes comme les cerises [...] desquelles ils tirent un colorant, avec lequel les Indiens de la province de Collao se peignent le corps » (Cobo, 1956, 227). Selon Cobo, les Indiens du Pérou utilisaient de la terre jaune, dénommée *Colpa* ou *Quello* pour s'enduire le corps et paraître plus féroces et terrifiants à leurs ennemis lors des incessantes guerres qu'ils se livraient les uns les autres. Les Taïnos s'enduisaient le corps de roucou (*Bixa orellana*)² extrait d'un arbuste ; les Mayas préféraient des hématites et certaines populations des Antilles s'appliquaient des pigments végétaux et des colorants minéraux alors que les Péruviens avaient découvert les vertus du vermillon, du *minium*. En plus de sa signification guerrière et magique, la peinture servait plus prosaïquement de crème solaire naturelle et permettait d'éviter les incessantes et désagréables piqûres d'insectes. Ainsi, ce façonnement du corps par des signes de la culture traduisait une certaine manière d'être au monde.

Lors de sa première rencontre avec les populations des Antilles, Christophe Colomb souligna d'emblée les corps nus

1. Peuple de la côte nord du Pérou qui occupa cette région aux cinq premiers siècles de notre ère.

2. Les Espagnols emploient les termes d'*achote*, parfois retranscrit en français sous le nom d'*achiote*. C'est l'équivalent du *roucou*.

des indigènes peints en brun, en blanc, en rouge vif, ou en d'autres couleurs chatoyantes. Certains se peignaient seulement le visage, le nez, ou le tour des yeux et d'autres tout le corps. Peu habitué à ce genre de rencontre et de confrontation, l'Amiral réitéra ces observations plusieurs fois dans son journal avec un étonnement toujours renouvelé (Colomb, 1981, I, 61 (11 octobre 1492), 167 (24 décembre 1492)). Le 15 octobre 1492, peu avant d'aborder l'île qu'il nomma Fernandina, il croisa un homme dans une barque qui transportait, entre autres choses, « un morceau de terre rougeâtre réduite en poudre puis pétrie » et qui servait à peindre les corps (Colomb, 1981, I, 68). Un peu plus tard, le 22 octobre 1492, dans l'île Isabella, l'Amiral répéta ses commentaires sur les peintures corporelles des Indiens. Tout comme dans les autres îles, ils étaient aussi nus et peints, les uns en blanc, d'autres en rouge, en brun ou de toutes sortes de façons (Colomb, 1981, I, 68). Le 24 décembre 1492, son journal de bord livrait le témoignage suivant : « Il est vrai que tous se peignent, les uns en noir, les autres d'une autre couleur, mais la plupart en rouge » (Colomb, 1981, I, 167). Les Puerto Ricains marchaient nus mais peints ; pour eux, la peinture remplaçait le vêtement. Elle protégeait de la chaleur et de la transpiration, des insectes à causes des substances odorantes qu'elles dégageaient (Abbad, 1989, 26).

Caminha, premier observateur en 1500 des Indiens du Brésil, revient plusieurs fois avec étonnement et très longuement sur ces hommes « colorés à mi-partie » (Caminha, 1995, 132, 137, 140, 144). Amerigo Vespucci, dans la *Lettera* datée de 1504 explique que tous avaient le corps peint de diverses couleurs et orné de plumes (Vespucci, 2005, 175) : c'était le signe qu'ils se montraient prêts à combattre. Les observations de Vespucci se rapprochaient des descriptions de Colomb dans sa première lettre. López de Gómara qui écrivit bien plus tard, au milieu du xvi^e siècle, mettait également l'accent sur les corps peints, dans son *Histoire générale des Indes*, lorsqu'il décrivait les habitants de l'île d'Española au moment de l'arrivée de Colomb (López de Gómara, 1852, 173) ou les habitants de Cumaná en Amérique centrale (López de Gómara,

1852, 205) peints en noire, bleu et autres couleurs (López de Gómara, 1852, 173).

La peinture corporelle à base de plantes tinctoriales fut observée lors des premières rencontres, en 1492 (Colomb, 1981, I, 61, 167 et II, 77). L'usage cosmétique fut dès le début évident : « Pour se battre ou dans la vie quotidienne, les hommes se peignent avec de la *jangua* [...] de laquelle ils tirent une teinte noire » (Oviedo y Valdès, 1947, I, 482), « et aussi les indiennes se rasent, pour paraître belles, avec l'une ou l'autre couleur (l'autre est la *bija*) » (Oviedo y Valdès, 1947, I, 173). Les Caraïbes qui, à l'instar d'autres communautés sud-américaines, s'épilaient les sourcils, les remplaçaient par un trait noir pour souligner le regard. Les femmes Arawaks, du fleuve Berbice (Guyane), se peignaient des lignes autour de la bouche, coutume bien présente chez d'autres groupes de Guyane.

LES TYPES DE COULEURS

La couleur apposée en fins dessins sur la peau était bien souvent plus prisée que les bijoux. Les couleurs ne se cantonnaient pas au visage mais à tout le corps et ornaient entièrement la personne. L'épiderme se révélait être le lieu privilégié d'une riche expression artistique, collective et individuelle. Cosmétiques et peintures faciales ou corporelles signalaient le statut de l'individu dans la communauté : l'âge, le sexe, le statut social et économique. Celui-ci était identifiable par des couleurs ou des motifs codifiés par la tradition. Ces ornements avaient également une finalité esthétique et renforçaient le pouvoir de séduction de celui ou celle qui les arborait. Le rouge tenait une place particulière dans la palette des teintes destinées à orner le corps et le visage. Il était omniprésent et il existait un grand nombre d'ingrédients d'origine minérale, végétale, animale, teignant ou teintant en rouge. De plus, il contrastait avec les peaux claires mais également foncées ou

noires. Le long de l'Amazone, le portugais José Gonsalves de Fonseca, lors d'une expédition en 1749 remarqua qu'« ils se teignent le visage et le corps avec un colorant brillant » (Fonseca, 1875, 178). C'est aussi la teinte la mieux perçue au loin par l'œil humain car ses radiations sont celles qui se réfractent le plus rapidement sur la rétine. Enfin, le rouge renvoyait à toute une symbolique qui évoque à la fois la séduction, la protection, la colère, le prestige, la passion. Elle était liée au sang et à la vie ; elle protégeait et conviait celui qui l'honorait.

L'ocre, tirée d'oxydes métalliques, colore dans des teintes allant du jaune le plus clair au brun le plus sombre d'où une large gamme chromatique. Il suffit de délayer les ocres dans un peu d'eau, de l'huile ou de la graisse fondue. Ils permettent d'élaborer des peintures couvrantes qui filtrent les rayons solaires et protègent des insectes. Les Selk'nam de Patagonie s'enduisaient d'ocre mélangée à de la graisse animale pour s'embellir le corps. Bougainville précise que quelques Patagons se peignaient les joues en rouge (Bougainville, 1980, 87). Cette couleur rouge servait de fond coloré sur lequel les femmes traçaient des dessins noirs ou blancs. Chacun portait sa provision en roulant la teinture en billes conservées dans un sac fabriqué à partir d'une vessie de *guanaco* ou de phoque. Tous les matins, le décor de la veille était effacé par des frictions de lichens ou de feuilles. Les peuples amérindiens utilisaient le *roucou* et la *genipa* et d'autres substances tinctoriales ou pigmentaires dont les forêts d'Amérique sont bien pourvues : fruits, sèves, feuilles, latex, écorce, graines...

Ces peuples de l'aire américaine, presque tous sans exception, utilisaient la peinture corporelle ou faciale en exploitant des teintures végétales ou minérales. Trois couleurs principales étaient utilisées : le rouge, le noir et le blanc. Díaz del Castillo raconte par exemple que les figures des habitants et guerriers de Campêche de Champoton ou de Tabasco au Yucatan étaient « peintes de blanc et noir, et quelques-unes en ocre rouge » (Díaz del Castillo, 2003, I, 47, 67, 142), information confirmée par Córdoba (Córdoba, 2010, 129). Pour les tons rouges vifs et jaunes, il s'agissait en tout premier lieu de la graine d'un arbuste de quelques mètres de hauteur, le roucouyer (*Bixa orel-*

lana), plante aux grandes feuilles vertes persistantes, qui était mélangée à de l'huile de palme ou de l'eau. La peinture au *roucou* donne des tons très vifs mais éphémères car elle s'efface de la peau dès que celle-ci est mouillée par la pluie ou l'eau d'un bain ; le noir provient de la pulpe du fruit de *genipapo* (*Genipa americana*), petit arbre à fleurs blanches, jaunes ou rouges, ou du charbon de bois tous deux essentiellement consacrés à la peinture du corps, et enfin, l'*Arrabidea chica* (arbuste lianescent originaire du bassin amazonien), à la diffusion plus restreinte, dont la feuille produit une substance rouge carmin qui est appliquée de préférence sur le visage. La peinture corporelle remplaçait le vêtement d'une certaine manière. Les pigments blancs étaient plus rares et extraits d'une argile blanche. Dans les trois cas, il s'agit de teintures qui disparaissent plus ou moins rapidement au lavage même si, comme nous le verrons, certaines sont résistantes à l'eau et persistent assez longtemps. Le missionnaire français du Tertre, au XVII^e siècle, après avoir écrit qu'ils allaient tous nus, modifia progressivement sa perception des Amérindiens :

« Il faut un peu modifier ici ce que j'ai avancé dans le premier paragraphe de ce Traité : savoir que les Sauvages n'ont aucun vêtement que celui dont la nature les a couverts : car il est très certain qu'ils ont presque tous les jours un bel habit d'écarlate, lequel quoi qu'aussi juste que la peau, ne les empêche ni d'être vus comme s'ils n'avaient rien, ni de courir » (du Tertre¹⁶⁶⁷, III, 391).

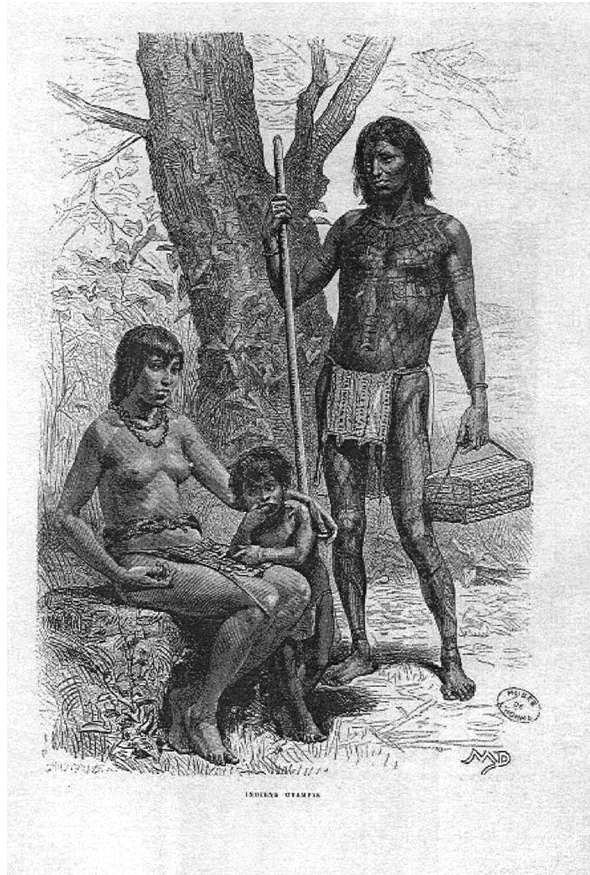
L'Espagnol Gumilla au XVIII^e siècle l'avait également bien compris quand il signalait à propos de l'*achote* : « Je pourrais parler de plusieurs autres arbres fruitiers qui croissent dans le Païs, mais je me borne à celui qu'on appelle *Anato* ou *Achote*, dont ces Nations [de l'Orénoque] font le plus de cas, parce qu'elles s'en habillent à leur manière » (Gumilla, 1758, 205). Du Tertre expliquait que les Indiens utilisaient une certaine peinture appelée *roucou* « qui est dissoute avec de l'huile, qui sèche comme de l'huile de lin ou de noix » (du Tertre, 1667, 391).

La peinture corporelle en Amérique équinoxiale se pratiquait essentiellement à partir de pigments végétaux mais dans

d'autres régions, ils employaient des colorants minéraux ou animaux. Les Jivaros utilisaient la graisse de la tortue appelée *Tayu*, abondante dans le bassin de l'Orénoque. Les Guariros extrayaient de trois champignons de la poudre rouge et noire ; les femmes se peignaient la tête avec et utilisaient de la graisse pour la coller. Parfois, ils mélangeaient des substances végétales et minérales pour mieux fixer les peintures. Ainsi, les hommes et les femmes de la tribu des Oyana dans le nord du Brésil, près de la Guyane, dans la forêt amazonienne, se teignaient le corps en rouge soleil avec du roucouyer (illust. 18), puis ils traçaient des signes au moyen d'une argile beige chamois et d'une encre noir violet extraite d'un fruit de la forêt, le *pichouchouk*.

Les Amérindiens d'Amérique du nord utilisaient des hématites pour se peindre alors que les Taïnos préféraient l'*achiote*. Les Mayas utilisaient tout autant les hématites que l'*achiote* et les Antillais des pigments végétaux et des colorants minéraux. Les Péruviens avaient découvert depuis l'époque préhispanique le *llimpu*, vermillon utilisé en tant que cosmétique : « Je le dis, parce que les Incas, rois du Pérou, ainsi que les Indiens natifs de cette contrée, exploitèrent longtemps les mines de mercure, sans savoir de quoi il retournait, ni prétendre à autre chose sinon à ce minium ou vermillon, qu'ils appellent *llimpi*, qu'ils appréciaient pour les mêmes raisons que les Romains et les Éthiopiens, c'est-à-dire pour s'en peindre ou s'en teindre le visage et corps ainsi que leurs idoles. Les Indiens l'utilisaient beaucoup, surtout quand ils allaient à la guerre, et aujourd'hui ils l'emploient quand ils font des fêtes ou des danses, ce qu'ils appellent se barbouiller, car il leur semblait auparavant que les visages ainsi barbouillés inspiraient la terreur ; mais aujourd'hui c'est un ornement » (Acosta, 1979, 173 ; Cobo, 1891, II, 99)

Chez les Aztèques, la teinture provenait de différentes sources : le rouge était fourni par un insecte qui vit sur les cactus (la cochenille) ; le bleu s'extrayait de l'*indigo* ; dans plusieurs régions, le rouge et le noir s'obtenaient en jetant dans l'eau bouillante certaines écorces d'arbres. Des herbes et des racines donnaient du brun, du gris ou du noir. Les Indiens Lacandon



Illust. 18. Indiens Oyampis (vivant en Guyane).
Teinture de rocou dont les Oyampis de Guyane s'enduisent le corps.
« Le chef des Oyampys, revêtu d'une couche fraîche de peinture rouge,
portant à la main une canne de tambour-major et arborant au cou
une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis XVIII »¹.

1. Jules Crevaux, 1987, 196.

se noircissaient le corps avec de la suie et extrayaient le jus de baies rouges pour marquer de points visage et vêtements.

LA FABRICATION DE LA PEINTURE ET LES TECHNIQUES MISES EN ŒUVRE

Comment obtenait-on la *genipa*? Il s'agit d'un colorant préparé à partir du fruit du *Genipa Americana* avant qu'il ne soit mûr. Le pigment du fruit se trouvait dans sa pulpe et ses pépins aussi fallait-il longuement le presser pour en extraire le jus. Aujourd'hui encore, les Yanomamis pèlent d'abord le fruit avec les dents puis le râpe sur une racine épineuse de palmier. Enfin, ils pressent à la main la pâte obtenue pour en recueillir le suc. Les Kayapo, ethnie du sud-ouest du Brésil, mâchent le fruit du *genipa*. Une fois le suc recueilli, ils le mélangent avec du charbon de bois délayé dans de l'eau.

Chez les Indiens du Brésil, tout spécialement les Tupinamba, avant l'arrivée des Européens, il était extrait du *genipa* un jus avec lequel ils faisaient certaines teintures dont ils se teignaient entièrement le corps. Tout d'abord, ils mâchaient le fruit, puis le remettait dans leurs mains pour lui rendre son jus. Le suc ou jus était aussi clair que de l'eau de roche. Sinon, ils pelaient certains arbres dont l'intérieur est rouge, jaune ou d'une autre couleur, et le hachaient menu, puis tiraient de la gomme d'autres espèces d'arbres appelé *usub*, et s'en frottaient vigoureusement tout le corps; puis par-dessus cette gomme gluante ils répandaient les couleurs ainsi obtenues (Thévet, 1997, 134-135). Caminha est plus laconique et note seulement qu'il suffit d'écraser les grains entre les doigts pour obtenir cette teinture très rouge (Caminha, 1995, 140).

Cette teinture tenait fortement sur la peau et résistait à l'eau, à l'inverse du *roucou*. Les Tupinamba, même s'ils se lavaient quotidiennement à la rivière ne pouvaient l'effacer avant dix ou douze jours (Léry, 1975, 99). Cette couleur, grasse

comme de l'argile et quasi indicible, mettait quasiment deux jours à sécher sur la peau, et durait quatre jours selon d'autres auteurs (Thévet, 1997, 134, 141). Chez les Muzos de Trinidad, la peinture durait neuf jours (Aguado, 1957, II, 222) ou quelques semaines chez certaines tribus de l'isthme de Darién, en Amérique centrale (Wafer, 1723, 247). Un chroniqueur portugais du *xvi^e* siècle rapporta que « les hommes et les femmes ont l'habitude de se teindre avec le suc d'un fruit que l'on appelle *genipápo* ; d'abord il est vert, mais il devient très noir quand il est étendu sur la peau et qu'il a eu le temps de sécher ; on a beau le laver, la couleur ne s'en va pas avant le neuvième jour » (Gandavo, 1995, 94). Résistante à l'élément liquide, cette teinture semblait même devenir « plus rouge au sortir de l'eau » (Caminha, 1995, 134, 140).

Les techniques d'application de la peinture avaient une grande importance. Les Indiens de la province de Darién détrempeaient les couleurs avec une espèce d'huile, puis les gardaient dans desalebasses pour s'en servir au besoin. Les femmes étendaient ces couleurs sur le cuir, avec un pinceau de bois, dont l'un des bouts était mâché, et par ce moyen rendu souple comme une brosse (Wafer, 1723, 247). Les femmes, surtout, s'exerçaient à ce métier (Wafer, 1723, 247). La majorité du temps, ce travail leur était réservé. Elles accoutraient les hommes en leur faisant mille gentilleses (Thévet, 1997, 141). Les femmes Tupinamba se peignaient de cette manière : une compagne avec un petit pinceau en main commençait un petit rond au milieu de la joue de celle qui se faisait peindre. Elle formait des cercles comme une coquille d'escargot avec des couleurs bleues, jaunes et rouges ; elle lui bigarrait et chamarrait tout le visage. Les sourcils arrachés étaient remplacés par un coup de pinceau (Léry, 1975, 109-110).

Les peintures s'apparentaient à de véritables vêtements. Le maquillage quotidien des Indiens du Pastaza incluait de se peigner et de se peindre de trois traits d'*achote* et de *chica* ; ils se considéraient ainsi vêtus pour le restant de la journée. Hommes et femmes Oyana dessinaient presque exclusivement sur la peau (sur toutes les parties du corps, essentiellement le visage, les hanches et les cuisses). Ces dessins figuratifs sont

un langage d'initiation et ce, dès la plus tendre enfance. Les enfants Tupinamba, à peine sortis du ventre de leur mère, lavés et bien nets, étaient tout aussitôt peints de couleurs rouges et noires (Léry, 1975, 265-266) tout comme les nouveaux-nés de la province de Darién (Wafer, 1723, 246). Les Indiens du Brésil teignaient visage et corps de leurs petits enfants non seulement de noir, mais également de plusieurs autres couleurs (Thévet, 1997, 141).

Peintures chatoyantes, corps entièrement ou partiellement peints de dessins ou bien de couleurs uniformes, il existait une gamme infinie de possibilités de recouvrir la peau selon des codes bien précis (illust. 19). Les vêtements des Muzos de Trinidad constitués d'une corde autour des reins, complétaient une peinture de couleur noire très résistante tirée de la *jagua*. Cette peinture donnait l'impression qu'ils portaient des bottes, et qu'ils étaient balafrés partout sur le corps (Aguado, 1957, II, 222). Les Indiens du Brésil, hommes et femmes, étaient le plus souvent teints en noir (Thévet, 1997, 141). Certains se peignaient tout le corps avec différentes couleurs comme les Margaias (ou Touaiat), «peints et noircis par tout le corps» (Léry, 1975, 42) alors que les Tupinamba se peignaient quelquefois un bras en rouge, l'autre en noir, et se bigarraient le corps de la même manière (Staden, 2005, 186). Lors des guerres, les Indiens de la province de Darién se peignaient tout le visage en rouge, et se couvraient les épaules, la poitrine, ainsi que le reste du corps de grandes tâches noires, jaunes ou d'autres couleurs (Wafer, 1723, 247). Ceux du sud du Brésil, avant de partir pour la guerre, se peignaient en noir, d'autres en rouge (Nuñez, 1998, 93).

Les femmes n'étaient pas en reste et se teignaient même de ces couleurs plus coutumièrement que les hommes (Thévet, 1997, 134). Les Tupinamba se peignaient le visage et le corps comme les hommes (Staden, 2005, 188). Celles de la province de Darién appréciaient surtout le rouge, le bleu, et le jaune à cause de leur éclat et de leur agrément (Wafer, 1723, 247). Et de cette couleur noire, les femmes de la côte brésilienne se teignaient les jambes, de manière qu'on pouvait croire qu'elle portaient des chausses noires (Thévet, 1997, 141-142).



Illust. 19. Les « bons sauvages » de l'Amérique méridionale.
Gravure allemande anonyme représentant les Indiens Xarayes
d'après le voyage d'Ulrich Schmidel: « Ils se peignent aussi le corps en
bleu du haut jusqu'aux genoux et l'on dirait qu'ils portent
des chausses peintes. Mais les femmes se décorent d'une façon
différente, en bleu aussi, de la poitrine aux parties honteuses,
et ce, si artistiquement, qu'à part chez eux, aucun peintre ne saurait
l'imiter ». U. Schmidel, 1602.

Caminha nous fait part d'une rencontre avec « quatre ou cinq jeunes filles » nues et peintes diversement. L'une avait seulement « une cuisse du genou à la hanche y compris toute la fesse peinte de cette teinture noire » alors qu'une autre « avait l'arrondi de deux genoux peints de même, tout comme le dessus des pieds » (Caminha, 1995, 137).

En dehors de taches multicolores ou uniformes de peintures sur le corps, les Amérindiens n'hésitaient à dessiner des motifs variés sur la peau. Les Indiens de la province de Darién traçaient par exemple de grandes ou petites figures d'oiseaux, de bêtes, d'hommes, d'arbres dans tous les endroits du corps, et sur tout le visage (Wafer, 1723, 247). En Amérique centrale, près de Cumaná, Girolamo Benzoni relate sa première rencontre avec la femme d'un *principal* indien. Bien que nue, à l'exception des parties génitales, elle était peinte en noir, le corps strié d'arabesques (Benzoni, 1970, 3-4) (illust. 20). Ce type de motifs se retrouve dans toute l'aire sud américaine. En Guyane, les populations ajoutaient de grandes moustaches noires recroquevillées, et des cernes de même couleur autour des yeux. Parfois ils se bariolaient tout le corps de raies noires (du Tertre, 1667, 391)¹.

L'embellissement du visage retenait particulièrement l'attention. Les femmes Patagons se peignaient le visage ainsi que les hommes. Ces derniers s'enduisaient de couleur rouge autour des yeux également cerclés de jaune ; aux joues, ils avaient deux cœurs peints. Ils n'avaient guère de cheveux à la tête et ils étaient peints en blanc (Pigafetta, 1999, 110-111). Au-delà du corps en lui-même, les Amérindiens pratiquaient également la teinte des dents, coutume répandue sur tout le continent.

Au début du xvi^e siècle, Martyr d'Anghiera dans son ouvrage *Orbe Novo* décrit la technique pour se noircir la denture : entre dix et douze ans, les enfants mâchaient toute la

1. Jules Crevaux souligne également que les Indiens Montepas des Andes se peignent avec du *roucou* et de la *génipa* en traçant des dessins analogues à ceux des Oyampys de Guyane (Crevaux, 1987, 364).



Illust. 20. Peintures corporelles de la femme d'un *cacique* indien
(Girolamo Benzoni, 1970, 3).

journée des feuilles aussi épaisses que des noix, sans prendre d'autre nourriture ni aucune boisson. Avec cette substance, ils les teignaient jusqu'à ce qu'elles soient aussi noires que du charbon. Ces Indiens regardaient les Espagnols, femmes et enfants, avec dédain car ceux-ci avaient les dents blanches. Leur dentition restait saine durant toute leur vie et ils ignoraient le mal de dents qui obligeait les Européens à les arracher. Leurs dents ne se gâtaient jamais (Anghiera, 1912, 368-369 (8^e décade)). En 1541, un chroniqueur brosse le portrait d'une femme nue, peinte en noir, les dents noircies : « Ils fabriquaient une certaine mixture pour conserver leurs dents, avec des coquilles d'huîtres de l'espèce de celles qui produisent des perles ; ils les brûlent avec des feuilles d'un arbre appelé *laxi*, et ensuite ajoutent un peu d'eau, à la fin ce mélange ressemble à de la chaux très blanche ; et ils l'étale sur les dents qui deviennent noires comme du charbon » (Benzoni, 1970, 9). Le noircissement périodique des dents se pratiquait dans tout l'ouest amazonien, en Amérique centrale également. Les Aztèques se teignaient les dents en noir ou en rouge foncé, coutume répandue chez les Otomis et les Huastèques (Sahagun, 1880, 671 (Huastèques), 665 (Otomis)). Forme de peinture corporelle, la teinte des dents était une prévention contre les caries et autres problèmes buccaux dentaires.

Les Jivaros se teignaient les dents avec une plante de la forêt, appelée *piú* (Karsten, 1935, 429). À l'est du Pérou, la population connaissait une herbe *sumucuanma*, qui servait à nettoyer les dents (Tovar, 1966, 180). Les Choccos les faisaient dorer, mais les frottaient avec une plante *diente negro* ou *kidawe* qui prévenaient des caries et calmaient les douleurs. Cette teinture était difficile à enlever. Des Péruviens, on disait qu'ils utilisaient le *guandaur* ou cochenille pour se peindre les dents lors des fêtes (Cobo, 1891, II, 99) ; de plus, ils utilisaient le miel de l'abeille *guaycoro* pour frictionner et nettoyer leur dentition (Cobo, 1891, II, 145-146).

Se teindre le corps recouvrait, bien entendu, une dimension esthétique, mais également symbolique et pratique très importante. Dans le premier cas, chez les Aztèques, le jaune était la couleur du sacrifice et les prisonniers mis à mort pour

la plus grande gloire des dieux étaient enduits de cette couleur. Le noir symbolisait la guerre et la nuit et les guerriers s'en couvraient avant de partir au combat. Les jeunes hommes du pays maya se peignaient en noir jusqu'à leur mariage puis en rouge. Guerre et peinture étaient étroitement liées. Des croyances magico-religieuses étaient associées au côté utilitaire de la plante. Le rouge, grâce au caractère magique et protecteur associé à cette couleur, était attaché au sang et donc également à la guerre. Les indigènes de l'Équateur et des Andes se peignaient pour faire la guerre selon les *relaciones geograficas de Indias-Perú* au XVI^e siècle (Jiménez de la Espada, 1897, III, 159). Tout d'abord, ils ne se considéraient pas comme de bons guerriers s'ils n'étaient peints (Oviedo y Valdès, 1840, 136). Les Muzos se peignaient quand ils allaient au combat (Aguado, 1957, II, 222). Quand les Indiens du Brésil voulaient « faire quelque massacre », ils se teintaient ostensiblement le corps (Thévet, 1997, 134). Oviedo y Valdès nota que « quand les Indiens vont se battre, ils se peignent avec cette *xagua* et avec la *bija* [...] » (Oviedo y Valdès, 1947, I, 482 ; Ibid., 1959, I, 253). Il en était de même chez les Guayupes des plaines orientales du Nouveau Royaume de Grenade qui voulaient ainsi paraître plus effroyables envers leurs ennemis en se recouvrant de jus de *jagua* (Aguado, 1957, III, 132-133).

Il est à souligner l'importance des vertus protectrices des peintures contre les forces hostiles et maléfiques. Les Darién de Panama, selon les observations de fray Adrian de Ufeldre dans le premier quart du XVII^e siècle, organisaient une cérémonie pour les enfants âgés de six et neuf ans. Lors d'une séance d'initiation, ils les peignaient pour faire fuir les esprits mauvais et les démons. De même, les Darién ou les Cunas peignaient les jeunes filles avec de la *jagua* (*genipa*) lors de leur passage à la puberté (Ufeldre, 1682, 1-56).

Les peintures faisaient partie intégrante des relations sociales et des rites de la vie quotidienne. Les Jivaros se peignaient lors d'une fête qui durait trois ou quatre jours pendant la préparation des têtes-trophées ou *tzantzas* (Karsten, 1935, 310-316). Même les animaux étaient décorés de multiples couleurs. Lors des fêtes qui suivaient une victoire, chez

les Jivaros, les chiens étaient peints du museau jusqu'au bas du ventre (Karsten, 1935, 172). Chaque étape de la vie, qu'elle soit joyeuse ou bien douloureuse, associait le corps et la peinture. Lors des deuils, parents et proches chez les Jiraras, les Ayricas, et autres nations des plaines orientales de l'Orénoque s'enduisaient de couleurs. Dès que le malade était mort, la femme, les enfants, les frères et les sœurs du défunt se teignaient depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui les rendait noirs. Les parents au second degré ne se teignaient que les pieds, les jambes, les bras et une partie du visage et les autres se bornaient à se frotter les pieds et les mains, et à se moucheter le visage. Cela permettait de connaître leur chagrin, et surtout leur degré de parenté avec le défunt (Gumilla, 1758, I, 318-319). Il en était de même chez les Tupinamba.

Dans les rapports sociaux, la peinture du corps revêtait une grande importance. Quand les Indiens du Brésil voulaient se visiter les uns les autres, et faire quelque solennité à leur voisinage, même lorsqu'ils étaient invités à plus de dix ou douze lieues pour aller faire quelque cahouinage avec leurs amis, avant de partir de leur village « ils se mouillaient tout le corps de cette liqueur ; et tant plus qu'elle se dessèche sur eux, et plus acquiert couleur vive » (Thévet, 1997, 134-135). Les peintures n'étaient pas seulement réservées aux grandes cérémonies, mais également s'inscrivaient dans tous les actes de la vie quotidienne. Les Jivaros emportaient avec eux un petit flacon rempli de pâte de roucou en poudre. Ainsi, ils pouvaient tracer sur leur visage des dessins tous les matins en quelque lieu que ce soit.

Enfin, la peinture était un signe de la position sociale de chaque individu à l'intérieur du groupe. Un bon exemple nous est fourni par la description des Indiens de la province de Cueba. Ils se servaient de peinture en deux occasions : pour marquer les *pacos* ou esclaves ; pour s'orner et s'embellir, mais cela dépendait de l'endroit où on la plaçait. S'ils peignaient le menton, en remontant jusqu'aux oreilles, sur les bras et sur la poitrine, il s'agissait d'un homme libre alors que les esclaves, au contraire, étaient marqués sur le front et les joues. Tous les vaisseaux d'un seigneur étaient peints de la même manière, comme

leur chef, sans possibilité d'en modifier le dessin. Mais celui qui lui succédait en choisissait une autre, qui était adoptée par tous ses commensaux. On distinguait, de cette manière, ceux qui avaient déjà fait la guerre sous le père, de ceux qui commençaient à la faire sous l'autorité du fils. C'est pourquoi l'héritier présomptif était le seul qui n'avait pas la figure peinte, afin de conserver la liberté de choisir la devise qui lui conviendra. Mais s'il adoptait la devise de son père, celui-ci lui en savait gré car il était sûr qu'il ne la changera pas après sa mort, car elle était ineffaçable (Oviedo y Valdès, 1840, 136-137).

Les Angamarcas du royaume de Quito avaient tous l'habitude de se « peindre en rouge avec le fruit d'un arbre qu'on nomme *achote*, on leur avait donné le nom de *colorados* » (Velasco, 1840, 212). Les Muzos se peignaient quand ils allaient à la guerre. Aguado décrit plus de vingt mille Indiens recouverts de *bija* et de *jagua*, couverts de grands bonnets de plumes aux multiples couleurs, et ornés de bijoux en or (Aguado, 1957, II, 222 ; Id., 1917, II, 325).

UNE EFFICACE PROTECTION CONTRE LES INSECTES ET LA CHALEUR

À Española, le 3 décembre 1492, Colomb vit l'usage de couleurs blanches et noires, mais surtout rouges pour se protéger des rayons solaires (Colomb, 1981, I, 126 (3 décembre 1492)). Les habitants du Yucatan se teignaient de certaines couleurs spéciales pour se défendre du froid et de la chaleur (Cortés, 1982, 376). Au Pérou, les hommes et les femmes se peignaient le corps avec de l'*achote*, et une gomme appelée *Carapa* pour se protéger du soleil (Ruiz Blanco, 1690, 32) et du hâle, mais encore du poudrin de la mer qui desséchait et brûlait la peau. Ainsi, ils se voyaient garantis du rayonnement solaire (Gumilla, 1758, III, 206). Les Jivaros, lors de longs voyages en canot, s'appliquaient de la teinture de *sua* pour se

protéger contre les ardeurs du soleil (Karsten, 1935, 427). À l'inverse, la peinture les réchauffait aussi dans les froidures de la nuit (du Tertre, 1667, 392).

Ces teintures avaient également pour objet de se défendre des insectes et surtout des moustiques et des maringouins¹ (du Tertre, 1667, 392). Les habitants de Puerto Rico vivaient nus mais peints. La peinture les protégeait de la chaleur, de la transpiration et des insectes grâce aux substances odorantes qu'elles dégageaient selon Abbad dans son histoire de l'île de Puerto Rico, écrite au XVIII^e siècle : « Les hommes, les femmes, et les filles, allaient toujours nus, à la guerre comme au bal, se contentant de dessiner sur leurs corps des ornements très délicats ; pour eux, on était décentement vêtu lorsqu'on était peint ; l'expérience leur avait appris que l'huile qu'ils employaient pour se peindre les préservait d'une transpiration trop abondante, de l'humidité, et surtout des maringouins qui abondaient dans les bois » (Abbad, 1989, 26). Les Huitotos et les autres nations du Putumayo et d'Amazonie en général attribuaient au jus de *jugua* une action préventive contre les piqûres de moustiques (Hardenburg, 1913, 162).

Dans la province de Cueba, la peinture préservait des maladies (Oviedo y Valdès, 1840, 136). Selon Oviedo, le jus du fruit *genipa* protégeait les pieds afin que les éventuelles plaies ne s'infectent pas (Oviedo y Valdès, 1959, I, 253). Les Jivaros utilisaient les plantes tinctoriales à des fins médicinales contre les bubons, les fièvres. Et de l'écorce de l'arbre *sua*, ils tiraient des remèdes contre la gale et l'érésipèle (Hardenburg, 1913, 86). D'autre part, le caractère astringent du jus du fruit de la *jagua* verte fut observé par les Espagnols dès leurs premiers contacts avec les Amérindiens (Anghiera, 1944, 278 ; Las Casas, 1909, I, 36). Par contre, l'aspect magique se mêlait parfois à des considérations prophylactiques. C'est dans ce but que les Jivaros se peignaient pour se protéger des morsures des serpents (Karsten, 1935, 421).

1. Insectes piqueurs voisins des moustiques.

La pilosité

Intéressons-nous à présent aux pratiques d'ornementation en portant notre attention sur deux aspects importants : la chevelure et l'incessante traque des poils corporels. Ces thèmes, encore peu abordés, renvoient à l'idée d'un sujet futile, incongru qui porte au conflit, à l'aversion et au dégoût. Pourtant, il existe un traitement social et culturel de la pilosité. Elle joue un rôle important dans le phénomène de nudité. Des gestes épilatoires comme la première coupe des cheveux ou le rasage de la tête renvoient à des cérémonies de séparation. L'intervention sur le poil visible est un signe d'arrachement, au sens premier du terme, à l'état naturel. Les pratiques épilatoires sont d'autant plus élaborées que les individus sont peu vêtus et donc que leur corps est exposé à la vue publique. Les femmes Tupari et Caduveo font par exemple suivre la pratique de l'épilation par une séance de scarification ou de tatouage.

Les rapports sociaux en phase avec la dichotomie domestique/sauvage, animalité/humanité, sacré/profane et intérieur/extérieur passent également par les cheveux et les poils corporels. L'« apparence pileuse » et sa modification permettent de soumettre l'Autre ; la coupe ou la tonte des cheveux marque la dégradation et l'infamie. En s'attaquant aux cheveux, on touche au statut de l'individu et le traitement de la pilosité est un indicateur de la place de l'homme dans la société. Ce matériau malléable permet l'expression des différences. Facilement manipulable, il ne remet pas en cause l'intégrité corporelle, n'apporte pas de souffrances physiques à l'individu, et c'est l'un des principes pour classer les populations. Il devient l'indicateur d'une identité donnée, construite et un signe distinctif fort puisqu'il représente un point de définition de soi par rapport à

un autre. C'est un système de signes très élaboré. Il s'agit d'un identificateur essentiel de la perception du statut de l'Autre et de son appartenance sociale et, enfin, de l'inscription de la personne dans le monde et le cosmos.

Dans la quasi-totalité des aires culturelles, le haut, et donc particulièrement la tête, est valorisé par rapport au bas. Le cheveu est à la fois un élément du corps et une parure et peut devenir le lieu du marquage social aisé et extériorisable. La coupe de cheveux sert à exprimer une position sociale. L'Inca Garcilaso de la Vega raconte que le premier Inca Manco Capac après avoir éprouvé la fidélité, l'amour et le respect de ses sujets, en ennoblit un certain nombre en leur donnant les mêmes marques d'honneur, en l'occurrence trois, qu'il portait sur la tête. Tout d'abord, il autorisa une déformation des oreilles; ensuite, le port d'une tresse appelée *llautu*, enfin, les cheveux coupés courts. Mais la hiérarchie était respectée puisque la déformation de l'oreille restait proportionnelle au rang; la tresse de l'Inca était de plusieurs couleurs alors que celle des nobles devait être noire; les cheveux ne pouvaient pas être coupés plus courts que ceux de l'Inca, tout cela dans le souci qu'ils « ne ressemblaient pas trop à l'Inca » (Garcilaso de la Vega 2000, I, 137-138). Ainsi, le poil devient le révélateur de la position de l'individu par rapport à l'ordre social et la marque de sa distinction dans la société.

UNE ABSENCE DE PILOSITÉ À RELATIVISER

Un des traits distinctifs des Amérindiens concerne leur absence de pilosité sur le corps bien que cette affirmation doive être nuancée (illust. 21). Les Indiens refusaient majoritairement de se laisser pousser les poils. Selon les observations de Pero de Magalhães de Gandavo, les Indiens du Brésil « ont aussi l'habitude de s'arracher la barbe et de ne pas laisser un seul poil sur tout leur corps » (Gandavo, 1995, 93-94). Les



Illust. 21. Vase. Homme barbu qui présente une pilosité importante.
Il porte une coiffe bicorne, des ornements d'oreilles à spirales,
une cape et un poncho à décor géométrique.
Terre cuite à décor polychrome. Mochica final. Pérou. 600 à 800 ap. J. C.
© Philippe Louzon pour Gaïa Sas.

réflexions de Pierre Clastres permettent de mieux comprendre ce rejet. L'absence de poils préserve leur humanité par rapport au monde naturel et les distingue des animaux. Seules certaines zones du corps restent poilues. Alors, il faut tout mettre en œuvre pour s'épiler, enlever le poil, le faire disparaître afin d'éviter toute confusion entre l'humain et l'animal. Le corps doit porter en lui la marque de la culture grâce à l'épilation (Clastres, 1972, 100). Les poils coupés deviennent un moyen de distinction et d'opposition par rapport aux autres et au monde animal en particulier. Les Indiens s'épilaient et il existait la croyance, comme chez les Witobo-bora, que le poil symbolisait l'animal et donc qu'il était nécessaire de s'en débarrasser pour ne pas ressembler à des singes. Cette explication ne saurait être suffisante. Nous le verrons plus loin. Les attitudes étaient variables selon les aires géographiques et les poils, véritables ou symboliques, pouvaient représenter des vecteurs d'énergie. L'Homme se démarque et montre ainsi qu'il n'appartient pas au même univers. D'autres significations doivent être également prises en compte. S'épiler revêtait également une dimension sociale, culturelle, sexuelle importante et marquait les étapes de vie. À San Andrés Chunchi, dans l'Équateur interandin, les femmes se rasaient après le premier rapport sexuel, l'accouchement, au moment du veuvage ou de la perte d'un ami (Jiménez de la Espada, 1897, III, 153) ; le premier rasage, dans les montagnes, se faisait au moment d'une conjonction de lune (Atienza, 1931, I, 109).

Les chroniqueurs relevèrent en premier lieu la faible pilosité des Indiens et leur souci constant de s'en débarrasser même si certaines populations laissaient pousser le poil. Caminha décrit ces habitants de la côte du Brésil, « tous rasés jusqu'au-dessus des oreilles, sourcils et cils compris » (Caminha, 1995, 140, 129). Amerigo Vespucci, dans la *Lettera*, écrivit à propos de ces mêmes habitants : « Ils n'ont pas de poil sur le corps [...]. Ils ne se laissent pousser aucun poil, ni les sourcils ni les cils, ni nulle part ailleurs, sauf sur la tête, car ils considèrent le poil comme choses laides » (Vespucci, 2005, 158). Les hommes Tupinamba s'épilaient dès que le poil commençait à poindre. Il l'ôtait sur tout le corps, jusqu'à la barbe, les paupières et les

sourcils et ils l'arrachaient avec les ongles (Léry, 1975, 96) de même que les femmes Tupinamba qui se débarrassaient de tout le poil qui croissait sur elles, sourcils et paupières compris. Caminha rapporte que les indiennes rencontrées lors de son expédition s'épilaient également le sexe (Caminha, 1995, 130, 132). Plus généralement, Thévet expliqua la manière de procéder des Indiens du Brésil :

« Et si le poil leur croît par succession de temps en aucune partie de leur corps, comme il advient à nous autres, en quelque partie que ce soit, ils l'arrachent avec les ongles, réservé celui de la tête seulement, tant ils ont cela en grande horreur, autant les hommes que les femmes. Et du poil des sourcils qui croît aux hommes par mesure, leurs femmes le tondent et rasent avec une certaine herbe tranchante comme un rasoir [...]. Et quant au poil amatoire [poil pubien] et barbe du visage, ils se l'arrachent comme au reste du corps » (Thévet, 1997, 132).

Les Indiens Tamajos (groupe Guarani) autour de Rio de Janeiro « ne portent point de barbe parce qu'ils se l'arrachent » et « n'ont aucun poil sur toute leur personne » (Pigafetta, 1999, 105).

En Amérique centrale, dans la province de Cueba, la coutume était identique. Les « naturels » étaient entièrement imberbes. S'ils possédaient du poil au menton et sur d'autres parties du corps, ils se l'arrachaient avec soin ou le faisaient tomber au moyen de certaines herbes. Certains laissaient tout de même pousser le poil aux parties naturelles et sous les aisselles, à l'exception toutefois des femmes, qui le traquaient et avaient soin qu'il n'en reste rien en ces endroits (Oviedo y Valdès, 1840, 130). Sur la côte brésilienne, hommes et femmes s'épilaient les parties intimes (Thévet, 1944, 192) ; au contraire, les femmes Maniriguas ou de l'Amazonie au sud du Papamente « portaient sur les parties intimes plus de poils que nous [les Espagnols] sur la tête : et cela servait à cacher ses parties intimes » (Castellanos, 1955, II, 2002). Au contraire, chez les Hoanarao du delta de l'Orénoque, les hommes se moquaient des femmes avec des poils pubiens ; les Warraos s'épilaient poil par poil avec une tige de roseau fendue. Les Cunas, bien

que certains se laissassent pousser la barbe, s'arrachaient généralement les poils, exceptés les cils et sourcils (Wafer, 1723, 243); dans l'aire amazonienne, les Guayaru et les Maués se laissaient pousser la barbe alors que les habitants des Antilles n'en portaient pas.

Mais certains peuples amérindiens étaient velus, tout au moins symboliquement. Les Mayoruna (ouest du Brésil, près de la frontière avec le Pérou) – ou *Barbudos* pour les Espagnols – ont toujours porté des barbes factices. Ils « ont la barbe très fournie, c'est pourquoi on les nomme aussi *Barbados* [...] Ils se font une quantité de trous dans les joues et dans les lèvres et y plantent de petits bâtons [...] » (Velasco, 1840, 287). Ils s'ornaient le pourtour de la bouche pour mériter l'appellation de *barbudos* (Maroni, 1988, 428). Les hommes se cloutaient tout ce qui correspond chez les Espagnols à une barbe bien serrée et fournie (Chantre y Herrera, 1901, 64). Les Matis avaient le torse velu et des barbes blanches. Ils attachaient une grande importance à leur système pileux contrairement à la majorité des peuples amazoniens. Loin de s'épiler, à part les sourcils, ils considéraient les poils comme un indice de force, d'énergie vitale et de maturité. Les poils étaient valorisés en tant que marqueur de l'âge et d'une certaine sagesse. C'étaient des ornements. Les Indiens Gaimuré du Brésil portaient la barbe (Nóbrega, 1998, 73) alors qu'en Amérique centrale, dans la province de Zénu, les hommes avaient le menton barbu et le corps velu (Oviedo y Valdès, 1840, 130).

L'EXTRACTION DES POILS

La coupe des cheveux, le rasage de la barbe, l'épilation se pratiquaient avec divers matériaux disponibles : pinces, résines pour arracher les poils, substances épilatoires, instruments coupants. Les dents de certains poissons de l'Orénoque servaient de couteaux ou de peignes pour les indigènes. Le poil était traité par

des techniques - arrachage, épilation - qui retardaient sa pousse. Attraper le poil entre les deux doigts était sans doute la manière la plus ancienne pour s'en débarrasser. Les Indiens du bassin de l'Amazonie consacraient de nombreuses heures de la journée à s'épiler, cils et sourcils compris, à l'aide de leurs doigts. Ainsi, ils accentuaient leur différence avec le monde sauvage qui les entourait et surtout avec les animaux et leur fourrure. L'épilation relevait autant d'une démarche esthétique qu'éthique. Le moment pouvait être solitaire ou partagé : dans ce dernier cas, c'était l'occasion d'une très grande sensualité. Chez les Kayapos, résidants au sud du bassin de l'Amazone et Ayoré, établis du nord du Chaco paraguayen à la province de Santa Cruz en Bolivie, qui s'épilaient entièrement le visage chaque jour quel que soit l'âge, le sexe, l'épilation pouvait être l'occasion de jeux érotiques.

L'utilisation de pinces était courante. López de Gómara écrit qu'ils enlevaient leurs poils à l'aide de tels instruments, d'herbes ou de poudres à base de fourmis et que les « femmes s'épilent (*pelanse*) et s'enduisent tout entière en vue de n'avoir des poils que sur la tête et les sourcils ». Quant aux poils masculins, ils étaient arrachés. López de Gómara souligne qu'« il y a très peu de frisés ou barbus, car ils s'arrachent et s'enduisent les poils pour qu'ils ne repoussent pas » (López de Gómara, 1946, 146, 198, 205). Les Huancavilcas des deux sexes s'épilaient avec des pinces de cuivre. Le licencié Vaca de Castro demanda à sa femme, depuis le Pérou, huit petites pinces pour le duvet, quatre en or et quatre d'argent, comme celles utilisées par les Indiens (« Cartas de Indias », 1974, II, 499). On a retrouvé au Pérou dans les bandelettes qui emmaillotaient les momies incas du xv^e siècle des pinces à épiler en argent ou en or finement travaillées qui accompagnaient le défunt dans son dernier voyage.

Les habitants de la province de Darién « se dépilent tout le corps, exceptés les sourcils et les paupières. D'ailleurs, les hommes auraient de la barbe, s'ils ne se l'arrachaient, ou plutôt les femmes pour eux ; puisqu'elles sont les opératrices en tout ceci, et qu'elles y emploient deux petits bâtons, faits exprès pour cet usage, et qui leur servent de pincettes pour tirer le poil » (Wafer, 1723, 243). En Colombie, les hommes

Chocœs s'arrachaient avec des pinces le peu de poils de barbe et de moustache de même que les Chibchas, établis autour de Bogotá, avec des pinces en or, comme leurs voisins Pijaos, ou encore les Chiriguanas et les Tupinamba du Brésil (Thévet, 1944, 192) ; ils s'arrachaient les poils avec les ongles avant l'introduction de pinces par les Européens (Léry, 1975, 96). Les Iquitos, Pucaunas ou *cabezas rojas* d'Amazonie péruvienne se nommaient ainsi parce qu'ils se rasaient entièrement et se teignaient le crâne avec de l'*achiote* (Jouanen, 1943, II, 423, 452). D'autres groupes s'épilaient : les Cuevas, dans la province de Paria, s'arrachaient cils et sourcils ; les Chibchas, la barbe ; les Coreguajes de Colombie, les cils et sourcils.

L'extraction au moyen de substances adhérentes et chimiques était répandue. Les Indiens de Guyane mélangeaient leur peinture corporelle avec de l'*Humiria Floribunda* et de l'*Amyris ambrosiaca*, mélange qu'ils appliquaient sur les endroits du corps où ils ne voulaient pas que pousse le poil. Les Yaguas se servaient d'une résine collante appelée *jeujé* pour arracher les poils (Tovar, 1966, 158) ; les adultes Yanomamis s'épilaient les poils, les cils, et les sourcils, et les jeunes, les poils pubiens ; ils utilisaient une résine mélangée avec de la cendre et, s'ils n'en avaient pas, avec du latex tiré du caoutchouc ; ensuite ils les arrachaient brusquement. Au Mexique, les populations utilisaient des excréments de fourmis mélangés avec de la graisse ou de l'eau chaude quand le poil résistait. Ils l'appliquaient également avec des serviettes sur la tête des enfants pour qu'ils n'aient pas de barbe plus tard. Diego de Landa relate l'utilisation chez les Mayas de linges très chauds. Ils « n'entretenaient pas de barbe et disaient que, quand ils étaient enfants, leur mère leur brûlait le visage avec des linges chauds pour qu'elle ne pousse pas » (Landa, 1864, 115). Sur les dessins de Poma de Ayala, les Indiens sont tous imberbes. Sur la côte nord du Pérou, le caroubier *Prosopis* était considéré comme un agent dépilatoire ; dans le Pérou, la *parca*, plante qui produit des fèves comestibles, possédait une écorce aux propriétés dépilatoires (Cobo, 1956, I, 253) ; les Emera du Choco s'épilaient avec le *escapo floral* tiré de la *moquibea Monolena primulaefolia*, mélangée avec des lombrics, et ce, sur un feu lent.



Illust. 22. Cheveux longs des femmes (Léry, 1975, 301).

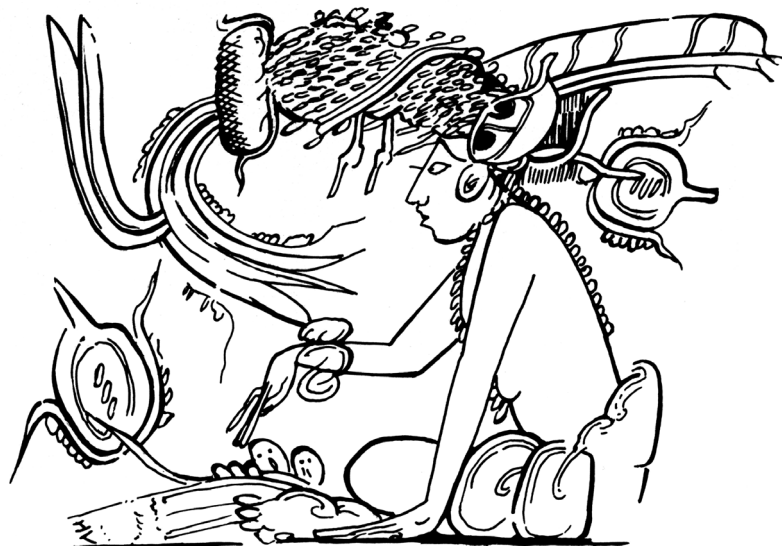
LES CHEVEUX ET LA COIFFURE

Amerigo Vespucci, dans la *Lettera*, rappelait les cheveux longs et noirs des populations locales, surtout ceux des femmes (2005, 158), de même que Caminha (1995, 132). Plus tard, en 1504, il décrit leurs cheveux abondants et noirs (Vespucci, 2005, 138). À l'intérieur de cette aire géographique, le long de la côte brésilienne, les hommes Tupinamba étaient tondus sur le devant de la tête et gardaient les cheveux longs derrière, mais seulement jusqu'au cou (Léry, 1975, 96) tout comme les Margaiás (ou Touaiat), leurs voisins (Léry, 1975, 42). Les Ouétacas, également voisins des Tupinamba, se tondaient le devant de la tête et rognait « leur perruque sur le derrière » tout en portant les cheveux longs jusqu'aux fesses (Léry, 1975, 46). Globalement, les Indiens du Brésil portaient les cheveux « façonnés presque ainsi que ceux des moines, ne leur passant point les oreilles » et les coupaient par le devant de la tête (Thévet, 1997, 133). De même, les femmes laissaient croître leurs cheveux (Staden, 2005, 188) (illust. 22).

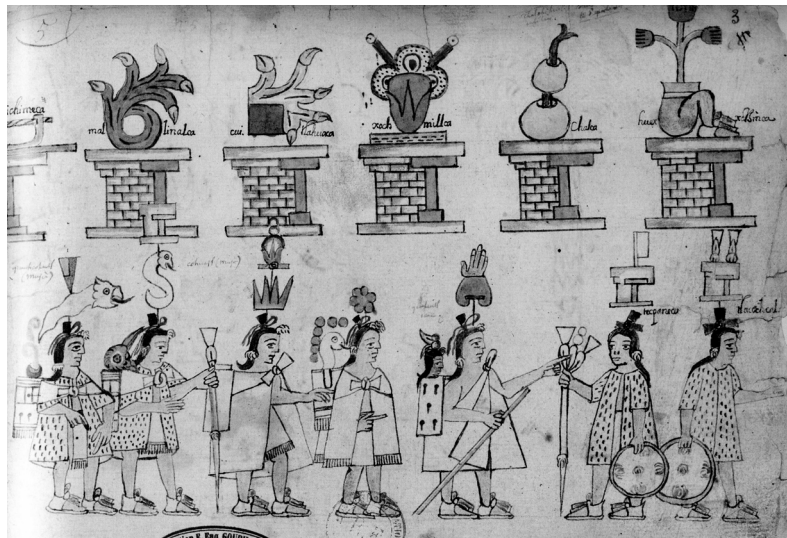
En Amérique centrale, les Indiens du Nicaragua se rasaient la tête sur le devant, et par-derrière. Ils laissaient seulement une couronne de cheveux d'une oreille à l'autre. Un guerrier victorieux dans un corps à corps prenait le titre de *Tapaliqui* et se tonsurait entièrement la tête en mémoire de son triomphe. Il ne conservait qu'une petite couronne de cheveux d'un demi-doigt en haut de la tête. Les meilleurs guerriers laissaient au milieu une houppe de cheveux, ce qui leur permettait d'être reconnus et très considérés par leurs pairs (Oviedo y Valdès, 2002, 12-13). L'attrait pour des coiffures sophistiquées court tout au long de l'histoire américaine. Les Mayas représentent un exemple particulièrement frappant de cette maîtrise de la chevelure. Les images de scribes, les « l'ah ku hun » ou « celui du livre saint » sont très éloquentes à ce sujet. Celle dite de Yiban montre un scribe assis en tailleur et portant un sarong dont le haut est replié autour de sa taille. Ses cheveux décoiffés sont retenus par un morceau d'étoffe, alors qu'une lanière



Illust. 23. Ah k'u hun Yiban sur un vase du classique récent.



Illust. 24. Jeune dieu portant le turban étoilé et l'«oreille de daim»
ou la plume d'oie. Vase de style nakké.



Illust. 25 et 26. Codex Azcatitlan,
pl. 4 et pl. 5.



semble fixer sur son front ce qui ressemble à des « baguettes » retenues par une lanière en tissu ou en papier, enroulée autour de l'étoffe et nouée par un gros nœud, d'où dépasse un outil incurvé. Ces baguettes sont figurées sur tous les personnages-glyphes, peints ou sculptés, avec l'étoffe, la lanière et le sarong. Les cheveux sont parfois courts, le plus souvent décoiffés ou encore attachés en une longue mèche. Son couvre-chef est constitué de cheveux courts et hirsutes, enveloppés dans une étoffe de laquelle peut dépasser une longue mèche. Parfois, un ou plusieurs pinceaux sont glissés dans la coiffure. Un sarong descend jusqu'aux genoux ou aux chevilles et est roulé à la taille (illust. 23). La coiffure de ces scribes est agrémentée d'un élément appelé « oreilles de daim », planté verticalement dans les cheveux ou légèrement incliné vers l'arrière, tout près des oreilles du personnage (illust. 24). Il peut s'agir d'une plume dont le scribe glissait le tuyau derrière l'oreille.

Plus tard, la civilisation aztèque laissa des témoignages sur la complexité des coiffures et l'importance de la chevelure dans cette société selon les classes d'âge, le sexe ou le statut social. D'une manière générale, les hommes portaient les cheveux longs ; au sommet, ils pratiquaient comme une grande tonsure et laissaient pousser la chevelure tout autour, tandis que les cheveux de la tonsure restaient relativement courts ; ils les tressaient en guirlande autour de la tête, à l'exception d'une petite queue qui tombait en arrière comme une houppe (Landa, 1864, 115). Les membres de l'aristocratie aztèque retenant leur chevelure avec des perles enfilées, une pince de métal ou un ornement appelé *aztaxelli*. Le seigneur suprême, Moctezuma portait les cheveux peu longs, descendant seulement de manière à couvrir les oreilles (Díaz del Castillo, 2003, II, 84). Les vieillards Aztèques ornaient leur menton d'une barbe, signe évident de sagesse, alors que Moctezuma selon les dires de Díaz del Castillo avait « la barbe rare, noire et bien plantée (Díaz del Castillo, 2003, II, 84) ; leurs cheveux étaient coupés sur le front et laissés longs autour de la tête. La coupe révélait le statut ou la profession de chacun : les prêtres se rasaient le front et les côtés et laissaient pousser les cheveux au-dessus du crâne : « leurs cheveux étaient longs et tellement

emmêlés qu'on n'eût pu les séparer autrement qu'en les coupant» (Díaz del Castillo, 2003, I, 217; II, 24, 105), alors que les jeunes guerriers portaient sur la nuque une longue mèche coupée après qu'ils aient accompli leur premier fait d'armes.

Les femmes Aztèques relevaient leurs cheveux sur la tête de manière à former au-dessus du front deux «coques» semblables à de petites cornes comme le montre le codex Azcatitlan (illust. 25 et 26). Sahagun mentionne également la manière dont les femmes aztèques se coiffaient : «Elles se peignaient le visage en rouge, jaune et blanc et leurs cheveux descendaient jusqu'à leur taille. D'autres les avaient tordus avec du fil de coton et disposés autour de la tête comme un turban. Certaines teignaient leurs cheveux avec de la boue noire ou avec des herbes vertes pour les rendre brillants. Elles teignaient également leurs mains, leur cou et leur poitrine ; les dames se baignaient, se savonnaient et se nettoyaient aussi les dents avec de la couleur rouge ». Dans d'autres régions sous contrôle aztèque, les femmes n'attachaient pas leurs cheveux et ne les couvraient pas sauf dans certaines provinces où elles posaient sur leur tête un morceau d'étoffe. Par comparaison, tout à fait au sud, dans la pointe la plus méridionale de l'Amérique latine, à savoir les rudes terres du cône austral, les Patagons portaient «les cheveux coupés courts et tondus en couronne [...] et un cordon de coton autour de la tête» (Pigafetta, 1999, 114). Ce n'était pas toujours le cas. Tomé Hernández distinguait les «Indiens géants» qui avaient les cheveux courts, (Hernández, 2001, 160) de ceux qui avaient «les cheveux longs et [qui] les nouaient sur la tête comme les femmes» (Hernández, 2001, 159).

Les populations adoptaient des coupes spéciales très variées comme les habitants de l'île de Cozumel au large du Yucatan qui tressaient très bien leurs cheveux longs, au-dessus du front (Cortés, 2010, 308) pour lesquelles des embellissements étaient pratiqués à l'aide de plumes, de bijoux ou encore de peintures. La fantaisie s'exprimait dans les différentes formes de coiffures. Les Aïdas de la haute Amazonie laissaient une mèche de cheveux alors que les Caraïbes du Caroni (bassin de l'Orénoque) se rasaient les cheveux, en laissant seulement une houppe. Au contraire, des communautés, le long de l'Ama-

zone, préféraient les cheveux longs parés de bijoux en or et de tissus qui leur arrivaient jusqu'à la ceinture pour les hommes ou attachés sur le haut le tête pour les femmes (Carvajal, 1960, 463, 472, 474). Certaines populations du Guatemala se coupaient les cheveux courts devant et les laissaient longs et tressés derrière, agrémentés de morceaux de coton, de fleurs et de plumes. Les Huancavilcas de Guayaquil les coupaient en une forme spéciale (Léon Borja, 1964, 404-405). Les nations guerrières de l'Orénoque se coupaient court les cheveux pour que leurs ennemis ne puissent pas les saisir. Les Iquitos ou Pucas-Umas (Têtes rouges) se rasaient toute la tête et se peignaient le crâne avec de l'*achiote* (Jouanen, 1943, II, 423, 452). C'était la même chose chez les *colorados* équatoriens.

Les multiples descriptions de la chevelure des Amérindiens ne manquent pas de noter la beauté et la délicatesse de leurs cheveux. Les Gaes (royaume de Quito, province du Marañon) portaient des « cheveux noirs et très fins » (Velasco, 1840, 288) et ceux des Indiens du Brésil étaient lisses, « très noirs » et « bien coupés » (Caminha, 1995, 132, 129). Les Caraïbes de la province de Samaná (côte orientale de Saint Domingue) se présentèrent devant Colomb avec des cheveux longs ramassés derrière dans un petit filet de plumes de perroquet (Colomb, 2006, II, 265), alors que les femmes esclaves avaient les cheveux courts ou ras comme les hommes esclaves de la région de Cozumel au Yucatan (Díaz del Castillo, 2003, I, 125). Les Cuevas gardaient les cheveux longs, mais se les coupaient quand ils tuaient un ennemi ou réalisaient un fait notable : « Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions ; et c'est même une marque d'honneur et de triomphe qui les distingue des autres, lorsqu'ils ont tué un Espagnol, ou quelque autre ennemi » (Wafer, 1723, 243)

Chez les Palmas de los Colimas du Nouveau royaume de Grenade, les cheveux étaient portés longs et soignés, attachés par un fil rouge (Aguado, 1957, II, 483), de même que les Guayupes des plateaux (Aguado, 1956, I, 595). Certaines tribus amazoniennes qui, avec leurs cheveux longs, les faisaient ressembler à des femmes, pourraient être à l'origine de la légende des Amazones. Dans la région de Quito, les hommes portaient

les cheveux longs selon une *Relación Geográfica* de 1573 : « les cheveux longs devant et derrière, et pour voir sans qu'ils ne les embarrassent, ils les attachent avec un fil » (Jiménez de la Espada, II, 225). En 1635, les Franciscains de Quito arrivèrent jusqu'au Rio-Coca (dans le Marañon) « dans le pays des *Encabellados*, ainsi nommés à cause de la longueur de leur chevelure » (Velasco, 1840, 272). Sur les côtes brésiliennes, les femmes qui tenaient « beaucoup à leurs cheveux » les portaient longs, très propres et très bien peignés, et généralement en tresses (Gandavo, 1995, 94).

Des rituels amoureux étaient pratiqués autour de la chevelure dont la forte connotation érotique n'est plus à démontrer. Les femmes tressaient les cheveux des hommes, ce qui établissait un lien de type matrimonial qui se concrétisait en relations sexuelles. Matienzo rappelait à propos des populations andines : « on pourrait interdire cette pratique de tresser les cheveux, car ils ont pour habitude de dormir avec celle qui a fait ces tresses [...] » (Matienzo, 1967, 80). La dimension esthétique, sexuelle est à mettre en relation avec une dimension sociale importante mais également religieuse puisque la transformation des cheveux joue un rôle pour signaler le passage d'un âge à un autre, et marquer le statut sexuel et social des membres de la communauté. Les femmes de la région de Quito appliquaient sur leurs cheveux des teintures végétales, en relation avec des tabous alimentaires et l'abstinence sexuelle : « pendant qu'ils soignent leurs cheveux, ils pratiquent le jeûne si pernicieux en ne touchant pas au piment, au sel et à la viande pendant trois jours ; pendant ce temps, elles s'abstiennent de rencontrer des hommes » (Atienza, 1931, I, 59). Les femmes de Xunxi en 1582 (Andes centrales de l'équateur) coupaient leurs cheveux à trois moments clés de leur vie : perte de la virginité, premier accouchement, mort du mari ou d'un ami ; cela marquait les diverses étapes de la vie sexuelle et sociale (Jiménez de la Espada, II, 263). Ces rites et pratiques corporelles qui symboliquement traduisaient les croyances indigènes concernaient aussi bien les femmes que les hommes.

Les enfants n'étaient pas oubliés. Les rites d'initiation incas des plus jeunes associaient une coupe spéciale des cheveux au moment de la nouvelle lune. En effet, couper les cheveux n'est

jamais anodin surtout lorsqu'il s'agit de ceux d'un enfant. Cet acte relève souvent d'un rituel et parfois de la magie. La première coupe est un moment crucial, un rite de passage, chargé de sens. Le moment du sevrage est souvent l'occasion de la première coupe de cheveux et cet acte souligne la première étape d'affranchissement de l'enfant par rapport à sa mère. Il est alors symboliquement intégré à la société au cours d'une cérémonie.

Esthétiquement, la chevelure met en valeur les traits du visage selon des canons de beauté propres à chaque société. Les femmes Tupinamba laissaient pousser leurs cheveux ; elles les peignaient et les lavaient fort souvent ; elles les troussaient quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, mais la plupart du temps les laissaient pendus sur les épaules (Léry, 1975, 108-109). Dans la province de Cueba, quelques Indiens se rasaient les cheveux, mais ordinairement ils les portaient longs : ils étaient beaux et très noirs. Ceux des Indiennes, auxquels elles tenaient beaucoup, leur tombaient jusqu'au milieu du dos, et par-devant jusqu'aux sourcils (Oviedo y Valdès, 1840, 135).

La chevelure est associée à la force vitale de l'individu et à sa vigueur sexuelle. Chez la femme, la longueur de la chevelure témoigne souvent d'une aptitude à la fécondité. Spirituellement, les chamanes laissent pousser leurs cheveux pour entrer plus facilement en contact avec les esprits et le monde invisible. Toutes les opérations exercées par les hommes et les femmes pour renforcer leurs attributs corporels et donner une meilleure impression à ceux qui les regardent ont une racine magique dans la manière de couper, coiffer, boucler les cheveux, jusqu'aux traces de peinture sur le visage, le cou, ou le corps ; les figures sont des marques de défense contre les dangers extérieurs. Le caractère magique de la coiffure va de pair avec ses fonctions esthétiques.

En général, les cheveux étaient longs¹ et ils en prenaient soin en utilisant certaines substances pour les embellir et les

1. À l'opposé, n'oublions pas que long des côtes du Brésil, dans certaines parties de l'Amazonie ou des Antilles, les cheveux courts prédominaient.

adoucir. Les Indiens Sálivas, Caraïbes, et parfois les Tamanacas embellissaient leurs cheveux et les oignaient avec de l'huile de tortue et du palmier *puperi*; les habitants de la Guyane utilisaient de l'huile de *Juvia* ou de *Bertholetia*, qu'ils portaient toujours avec eux dans une fiole, tandis que d'autres utilisaient l'huile de l'*Humiria balsamifera* de la même manière. Dans le nord de la vallée de Cauca, les femmes s'adoucissaient les cheveux avec de l'huile de palme de *corozo*. Les Indiens de la province de Darién :

« [...] n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs et leurs sourcils plus noirs, mais ils les frottent avec une espèce d'huile pour les faire paraître plus luisants, ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres Indiens ; mais je ne sais pas s'ils le font pour la beauté, pour avoir le cuir plus doux et plus uni, ou pour se le rendre plus souple et moins sensible à l'ardeur du soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande transpiration qui se fait dans ces climats brûlants » (Wafer, 1723, 243)

Les populations amérindiennes connaissaient de multiples substances pour faire pousser les cheveux. Dans le delta de l'Orénoque, les Guaraúnos utilisaient de l'huile de tortue pour la croissance de la chevelure ; il s'agissait de la *Meliácea Carapa guianensis*, qui possédait également des vertus insecticides et servaient pour la préparation de la peinture corporelle. L'huile de palme *ungurahui* ou *manaka-ikawa* des Indiens Omaguas servait pour les cheveux, mais non pour le corps ; dans la province de Chanchamayo (centre du Pérou) les populations connaissaient la plante *chacachaca* pour faire pousser le poil (Tovar, 1966, 75). De nombreux groupes indigènes utilisaient des préparations pour la croissance de la chevelure. Au Costa Rica, ils appliquaient une décoction de feuilles d'un arbrisseau, le *Justicia tinctoria*, pour lutter contre la chute de la chevelure et la gale (Ocampo et alii, 1985, I, 24-26) alors que les Caraïbes de la Dominique utilisaient le cœur ou le bourgeon du bambou (*Gynerium*) pour les faire pousser. De même les Jivaros équatoriens teignaient les cheveux des enfants avec les herbes *sua* et des racines de *piripiri* (*indeshi-piripiri*) (Karsten, 1935, 226-227, 453) ; les Tiriyós du Brésil utilisaient

un tonique capillaire tiré de l'*Agave sisalana* en rafraîchissant les feuilles dans un peu d'eau.

La beauté passait ainsi par une belle chevelure, teinte si nécessaire. Certaines populations tiraient un liquide noir des feuilles du *Gunnera*, pour se noircir la chevelure ou bien elles observaient la coutume de se baigner les cheveux dans une infusion de *huito* (*Genipa*) comme chez les Canas établis autour de Cuzco. En Bolivie, pour conserver les cheveux noirs, les Indiennes se lavaient avec de l'urine (*urea*) fermentée. Les femmes Yucuna d'Amazonie colombienne les gardaient longs, et lorsqu'elles voulaient les teindre en noir brillant, utilisaient les feuilles de *lana* et certaines fourmis ; dans l'Équateur interandin, les femmes se lavaient les cheveux avec une décoction d'écorces d'arbres et de haricots pour garder une chevelure noire. Pour les nourrir, au Pérou, les Indiens employaient des racines bouillies de *chuchau* ou de *maguey* et d'autres herbes. Les Indiens péruviens utilisaient essentiellement la *Monnina salicifolia*, la *Sida americana* et les herbes *pilapila*, *Urera villosa* et *Urera hamata*. Pour apprêter les cheveux, dans le rio Chira sur la côte nord péruvienne, les habitants adoptèrent la plante aux fruits blancs, à la pulpe visqueuse du nom d'oberal (*Varronia rotundifolia*), utilisée à Guayaquil, pour les lisser. Dès la naissance, les adultes peignaient et frictionnaient la tête du nouveau-né avec une substance tirée de la noix de coco, aux vertus identiques à celles du *genipa*.

Entretenir une chevelure, la soigner, la parer nécessitait certaines techniques et des instruments spécifiques. Les poux représentaient une gêne conséquente et les débusquer revêtait un aspect autant hygiénique que social dans la mesure où l'épouillage renforçait les liens dans la communauté. Faute de pouvoir échapper aux poux, des instruments furent créés pour soulager les démangeaisons qu'ils occasionnaient. Les plus simples étaient des bâtonnets avec lesquels les personnes se grattaient le crâne. Chez les Selk'nam de Patagonie, c'était des présents. Lorsqu'un jeune était initié, son « parrain » ou sa « marraine » lui offrait deux cadeaux dont un bâtonnet pour soulager les irritations dues aux poux. L'épouillage se pratiquait à deux et il s'agissait de l'un des moments les plus agréables de

la vie en communauté. Les règles en vigueur étaient souvent calquées sur les relations qu'entretenaient entre eux les membres de la famille : ainsi l'épouse épouillait le mari, les mères les enfants, les filles leurs mères, les sœurs entre elles... Dans la forêt tropicale du Brésil, les Guaiapa s'épouillaient à mains nues en offrant leur tête aux ongles de l'épouilleur.

Pour couper les cheveux, les Amérindiens se servaient de valves de coquillages aiguisées sur des pierres. Bon nombre d'Amérindiens se coupaient les cheveux avec des coquilles de bivalves. Dans le sud de l'Amérique latine, les découvreurs évoquent les femmes qui se coupaient les cheveux au niveau des oreilles avec des coquilles de moules. En Amazonie, l'éclat de bambou servait à se couper les cheveux et à se tonsurer pour les hommes. Se peigner est un geste quotidien profondément inscrit dans la culture. Les peignes pouvaient être un assemblage de dents patiemment assemblées les unes aux autres ou de couteaux grossiers réalisés à partir de la pierre, mais à l'efficacité redoutable. Les habitants de la province de Cueba coupaient leur chevelure avec des couteaux de pierre, aussi tranchants que des ciseaux (Oviedo y Valdès, 1840, 135). Pour démêler leurs cheveux, les Selk'nam de la Terre de Feu recourraient à une mâchoire de dauphin ou de marsouin, les dents de l'animal constituant celles du peigne. Les Araucans du Chili et les Yahgan de la Terre de Feu démêlaient leurs cheveux à l'aide de brosses faites de poils d'animaux ou de racines. Les indigènes pratiquaient des soins capillaires substantiels. Les cheveux ont besoin d'être régulièrement hydratés avec des huiles, graisses qui ont aussi pour fonction de les lisser et de les faire briller. Dans les Antilles, en Guyane, les femmes entouraient leurs cheveux de la plus grande attention. Elles les démêlaient, les huilaient, les embaumaient chaque jour. Les femmes tiraient parti d'huiles aux propriétés distinctes comme celles extraites des graines de ricin qui sont émoullissantes, assouplissantes et régénérantes et celles tirées de la pulpe des fruits d'un arbre, le *Carapa Guyanensis*, hydratante et répulsive pour les insectes.

Cet entretien quotidien de la coiffure nécessitait des ustensiles adaptés, nombreux et diversifiés : peignes, pinces, miroir, pinceau ; panier et étui spéciaux pour mettre les objets ;

voire peintures. Les miroirs et glaces servaient pour se raser le visage. Ne connaissant pas la fabrication du verre, les Amérindiens se servaient de divers matériaux réfractaires à la lumière. Sur la côte équatorienne, ils utilisaient des miroirs d'obsidienne noire et dans la région de Ancón, au Pérou, de la pyrite de fer. Deux miroirs d'obsidienne de cent quatre vingt neuf et quatre vingt dix grammes et de huit centimètres de diamètre, découverts dans l'île de la Tolita (Équateur), servaient à ces populations. Les miroirs d'Amérique centrale étaient fabriqués à partir de pyrite et d'obsidienne soigneusement polies. Dans le territoire des Quimbaya (Colombie), on utilisait des miroirs d'obsidienne au dos convexe. Certaines tribus de l'orient péruvien, quand elles ne pouvaient acquérir de miroirs, utilisaient à la place du copal fondu dans un plat ou bien tout simplement une eau cristalline.

Les Indiens du Nicaragua tenaient à être bien peignés : «ils ont des peignes d'os de cerf, qui sont aussi blancs que de l'ivoire : ils en font aussi d'un bois noir, qui sont très beaux, et ressemblent à nos démêloirs. Les dents sont attachées avec une espèce de pâte qui ressemble à de la terre cuite : elles sont tantôt rouges et tantôt noires. Cette pâte n'est autre chose que de la fiente de chauve-souris [...]. Quand on approche cette pâte du feu, elle s'amollit comme de la cire, et s'enflamme par degré ou subitement, et quand elle refroidit, elle devient très dure et attache les dents du peigne comme si c'était du fer» (Oviedo y Valdès, 2002, 253-254). Les Indiens de la province de Darién utilisaient des peignes en forme de massue et ils enlevaient les poux avec les doigts :

«C'est un instrument composé de plusieurs bûchettes, de cinq ou six pouces de long chacune, et qui sont à peu près de la figure des fuseaux de nos gantiers : ils en attachent dix ou douze ensemble par le milieu, à quelque distance les unes des autres, et ils s'en servent ainsi des deux côtés pour séparer leurs cheveux, mais s'ils veulent attraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaisir à se peigner de cette manière ; et quelquefois ils feront ce manège une heure de suite» (Wafer, 1723, 242-243).

Dans le Marañon, les Jivaros fabriquaient des peignes, appelée *pata*, à partir de roseaux qui poussait dans les ravins, près des fleuves (Karsten, 1935, 107). À Loreto (Pérou), l'arbre *peine de mono* (*Apeila*) s'appelait Kwovata-kiwawa, de kiwawa « peigné ». Les Quijos appelaient leur peigne *ñaccha*. Les Aymaras de Bolivie utilisaient un peigne à base de paille dure qui ressemblait à un balai appelé *chah-araña* ou *chajraña*, tiré de la plante *k'ayara*. Autour de Lili, dans les Andes, les habitants fabriquaient des peignes en métal précieux afin d'affirmer leur richesse au voisinage :

« [...] terre riche
Où ils fabriquent des peignes en or fin,
Et avec cela ils montrent
Leur propre fortune à leurs voisins » (Castellanos, 1955, III, 354-355)

Mais la plupart du temps, ces ustensiles n'étaient en rien confectionnés à partir d'or ou d'argent. À Encón, sur la côte équatorienne, les indigènes utilisaient communément des peignes en bois. Ces instruments devaient être facilement et à tout moment manipulable et utilisable. Ainsi, les Caraïbes « cheminaient [...] avec une petite corbeille sur l'épaule et qui contenait un miroir, un peigne, des ciseaux, pour soigner leur barbe » (Bueno, 1965, 131).

Les parures corporelles amérindiennes intégraient également l'usage de plumes multicolores, tout spécialement sur la tête. Dès son premier voyage, Colomb décrit brièvement ces panaches de plumes de perroquets et d'autres oiseaux que portaient les Caraïbes sur la tête (Colomb, 3/12/1492 ; 13/01/1493). Une des premières observations de Caminha sur les habitants du Brésil porte sur une « coiffure faite de longues plumes avec une petite calotte en plumes rouges et grises comme celle des perroquets » (Caminha, 1995, 127). Et de réitérer plus tard ses observations sur un homme âgé et élégant, « couvert de plumes collées sur son corps » (Caminha, 1995, 132). Les Aztèques utilisaient de nombreuses parures de plumes, tout spécialement les guerriers (Díaz del Castillo, 2003, I, 47, 48, 72). Elles avaient autant de valeur que les bijoux. Les plus chères et

les plus prisées étaient les panaches de plumes vert émeraude du *quetzal*. Cortés écrivit que les Indiens lui apportèrent certains plumages dont ils se servaient et tenaient pour fort précieux (Cortés, 1982, 85). Les ornements de plumes, coiffures très sophistiquées chez les Aztèques, en plumes de *quetzal*, rehaussés de tissu, d'or, étaient réservés aux auteurs d'exploits hors du commun et quiconque usurpait ce symbole d'honneur était mis à mort (Tezozomoc, I, 187-188). Nous sommes particulièrement bien renseignés sur l'usage des plumes chez les Indiens du Brésil au XVI^e siècle.

Les plumes servaient d'ornement sur la tête : les Tupinamba «lient et arrangent des plumes de diverses couleurs, desquelles ils font des fronteaux appelés *Yempenambi*» (*raquettes* ou *ratepenades* en français) (Léry, 1975, 101). Ils attachaient les plumes du toucan qu'ils nommaient *Yra-yetic*, dont le pelage est aussi noir qu'un corbeau et qui possède quelques plumes jaunes bordées de rouge, avec de la cire, de chaque côté de leur visage au-dessus des oreilles (Léry, 1975, 101). Les Indiens du Brésil posaient sur leur tête des diadèmes de plumes colorées «joliment réalisés» (Pero Correira, 1998, 102). Les parures servaient également pour se couvrir le corps ou tout au moins une grande partie. Quelques Tupinamba du Brésil, en plus de se peindre le corps, le recouvrait avec une gomme tirée d'un arbre sur laquelle il agrégeaient «de petites plumes de toutes les couleurs, de manière que vous en verrez de rouges, comme fine écarlate, les autres d'autres couleurs [...]» (Thévet, 1997, 135). Les Tupinamba posaient sur les reins des «plumes grises d'autruches» (sic) qui servaient à fabriquer un grand «pennache» appelé *Ararroye*, lié sur les reins avec une corde de coton (Léry, 1975, 101). Les Indiens Tamajos (groupe Guarani) autour de Rio de Janeiro se couvraient seulement les parties postérieures en faisant un cercle environné des plus grandes plumes de perroquets (Pigafetta, 1999, 105). De quelle manière procédaient-ils pour s'appliquer ces ornements sur la peau ? Les Tupinamba prenaient des petites plumes et du duvet, les faisaient bouillir puis teindre en rouge avec du «Bresil» et «s'estas frottez d'une certaine gome, qu'ils ont propre à cela, ils s'en couvrent, emplumassent

et charment le corps, les bras et les jambes [...]» (Léry, 1975, 100). Jean de Léry s'appuie sur Oviedo y Valdès qui décrit les «Cumanois» qui s'oignaient d'une certaine gomme puis se couvraient de plumes de diverses couleurs (Léry, 1975, 100). Selon Thévet, ils utilisaient une cire pour faire tenir les plumes et les panaches autour de leur tête (Thévet, 1997, 198) ou bien se badigeonnaient d'une résine collante comme de la glue, et sur cette résine «ils posent les plumes travaillées avec un certain art» (Pero Correira, 1998, 102). Staden nous offre un bon résumé de cet engouement amérindien pour les plumages et des techniques mises en œuvre pour les faire tenir sur le corps. Les Tupinamba du Brésil «s'attachent des bouquets de plumes aux bras, se peignent de noir, de blanc et de rouge : ils se collent des plumes sur le corps avec une espèce de gomme qui découle des arbres, et dont ils frottent les parties de leurs corps où ils veulent placer ces ornements ; les plumes y restent attachées [...]. Ils font, avec des plumes d'autruches (sic), une espèce d'ornement de forme ronde, qu'ils s'attachent au bas du dos quand ils vont à la guerre ou à quelque grande fête ; ils les nomment *enduapo*» (Staden, 2005, 186-187). En dehors de l'ornement du corps, ces plumes offraient la possibilité de fabriquer des chapeaux, de garnir les boucliers et les épées de bois, de confectionner des tapisseries (Thévet, 1997, 188-189).

Une de ses fonctions se limitait à la guerre afin d'impressionner l'ennemi et de le marquer psychologiquement. Quand ils marchaient au combat, les Indiens de la province de Popayan, portaient «des panaches de plumes de perroquets, oiseaux qui sont très nombreux dans ce pays, et des colliers d'or, et sur l'estomac une plaque d'or de la grandeur d'un plat, qui leur sert de cuirasse et qu'ils nomment *patenas*. Ils ont tout le reste du corps nu et le peignent en noir, en rouge et en jaune. «Quand ils sont réunis en troupe ils font un assez bel effet, et peuvent même effrayer ceux qui n'y sont pas accoutumés» («Relation du frère Jérôme Escobar», 1840, 77). Les Indiens du Brésil se couvraient et s'ornaient de plumes quand ils allaient en guerre (Thévet, 1997, 115) et ils portaient des parures de plumes lors de certaines cérémonies comme l'exé-

cution d'un prisonnier (Pero Correira, 1998, 102). En dehors de la guerre et de fêtes spéciales, le plumage servait à « faire robes et bonnets à leur mode » (Thévet, 1997, 115). Certains habits étaient même entièrement exécutés en plumes. En 1590, six Indiens Angamarcas vinrent à Quito « vêtus de superbes costumes en plumes » (Velasco, 1840, 212).

Ainsi, les parures corporelles des populations amérindiennes évoquaient la splendeur de ces sociétés par la profusion des couleurs, des formes, des supports mis en œuvre et leur habileté technique. La description des habitants de la province de Cueba, faite par Oviedo y Valdès offre un bon aperçu de la maîtrise et de l'attrait des Indiens pour de belles parures très bien ouvragées et confectionnées.

« Ils ont de grands panaches et des plaques d'or qui leur couvrent la poitrine. Ils ont aussi des bracelets et des ornements de tête du même métal ; car c'est surtout quand ils vont à la guerre, qu'ils veulent paraître beaux et mettent tous leurs bijoux. Ils font, avec ces grands coquillages, de petites boules noires, blanches, rouges et violettes ; ils en font des bracelets, en les mêlant avec des petites olives d'or. Ils en mettent aux poignets, aux pieds et au-dessus des genoux, particulièrement les femmes d'un rang élevé. Ils nomment ces bracelets *chaquira*. Ils se percent aussi les oreilles et le nez, et y suspendent des ornements en or. Quelquefois aussi ils se mettent, dans le nez, une baguette d'or de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire » (Oviedo y Valdès, 1840, 135).

Parfumer, déformer et inciser le corps

LES SOINS FACIAUX

Parfums et cosmétiques

Le mot «parfum» est tiré de l'expression latine *per funum* (à travers la fumée). Se placer au milieu des fumées exhalée par un feu où se consomment des bois aromatiques est la méthode la plus simple pour s'imprégner la peau et les vêtements de parfum. Celui-ci peut être simplement porté en gerbes, comme les seigneurs mayas ou aztèques, qui se présentaient lors de cérémonies un bouquet de fleurs ou d'herbes odoriférantes à la main. Les Aztèques aimaient les senteurs des fleurs. Les jeunes filles de Mexico adoucissaient leur peau avec du lait extrait de graines du *mamey* coloré (le *Pouteria mammosa*); au Yucatan ou à Vera Paz (Guatemala), les populations fabriquaient un cosmétique à base de *Liquidambar styraciflua* pour se parfumer, tirée de l'*itzah-té* ou du pin; ils se badigeonnaient de rouge avec cette gomme odorante :

« Une autre coutume était de se oindre aussi d'une couleur rouge comme leurs maris, et celles qui en avaient les moyens y ajoutaient une gomme odorifante et fort poisseuse, que je crois être le *liquidambar*¹, appelé dans leur langue *itzah-té*: de cette gomme elles imprégnaient une brique ornée de gracieux dessins

1. Le *liquidambar* est un genre d'arbre, à feuilles caduques, de la famille des Hamamélidacées.

qu'elles avaient toujours chez elles et s'en frottaient les seins, les bras et les épaules ; c'est ainsi qu'elles s'embellissaient et se parfumaient à leur manière, l'odeur leur restant en proportion de la qualité du parfum employé » (Landa, 1864, 185).

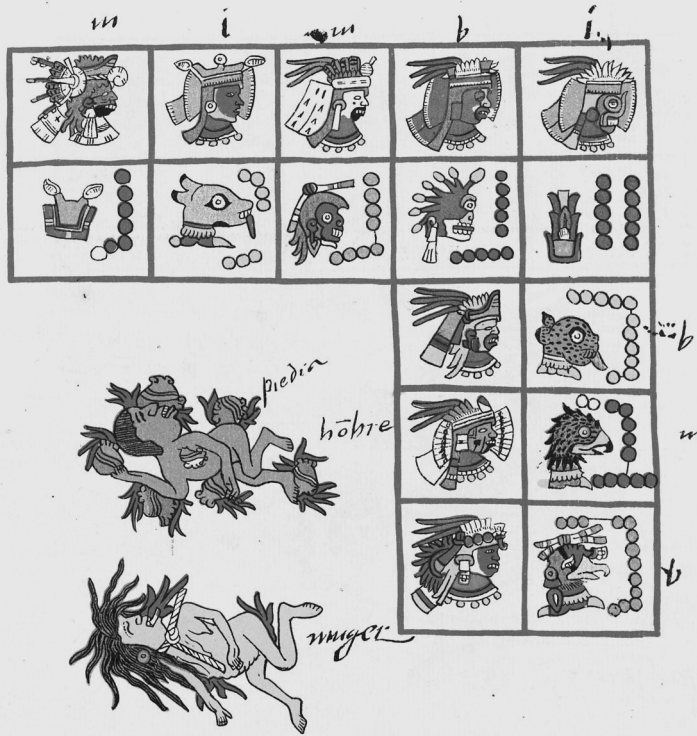
Les femmes Totonagues employaient beaucoup de *liquidambar* ou de racines odorantes (*xochiococotl*) (Sahagun, 1880, 669). Au Guatemala, pour le teint des dames, on employait la graisse du pataxtli *Theobroma bicolor* (Fuentes y Guzmán, 1972, II, 65) : « Elles se rasaient les lèvres, les joues et les mamelons, avec une onction de vermillon, de baume et de *liquidambar*, qui leur préservait et renforçait les chairs » (Fuentes y Guzmán, 1972, II, 102).

Les soins du visage n'étaient pas oubliés et les femmes se souciaient grandement de leur peau. Les Embera du Choco connaissaient le *kedua*, « feuille pour point noir », la *Boehmeria caudata*, dont les fleurs posées sur le visage plusieurs jours, servaient au traitement contre l'acné et au nettoyage de la peau. Il n'y avait pas seulement que des applications superficielles, mais également des solutions bues, des toniques ingérés, qui maintenaient la beauté du teint. Les femmes Pantagoras retiraient l'écorce d'un arbre appelé *canela* (?), dont les effets étaient d'arrêter les règles pendant cinq ou six mois. Quand les Cubeo et les Mucuna voulaient une peau saine de boue et de taches, ils absorbaient par les narines grâce à un tube confectionné à partir de feuilles, le jus d'une certaine espèce de piment pour que la peau exsude la graisse naturelle.

Quelques groupes indigènes s'aspergeaient de substances aromatiques, et la bonne odeur possédait aussi des vertus magiques. À Cuba, les Indiens récoltaient des herbes pour se parfumer (Colomb, 1981, I, 172) et les Mayas « étaient amateurs de parfums ; aussi ont-ils l'usage des bouquets de fleurs ou d'herbes odoriférantes, arrangés avec beaucoup d'art » (Landa, 1864, 115). Dans le bassin de l'Orénoque, les Guayaberos attachaient à leur cou quelques gousses de vanille et les Guaikas, dont les femmes mettaient sur les oreilles des feuilles odoriférantes. En Guyane, les Caraïbes extrayaient de l'écorce de certains *Icica*, un liquide aromatique qu'ils gardaient auprès

d'eux et qui servaient pour guérir les blessures et se parfumer, et mélangé avec de l'huile de tortue et de la fécule d'achiote, ils s'en badigeonnaient au cours de leurs voyages pour se protéger de la pluie et des moustiques. Ces mêmes Caraïbes se parfumaient les cheveux avec des baumes et des résines odoriférantes. Dans la région amazonienne, les Mayorunas emportaient des fleurs ou des herbes odoriférantes sur leur dos. Les tribus du Caqueta-Putumayo suspendaient à leur cou de la vanille et d'autres plantes balsamiques (Cuervo, 1894, IV, 174). Toujours en Guyane, les Indiens utilisaient des graines de *sarrapia* pour confectionner des colliers des *galibis* (*Taralea appositifolia*) dont les fleurs parfumaient très loin. De même, les tribus du Putumayo, de Caqueta, d'Amazonie utilisaient ce genre de colliers ; les Paranapuras et leurs voisins préféraient la vanille. Dans l'orient péruvien, ils utilisaient le *Chamaedorea fragans* appelé *shia-shia* (Tovar, 1966, 119).

Les populations agirent également sur leur couleur de peau. Celle-ci n'était pas uniforme et se déclinait en de multiples nuances. Il est bien évident que les premiers observateurs Européens ne firent pas de distinction. Amerigo Vespucci raconte dans une lettre du 18 juillet 1500 sa rencontre avec un peuple appelé « Cannibales » dans l'embouchure de l'Amazone en précisant qu'ils avaient la peau « d'une couleur brune ou fauve » (Vespucci, 2005, 82). En 1504, il renouvela ses commentaires en expliquant qu'ils avaient le corps d'une « couleur qui tire sur le rouge, ce qui est je crois la conséquence d'aller tout nus, car ils sont teints par le soleil » (Vespucci, 2005, 138). Il précisa même dans la *Lettera* que « leur chair est d'une couleur qui tire sur le rouge, comme le pelage d'un lion (sic) » (Vespucci, 2005, 158). Toujours sur les côtes brésiliennes, Staden évoquait la teinte brune donnée par le soleil aux Tupi-Guarani puisqu'ils allaient entièrement nus (illust. 26). Cette couleur brune, proche du rouge n'était pas l'apanage de toutes les populations. Oviedo y Valdes mentionne les Indiens du Nicaragua plus blancs que les autres (Oviedo y Valdès, 2002, 11). De plus, des cosmétiques étaient utilisées pour donner un teint plus clair. Les femmes Aztèques au teint naturellement brun cherchaient à se donner un teint jaune clair et elles sont



Las mujeres toma das Ena dñl ferio mo xian a pedteadas
 como paxese por el la figura y juicio que las npe
 dreasentat dogaban y des pas las se Eraban En las plazas
 donde fides las biesen

Illust. 27. Codex Telleriano-Remensis, 17r.

ainsi représentées souvent dans les manuscrits par opposition aux hommes (illust. 27). Elles le faisaient en se servant d'un onguent appelé *axin* ou une terre jaune, *tecozauitl*. Des Indiennes de l'île d'Española se servaient de racines de *guao* et *Asadas* pour en faire une pâte dont elles se frottaient la peau pour paraître plus blanches ; elles se barbouillaient également d'une décoction d'herbes (Oviedo y Valdès, 1959, I, 301-302).

LES DÉFORMATIONS CRÂNIENNES

Pratiquées dès la petite enfance chez certains sujets, les déformations crâniennes possédaient une signification sociale puisqu'elles permettaient sans doute de distinguer les nobles, d'établir une hiérarchie et une différenciation sociale, de marquer la domination d'un groupe ou d'une communauté sur une autre, et une valeur également esthétique car cela rehausait la beauté et l'élégance naturelles de chacun. Cette notion esthétique additionnelle ne doit pas faire oublier que l'on a pu constater des dérangements mentaux, moteurs ou encore fonctionnels chez certains individus, troubles provoqués par les effets secondaires dus aux déformations crâniennes. L'enserrement du crâne par des bandelettes serrées de façon tubulaire obligeait le squelette à croître de façon allongée. Au contraire, l'apposition de lourds paquets sur le sommet du crâne permettait seulement à celui-ci de se développer en largeur. Les déformations qui impliquaient de fortes pressions de l'enveloppe crânienne l'empêchaient de grandir normalement dans l'espace voulu.

Il s'agit d'une coutume ancienne (illust. 28). Dans la péninsule de Paracas, les peuples vivant entre 600 et 175 av. J.-C. utilisaient ces pratiques. Cette population dite *Cavernas* présente un type de déformation crânienne évidente, appelé « cunéiforme » qui se manifeste par l'aplatissement frontal. Les troubles neurologiques pouvaient s'avérer terribles puisque l'on



Illust. 28. Dignitaire (à gauche). Il se tient debout sur une plaque, appelée communément « rapero », utilisée pour broyer les feuilles de coca ingérées par les hauts dignitaires au cours des cérémonies. Large déformation crânienne. Jama-Coaque. Équateur. 500 av. à 500 ap. J. C. © Philippe Louzon pour Gaïa Sas.

estime que 40 % de la population aurait ainsi subi une trépanation, technique chirurgicale au cours de laquelle une partie du crâne est découpée ou grattée, suite à une lésion crânienne ou à un traumatisme dont souffrait l'individu. Cette technique connut un succès considérable puisque de nombreux crânes portent des traces de régénération osseuse. La déformation crânienne connue sous le nom de *cabeza larga* était présente au sein de nombreuses populations (Purin, 1990, 144-145).

Les Incas pratiquèrent également la déformation crânienne. Ils réalisaient cette opération en serrant des courroies de tissu autour de la tête des nouveaux-nés afin de changer l'apparence de leurs crânes, encore malléable, dans une forme plus conique. Les habitants du Nicaragua s'aplatissaient la tête entre deux planches (Oviedo y Valdès, 1959, IV, 380). Cette opération était facilitée par le fait de porter sur le front une ceinture ou une corde. Sur la côte équatorienne, les Caraques déformaient les crânes (Cieza, de León, 2005 a, 147) tout comme les Collas de Bolivie (Cobo, 1895, IV, 176; Cieza, de León, 2005 a, 255); les Chancos de la province de Ancerma comme ceux de la province de Quimbaya usaient de ces pratiques sur leurs nouveaux-nés (Cieza, de León, 2005 a, 77). Certaines populations Yalcones, Pæces, Pijaos, Panches habitant le centre de la Colombie mettaient une attelle sur le crâne des jeunes. Des peuples d'Amazonie, à l'exemple des Omaguas présents le long du Marañon, déformaient également le crâne de leurs enfants afin qu'il croisse en hauteur (Laureano de la Cruz, 1900, 99).

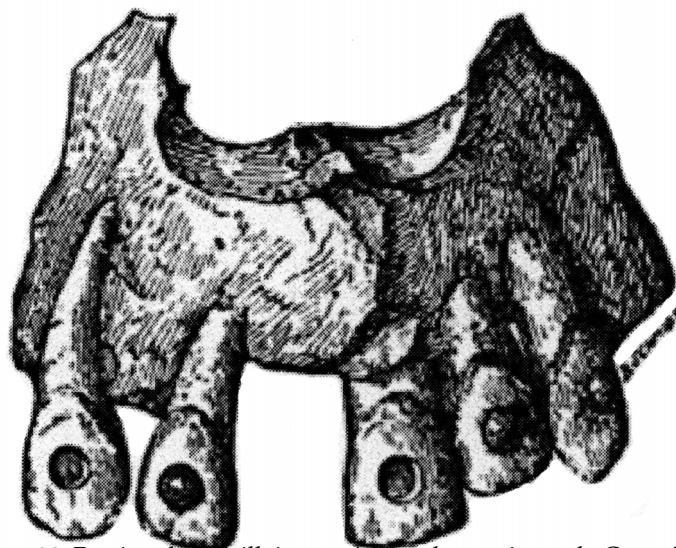
Les Mayas « portaient la tête et le front aplatis » (Landa, 1864, 115). Ils procédaient ainsi : « la faible créature était à peine venue au monde de quatre ou cinq jours, qu'elles l'étendaient sur un petit lit fabriqué de baguettes d'osier et de roseaux ; là, le visage contre terre, elles lui mettaient la tête entre deux planchettes, l'une au front, l'autre à l'occiput, serrées avec force, et le tenaient dans la souffrance jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours, la tête ainsi moulée restait à jamais aplatie suivant leurs usages » (Landa, 1864, 181). Les têtes étaient déformées selon plusieurs méthodes, à la fois verticalement et horizontalement, l'aplatissement affectant soit le haut du crâne, soit les côtés.

Le haut de la tête n'était pas la seule partie manipulée et transformée. Le nez attirait également toute l'attention. Au Brésil, on tirait l'appendice nasal des petits enfants ou on l'écrasait et l'enfonçait avec le pouce (Léry, 1975, 98). Oviedo y Valdès traite d'Indiens du Pérou qui avaient un grand nez dans lequel ils incrustaient des émeraudes, des turquoises et d'autres pierres blanches et rouges avec des filets d'or. Les mutilations dentaires furent pratiquées dès la période pré-classique au Mexique. Beaucoup de figurines de terre cuite et de statues de pierre datant de cette période ont les dents limées ou percées pour y incruster des ornements. Les populations limaient les dents de la mâchoire inférieure, puis y formaient de petits creux. Ensuite, elles limaient et creusaient les deux côtés de la dent pour y insérer des pierres précieuses. Ces mutilations étaient les symboles d'un statut social élevé et comportaient une signification religieuse. Certaines incrustations dentaires se faisaient en pyrite ou en pierre verte. Les femmes Mayas « avaient pour coutume de se couper les dents en forme de dents de scie, ce qu'elles considéraient comme une marque de beauté; c'étaient les vieilles femmes qui leur rendaient ce service en leur limant les dents avec une certaine pierre et de l'eau » (Landa, 1864, 183). Sur la côte équatorienne, les Huancavelicas étaient édentés, peut-être sur un ordre de l'Inca Huayna-Capac (Oviedo y Valdès, 1959, V, 98) ainsi que les Chonos qui s'ornaient les dents avec des incrustations d'or dans les incisives supérieures. À Guayaquil, les habitants se limaient les dents pratiquement jusqu'au ras des gencives et ils plantaient dans chacune d'elle deux épingles (Atienza, 1931, 54). Cieza de León écrivit qu'on enlevait aux enfants trois dents en haut et trois en bas (Cieza, de León, 2005 a, 143, 153): « chez un certain nombre de peuples, les *caciques* et les *principales* se fixaient dans les dents des pointes en or » (Cieza, de León, 2005 a, 162). Les Quimbayas s'enlevaient les dents par souci d'esthétisme et les Pænes les remplaçaient par des postiches en or. Les Quijos avaient l'habitude de se limer les quatre incisives.

Dans la province de Panuco (Mexique), Mota Padilla nota que les Indiens non seulement se taillaient les dents en



Illust. 29. Tête de statuette en terre cuite; perforation des quatre incisives supérieures (Le Téjar, près de Médelin, Mexique, coll. Fuzier).



Illust. 30. Portion de maxillaire supérieur, des environs de Campêche (Mexique) montrant la perforation et l'incrustation des dents incisives et canines (Musée d'histoire naturelle, coll. Fuzier).

pointes aiguës, mais y creusaient des trous et les mastiquaient de noir (Mota Padilla, 1856, 37). Sahagun avait déjà constaté cette double mutilation : « Ils faisaient des trous dans leurs dents, les aiguisaient en pointe » (Sahagun, 1880, 670). Il s'agissait d'une des caractéristiques des populations Cuextecas ou encore Huastèques.

Un crâne Huastèque (?) découvert en 1865 au Mexique, à Téjar, présente sur les incisives et sur les canines de la mâchoire inférieure les mutilations dont Sahagun fait mention. Incisives et canines ont été entamées sur leurs angles internes par le limage. Les surfaces limées sont régulièrement polies et nettement concaves. Un crâne aplati de Toltèque trouvé dans les ruines de Médellin (Mexique) (illust. 29) combine les perforations dentaires attribuées aux Huastèques par Sahagun. La bouche entre ouverte montre les incisives supérieures perforées de trous cylindriques réguliers, de trois millimètres environ de diamètre et de quatre de profondeur. Des fouilles effectuées dans l'État de Campêche (Mexique) au milieu du XIX^e siècle ont mis à jour un fragment de mâchoire supérieure présentant une mutilation presque similaire à celle de Téjar : l'arcade dentaire avec la face interne des incisives et des canines est creusée vers le centre avec des figures cylindriques de trois millimètres de diamètre, dans lesquelles ont été insérées des pierres dures, de couleur bleu-verdâtre, convexes et bien polies. On peut noter une perforation d'un mm dans chaque dent faite par un emporte-pièce : le *chalchiuitl* ou cristal de roche. (illust. 30)

Enfin, certains peuples pratiquaient, pour des raisons là encore esthétiques, le strabisme artificiel. Les Mayas « regardaient comme une marque de beauté d'être louches ; aussi leurs mères leur donnaient-elles artificiellement ce défaut en leur suspendant dès leur enfance aux cheveux une petite emplâtre de poix qui leur descendait au milieu des sourcils jusqu'à toucher les yeux ; et comme cette emplâtre s'y balançait constamment, ils en arrivaient à en rester louches » (Landa, 1864, 115). Exceptionnellement, la circoncision était pratiquée. Chez les Panos (royaume de Quito, province du Marañon), ceux-ci avaient l'habitude de circoncire les femmes, « usage extraordinaire

et qu'on a trouvé chez aucune autre nation du Maragnon» (Velasco, 1840, 287).

LES SCARIFICATIONS ET LES TATOUAGES

Le caractère définitif des tatouages et des scarifications conditionne fortement leur usage. Une scarification incise l'épiderme avec une coupure alors que le tatouage introduit dans le derme des pigments colorés. Sans doute pour des raisons de meilleure lisibilité, les peaux foncées sont incisées et les peaux plus claires tatouées. C'est un procédé irréversible qui marque l'appartenance à un groupe ou à un sexe. Il s'agit là d'une situation définitivement acquise : mariage, puberté, deuil, guerres... La socialisation des corps et l'emprise sociale passent par des étapes douloureuses dans ces cas précis et par une mise en scène de ces pratiques. Nous sommes face à une épreuve de résistance qui inscrit dans les chairs la conscience du corps de l'individu et son appartenance indélébile à un corps social.

Les rituels d'inscriptions commencent dès la naissance dans certaines cultures et se poursuivent parfois après la mort. Mais c'est en général à la puberté, moment où s'affirme la différence entre les sexes que tatouages et scarifications prennent corps. Ils servaient, bien entendu, à l'origine pour marquer le pouvoir et le statut sexuel mais les connotations sociales, esthétiques, érotiques, médicales ne sont pas à négliger. Ainsi, deux systèmes existent pour marquer la peau d'une manière indélébile : avec des caustiques ou par incisions, scarifications. Quelques tribus amazoniennes se servaient de l'écorce de la *Rubiacea Duroia hirsuta*, appelée localement *soliman* pour se faire des marques sur le corps ; ou bien de l'arbre appelé *Guaou*. Présent essentiellement dans les forêts des Antilles, surtout à Cuba, un suc visqueux et laiteux s'en écoule et noircit au contact de l'air. Il tache les mains et les étoffes d'une manière

presque ineffaçable ; il est assez caustique pour excorier la peau, détruire le derme et l'écailler.

Les chroniques ont également associé aux tatouages une série de motivations magico-religieuses : bonne santé, rencontre amoureuse, préservation de la jeunesse, preuves et ordales, entreprises dangereuses, mort, duels et exécutions. Mais trois motivations principales ont été signalées : attraction sexuelle, préservation de la jeunesse et assistance à des cérémonies magiques. D'autres auteurs insistent sur le rang social et la hiérarchie visibles à travers le tatouage ou la terreur qu'il doit inspirer aux ennemis. Les Mayas « se tatouaient le corps, et plus ils en faisaient, plus ils étaient considérés comme braves et vaillants, le tatouage étant accompagné d'une grande souffrance. Voici comment ils le pratiquaient : ceux qui étaient chargés de ce travail peignaient d'abord la partie qu'ils voulaient avec de la couleur ; puis ils incisaient délicatement la peinture, et ainsi le sang et la couleur se mêlant, faisaient que les traces restaient sur le corps. Ce travail se faisait petit à petit, à cause de l'extrême douleur qu'il causait ; mais ils en demeuraient assez malades ensuite, car ces dessins s'enflaient et donnaient de la matière. Avec tout cela, ils raillaient ceux qui ne se tatouaient point » (Landa, 1864, 121). Les femmes Mayas n'étaient pas en reste et se tatouaient de dessins plus délicats et plus élégants que les hommes, « le corps de la ceinture en haut, à l'exception des seins » (Landa, 1864, 183).

D'autres nations d'Amérique centrale, comme les Nicaragua, les Chorotega et les Chontale pratiquaient le tatouage rituel. Techniquement plus frustrés que les Mayas, hommes et femmes se faisaient sur le corps, avec des couteaux de pierre, des dessins ineffaçables, dans lesquels ils introduisaient une espèce de charbon noir nommé *tile*. Chaque *cacique* avait une marque particulière par laquelle ses vassaux le distinguaient. Malgré une technique encore peu élaborée, Oviedo y Valdès soulignait que les dessins étaient faits par des artistes très habiles qui gagnaient leur vie en faisant cela (Oviedo y Valdès, 2002, 13). La couleur des tatouages n'était pas nécessairement noire. Les femmes de la tribu Otomi se teignaient les dents et se couvraient de tatouages la poitrine et les bras,

« d'un décor bleu très fin, peint dans la chair même avec de petits couteaux » (Sahagun, 1880, 665). Le tatouage était partout pratiqué comme nous le rappelle Oviedo y Valdès : sur la côte du Venezuela (Oviedo y Valdès, 1959, III, 53, 59-60), sur l'Orénoque (Oviedo y Valdès, 1959, II, 418, 422), chez les Chiriguanas (Oviedo y Valdès, 1959, III, 10), les Cindaguas (Oviedo y Valdès, 1959, III, 13).

Les femmes Tupinamba du Brésil avaient la coutume « de s'inciser le corps, et le découper aussi joliment que les tailleurs et couturiers ». Hommes et femmes s'incisaient, mais les hommes le faisaient sur tout le corps alors que les femmes « se contentent de se découper depuis le nombril jusqu'aux cuisses ; ce qu'ils font par le moyen d'une dent d'Agouti fort aigüe, et d'une gomme brûlée réduite en charbon, appliquée dans la plaie, et jamais ne s'efface ». Ils le faisaient pour les raisons suivantes : « regret et deuil perpétuel qu'ils ont de la mort de leurs parents, tombés entre les mains de leurs ennemis » et « protestation qu'ils font, comme vaillants et forts, de venger leur mort contre leurs ennemis » (Evreux, 1864, 43-44). Chez ces mêmes Tupinamba, ceux qui avaient tué des ennemis se faisaient inciser la poitrine, les bras, les cuisses et d'autres parties du corps et frottaient ces entailles avec de la poudre noire et d'autres « mixtions » qui ne s'effaçaient jamais. On les estimait alors plus vaillants et plus forts (Léry, 1975, 221).

Les Indiens Mayoruna procédaient ainsi : « Sur la face, les Mayoruna se faisaient deux traits noir [...]. Les femmes de cette nation étaient généralement blanches et bien faites [...], se mettant sur la face trois ou quatre traits d'un côté à l'autre, tatoués de couleur noire indélébile, car elles mettaient la peinture après avoir ensanglanté leur peau avec des épines et des herbes. Elles se faisaient aussi d'autres traits sur les joues, de bas en haut ; d'autres encore portaient de la lèvre inférieure aux mandibules et jusqu'aux oreilles. En plus de tant de traits noirs, qui faisaient l'effet d'un tressage, elles en traçaient d'autres, pareils à de gros traits de pinceaux qui formaient des rubans noirs indélébiles. Telle était la coutume des Mayoruna : adopter quelques-uns de leurs traits comme signe distinctif de leur tribu et héritage de leurs aïeux » (Izaguirre, 1929, XII, 427).

Bien souvent, les hommes s'incisaient la poitrine, les bras et les cuisses puis frottaient ces «dechiquetures d'une certaine poudre noire», qui les «fait paroistre toute leur vie» (Léry, 1975, 103, 221).

Les Indiens les plus experts dans l'art de peinture de la province de Darién faisaient des figures plus délicates, et ils les imprimaient de cette manière. Ils traçaient d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils voulaient peindre ; ensuite, ils la piquaient partout avec une épine, jusqu'à ce que le sang en sorte ; après ils frottaient l'endroit avec la main, teinte de la couleur qui leur plaisait ; et alors cette peinture s'avérait ineffaçable (Wafer, 1723, 247).

L'hygiène corporelle

Le corps ramène inexorablement et quotidiennement à une certaine forme d'animalité. C'est indéniable. Les sécrétions révèlent immanquablement l'intime. Pudeur et discrétion, tout comme le souci d'hygiène guident les individus. Chez les Amérindiens, la plupart du temps, fluides et matières issus du corps sont souvent, mais pas exclusivement, rejetés dans les cours d'eau ; et les populations font en sorte de ne pas montrer leurs parties intimes, ce qui les exposerait au ridicule et à l'humiliation. Chez les Achuar, Indiens Jivaros du piémont amazonien, les hommes se rendaient à la rivière le matin, par groupes de deux, pour déféquer ensemble. Ensuite, ils plongeaient dans l'eau froide. Chez les chasseurs nomades de Guyane française, les Guaiapa fabriquent une sorte d'étoffe avec la fibre prélevée au cœur d'un palmier ; trempée pour en extraire la matière farineuse qui charge les filaments ligneux, puis pressées, ces fibres sont enfin mises à sécher et ils en prélèvent une poignée chaque fois qu'ils en ont besoin.

LES BAINS

Les ablutions se déroulaient le plus souvent dans la rivière ou dans un plan d'eau à proximité des habitations. Selon Caminha et Amerigo Vespucci, les premiers Indiens rencontrés étaient très propres : « Ils sont propres et très soignés de leur corps car ils se lavent fréquemment » (*Les voyages d'Amerigo Vespucci...*, 2005, 160) ; « ils sont très soignés et

très propres » (Caminha, 1995, 139). En général, les indigènes des Antilles avaient pour habitude de se baigner quotidiennement, tant par temps froid que par temps chaud (López Medel, 1990, 310) et ils se lavaient souvent à l'eau froide, de nuit comme de jour. De nombreux ouvrages rapportent que les Caraïbes se baignaient tous les matins (Saco, 1932, I, 80), que les Mexicains se lavaient souvent : atteints par la petite vérole « ils se lavaient plusieurs fois pendant sa durée » (Díaz del Castillo, 2003, II, 130) et « se baignaient fréquemment, et beaucoup chaque jour » (Clavigero, 1945, II, 349), dans les rivières, lagunes, bassins ou bien encore les bains de vapeur ou *Temaxcalli*, à l'image de leur souverain Moctezuma qui, selon Francisco López de Gómara, se baignait soit deux fois par jour (López de Gómara, 1946, 342), soit tous les jours une fois dans l'après-midi (Díaz del Castillo, 2003, II, 84) dans les nombreux bains en pierre à sa disposition (Díaz del Castillo, 2003, II, 92, 93, 122). Les Guatémaltèques se baignaient jusqu'à trois fois par jour : « Les mères les baignaient [leurs filles] toutes petites, et les envoyaient à la rivière deux ou trois fois par jour » (Fuentes y Guzmán, 1969, I, 221). Les Cuevas de Panama étaient propres, plus les femmes que les hommes (Oviedo y Valdès, 1959, III, 321). À ce propos, une légende Cueva sur l'origine de la tribu précise qu'elle serait née dans le fleuve Tatarcuna, où s'ébattaient une femme blanche et une femme noire : la seconde ne se baignait pas, la première oui ; d'où leur couleur de peau respective. Dans la province de Cueba : « les Indiens des deux sexes ont l'habitude de se laver trois à quatre fois par jour, non seulement par propreté, mais parce qu'ils disent que cela les repose. Tous les matins, les Indiennes qui vont à la rivière chercher de l'eau commencent par se baigner. Elles nagent très bien, et elles y retournent au moins une fois dans la journée » (Oviedo y Valdès, 1840, 130). De même, en Amérique du sud, les femmes Tupinamba se lavaient souvent : « [...] à toutes les fontaines et rivières claires qu'elles rencontrent, s'accroupissans sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur teste, et se lavent et plongent ainsi tout le corps come cannes, tel jour sera plus de douze fois » (Léry, 1975, 111).

Les Idibaes de la côte nord Chocoana marchaient tous nus, hommes et femmes et ils se lavaient deux fois par jour dans les fleuves ou dans la mer. Les Chocœs installés près du fleuve Sinú se baignaient fréquemment et se frictionnaient les mains et le corps avec des écorces et des feuilles de plantes aromatiques ; les Embera du Baudo se baignaient fréquemment et les Quimbaya se lavaient dans la rivière, même malades (Cieza de León, 2005 a, 71). Les Muiscas appréciaient les bains « comme les canards », même dans des terres froides (Simón, 1953, II, 97 ; 1981-1982, III, 271) et les Paez voisins de Sotara et Guanacas étaient très propres (Cieza de León, 2005 a, 93). Les Indiens de la Nouvelle Andalousie aimaient beaucoup les bains et en général toutes les tribus sur les bords de l'Orénoque. Plus à l'est, le long de l'Atlantique, de Guyane au Surinam, tous prenaient un bain quotidien, même les enfants (Barrère, 1743, 226). Les Arcunas se nettoyaient tous les jours de même que les Barasanas de l'Orénoque-Rionegro, et toujours après le travail ou un voyage. Dans l'orient andin équatorial, les Jivaros se baignaient quotidiennement. Les femmes Tupinamba prenaient un bain jusqu'à deux fois par jour : « [...] à toutes les fontaines et rivières claires qu'elles rencontrent, s'accroupissant sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête, et se lavent et plongent ainsi tout le corps comme canes, tel jour sera plus de douze fois » (Léry, 1975, 111)

Dans les Andes, les paysans des régions de Sotará et de Guanacas étaient très propres et les Quimbayas se baignaient quand ils étaient malades selon Cieza de León (Cieza de León, 1945, 99, 108-109). Les sources thermales et la balnéothérapie étaient toujours utilisées un siècle après la conquête. Aux alentours de la ville de Cajamarca, s'étonnait Antonio Vásquez de Espinosa au début des années 1620, il existait des « volcans de feu, et à un tir d'arquebuse une lagune d'eau chaude, et j'ai noté – et on le dit pour certains – qu'en ces lieux les Indiens viennent pour se laver [...] » (Vásquez de Espinosa, 1948, 374).

Bien souvent, les Indiens avaient l'habitude de se baigner ensemble et nus, ce que constata un père dominicain au Yucatan : « ils se baignaient fréquemment, sans se mettre en

peine de couvrir leur nudité devant les femmes, si ce n'est en y portant la main» (Landa, 1864, 115). Très jeunes, dès l'âge de trois-quatre ans, les Indiens se baignaient. Un tableau analogue était dressé par un visiteur ecclésiastique à Sonsonate, à Uspatán, et dans la paroisse d'Escuintla :

«Les bains s'accomplissent d'une manière qui paraît incroyable ; parce qu'y participent des personnes des deux sexes, d'âges et de classes différentes, sans aucune prudence, même la plus insignifiante. Ici, cela se pratique dans les fleuves, dans l'Amatitlán et dans d'autres endroits de la sorte, où se rassemblent hommes et femmes ; dans la Ciudad Vieja, ils le pratiquent sur la place. Malheureuse santé que l'on recherche aux dépens de l'honnêteté et du salut ; mais réprimer cela, c'est faire acte d'homme très délicat et scrupuleux et enseigner aux gens ce qu'ils ne connaissent pas» (Cortés y Larraz, 1958, I, 78 ; II, 42 ; II, 242).

Pourtant, se baigner n'était pas sans danger. Dans la province de Magdalena, à cause de l'agressivité des caïmans, les Indiens construisirent des palissades dans l'eau pour s'en défendre (Castellanos, 1955, II, 381). D'autre part, dans l'aire amazonienne, des poissons urinophiles pénétraient dans les conduits naturels pendant le bain et causaient de terribles douleurs, voire la mort (Hardenburg, 1913, 121).

Des préoccupations d'hygiène tout autant que des considérations religieuses, sociales, magiques présidaient au rituel des baignades. Les Matis, femmes et petites filles, se rendaient chaque matin à la rivière pour se laver. Les petits garçons en étaient écartés car ils risquaient d'être emportés par de mauvais esprit et aucun homme soucieux de sa virilité ne se risquait à prendre un bain avec les femmes. Mais le bain Matis obéissait à d'autres règles : le lieu était soit féminin, soit masculin avec un amont masculin et un aval féminin. L'amont était perçu comme la direction de l'avenir et dans leur langue, un affluent était considéré comme un « fleuve-enfant » tandis que le cours d'eau dans lequel il se jetait représentait le « fleuve-mère ». Dans cette logique, l'aval était le lieu des ancêtres, l'amont celui de leurs descendants et lorsque les cendres d'un

mort étaient jetées dans la rivière, elles « remontaient le courant » pour rejoindre le monde des défunts. Ils veillaient donc à s'accroupir pour leur bain en s'orientant toujours vers l'amont de manière à ne pas perturber les flots. Cette position évitait d'être victime d'une malédiction qui menaçait tout contrevenant à cette règle : une descendance qui naîtrait par le siège. De plus, les femmes Matis en période menstruelle ou de relevailles ne se baignaient pas dans la rivière avec les autres femmes mais au campement. Il est encore de même aujourd'hui dans les communautés Matis.

À côté de la baignade en pleine nature, existait une autre manière d'effectuer les ablutions : les bains construits soit à proximité de la maison ou des bains publics dans les grandes villes. Au Mexique, le *temazcal* était une petite construction, en adobe ou en pierre, dans laquelle on prenait un bain de vapeur aux fonctions tant hygiéniques que prophylactiques et rituelles. Une grande importance était accordée à la propreté du corps, aussi lui prodiguait-on des soins constants. L'hygiène individuelle était rigoureuse et l'on apprenait aux enfants à profiter du moindre plan d'eau pour se laver plusieurs fois par jour, tandis que les jeunes gens devaient s'habituer à prendre des bains la nuit. Les Aztèques ne fabriquaient pas de savon, mais utilisaient deux produits végétaux : le fruit du *copalxocolt* appelé par les Espagnols « arbre à savon » et la racine de la *Saponaria americana*. L'un et l'autre secrètent une mousse utilisée pour laver le corps comme le linge (Clavigero, 1945, II, 368).

Dans les villages aztèques, la plupart des maisons possédaient en annexe un petit édifice en pierre servant à prendre le bain de vapeur. Le foyer était situé à l'extérieur de l'édifice, mais possédait une paroi commune avec lui, réalisée en pierres poreuses. Quand le feu de bois avait rendu la paroi suffisamment chaude, il suffisait d'y projeter de l'eau pour obtenir une abondante vapeur. On s'étrillait avec des herbes ou des branches. Le bain de vapeur s'inscrivait dans une conception du monde avec des offrandes alimentaires déposées dans la pièce à vapeur. Les accouchées passaient dans le *temazcal* avant de reprendre leurs activités.

Le souci de propreté des populations mexicaines suscita l'étonnement des conquérants. Chez les Aztèques, Cortés nota avec admiration, qu'il existait des bains dans les grandes villes et que les barbiers lavaient aussi la tête (Cortés, 1982, 90, 128). Les femmes de haut rang aztèque devaient se laver quotidiennement. Le matin, dit le père à sa fille, «lave-toi, lave-toi les mains, lave-toi la bouche [...]. Si tu veux que ton mari t'aime, habille-toi bien, lave-toi et lave tes vêtements». De même, les courtisanes, ou *auianime*, pour plaire aux guerriers, se baignaient et se lavaient afin de paraître plus séduisantes (Sahagun, 1880, 616) alors que les Nahuas faisaient des ablutions la nuit, même pendant les grands froids (Sahagun, 1880, 663).

Sur les hauts plateaux du Guatemala, les bains de vapeur des Mayas, appelés *Tflux*, étaient placés à côté des porches des maisons. Mais une séparation de cannes permettait de se déshabiller à l'abri des regards avant d'entrer dans la hutte des bains. Les murs édifiés à l'aide de pierres et de branches étaient recouverts d'argile et surmontés d'un toit de chaume. À l'intérieur le foyer faisait face à des bancs sommaires.

En dehors des bains et de la propreté corporelle, les Amérindiens se préoccupaient également de leur hygiène buccale. Nettoyer la bouche nécessitait un soin particulier pour cet organe exigeant. Délaissée, elle manifeste rapidement des symptômes qui pénalisent la vie amoureuse et sociale. Les dents ne se remplacent pas et les maux dentaires sont particulièrement douloureux. Afin d'y remédier, des gommages à mâcher nettoyaient avantageusement la bouche. Elles soignaient les gencives en stimulant la circulation du sang et en nettoyant, dans une certaine mesure, les dents. Mais surtout elles rafraîchissaient l'haleine. Elles permettaient aussi de tromper la faim : les peuples amérindiens prélevaient pour cela un latex sécrété par deux arbres, le *Chicozapote* ou le *Pallaquium oblongifolium*. Aztèques et Mayas en coagulaient la sève pour en faire une gomme à mâcher. Les Aztèques appelaient cette gomme *tzictl*. Les Cabécares du Costa Rica utilisaient une sève pour se laver les dents, de même que les Cuevas. Les Aztèques utilisaient contre la mauvaise haleine une plante, commune à

Haïti et à l'Amérique centrale (Angheria, 1944, 83). Les Mayas se lavaient la bouche et les mains après manger : « En finissant de manger, ils se lavent les mains et la bouche » (Landa, 1864, 121).

Les populations utilisaient des bâtonnets. Il s'agissait d'une technique qui consistait à promener sur toutes les faces des dents une brindille d'une dizaine de centimètres dont l'extrémité avait été mâchée pour former une petite brosse, en veillant à toujours orienter le mouvement de la gencive vers l'extrémité de la dent. En Amérique centrale, on prélevait le bâtonnet sur les racines du balsamier. Les indigènes du Cauca (Quimbayas...) utilisaient la coca et un bâton pour se nettoyer les dents et se laver la bouche (Cieza de León, 2005 a, 248). On a enregistré jusqu'à seize espèces de plantes pour l'hygiène dentaire et buccale dans l'Équateur amazonien.

Il va sans dire que certains peuples amérindiens ne pratiquaient pas une parfaite hygiène et étaient considérés comme sales. Rappelons que le manque de propreté corporelle n'est pas conditionné par les influences climatiques, car sur les hauts plateaux andins avec des températures comprises entre dix et douze degrés, il existait des peuples qui se baignaient quotidiennement, alors que d'autres, dans les mêmes conditions, ne le faisaient pas. De même, dans les climats plus chauds, où la température induit une forte transpiration, certains peuples étaient propres et d'autres moins. Parmi les tribus de piètre hygiène figurent les Muzos : « ils sont tenus pour des gens sales » (Aguado, 1957, II, 342). Les Warraos ou Guaranis des bouches de l'Orénoque étaient considérés comme des gens sales, de même que les Akawai du fleuve Potaro ou encore les Otomacos. Les femmes de Pozo dans le Cauca (Pérou) étaient sales et laides de même que les Pastos et les Quillacingas, (Cieza de León, 2005 a, 59, 96, 106) peuples situés sur l'altiplano où les bergers étaient considérés comme très sales, d'où le peu d'estime que leur portaient leurs voisins Indiens. Garcilaso de la Vega représentait les habitants du Pérou comme complètement sauvages avant l'arrivée des Incas et l'un des critères de cette barbarie était leur saleté. Lors de la conquête de la province appelée Quillecena par l'Inca Huayna Capac, il « trouva

que ces peuples étaient très vils, sales, mal vêtus, couverts de poux qu'ils n'étaient même pas capables d'enlever » (Garcilaso de la Vega, 2000, III, 130). De même, Guamán Poma de Ayala décrit certains peuples andins, comme les Uanca Bilcas, proches des Indiens de Puerto Viejo, les Poma Tanbos, Poquina Colla, Chinchay Cocha, Quito, etc., évoluant hors du contrôle du royaume de l'Inca comme des « sauvages à l'égal des nègres de Guinée [...] et laids, sauvages, sales, fainéants, voleurs, menteurs [...] » (Guamán Poma de Ayala, 1980, II, f. 902 [916], 291). Il opposait les « Yngas gentilhommes et minces et beaux » aux Indiens Chinchay Colla gros et gras ; aux Condes maigri-chons et grêles, et à ceux des Andes, mal proportionnés, arrogants, trompeurs et traîtres comme également ceux du Chili (Guamán Poma de Ayala, 1980, t. II, f. 339 [341], 244.). Le parti-pris idéologique n'est pas à négliger dans ces affirmations émises par un métis nourri au sein de la culture et européenne et fervent catholique. Elles sont à manier avec prudence bien entendu.

Les poux représentaient une menace pour l'hygiène de chacun et ils pouvaient apporter de graves maladies. Des poux existaient avant l'arrivée des Européens, comme nous avons pu le constater, peut-être dérivés de celui qui vivait sur les singes *Ateles*. L'habitude de marcher nu, le fait d'être imberbe, la pratique des bains, contrôlaient efficacement ce parasite. Les tribus qui portaient des poux avaient la coutume de s'épouiller et de manger les parasites comme les Pastos (Cieza de León, 2005 a, 96), de même que les Warraus, Wapisianas, Cuevas et Barasanas. Les Incas contrôlaient des peuples jugés sales en leur imposant un tribut de poux comme aux Collaos de la punas bolivienne (Gutiérrez de Santa Clara, 1963, III, 252).

Le percement du visage

Le percement du visage était une pratique très répandue dans toute l'Amérique centrale et latine. Amerigo Vespucci, dans un récit de 1504 sur les Indiens du Brésil, notait qu'ils ravageaient leur visage eux-mêmes « en se perforant les joues, les lèvres, les narines et les oreilles. Il ne faut pas croire qu'il s'agisse de petits trous ou qu'ils n'en aient qu'un, car j'ai vu beaucoup de ces hommes qui avaient, rien que sur le visage, sept trous. Chacun de ces trous avait la taille d'une prune. Eux-mêmes placent dans ces trous de très belles pierres azurées, du marbre, du cristal et de l'albâtre, des os très blancs et d'autres objets travaillés avec art selon leur coutume » (Vespucci, 2005, 138-139). Et Vespucci vit un homme qui portait sur les joues et les lèvres sept pierres d'une longueur d'un demi-empan et d'un poids de seize onces. Dans chaque oreille, ils avaient trois orifices où d'autres pierres étaient accrochées à des anneaux. Et de préciser que cette coutume était réservée aux hommes alors que les femmes ne se perforaient pas le visage, mais seulement les oreilles (Vespucci, 2005, 139).

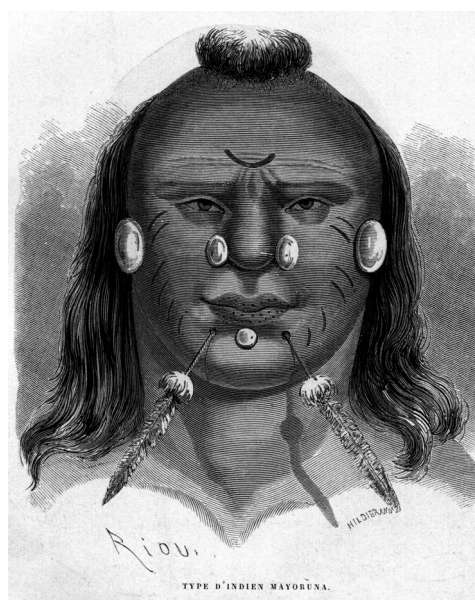
En ce qui concerne les Aztèques, Sahagun nota que les personnages de haut rang avaient le plus souvent la lèvre inférieure percée pour y insérer un ornement nommé labret. Cortés dit de cet usage : « [...] Certains font entièrement perforer jusqu'aux dents leur lèvre inférieure et y suspendent de grandes pierres précieuses ou des roues d'or, si lourdes qu'elles font pendre la lèvre qui en paraît déformée » (Cortés, 1982, 65). Ces dires sont confirmés par Díaz del Castillo : « ils avaient deux grands trous dans la lèvre inférieure avec deux pendants en pierre veinée de bleu ; quelques-uns de ces ornements étaient en feuilles d'or très amincies. Ils avaient aussi de grands trous

aux oreilles, portant d'autres pendants en or et en pierres précieuses» (Díaz del Castillo, 2003, II, 175). Ces labrets consistaient en un cylindre pourvu d'ailes et ressemblaient à de tous petits chapeaux haut de forme. Ils étaient souvent faits d'obsidienne ou d'un mélange d'or et d'une autre matière comme l'ambre, le jade, ou encore le cristal de roche. Des labrets d'or étaient de forme zoomorphiques tels que des serpents ou des oiseaux. La perforation de la cloison du nez était aussi très pratiquée chez les hommes pour y accrocher des pendentifs ou des tampons (*vacatetl*), pour y insérer des bijoux de pierre ou de métal ; ils se perforaient la peau du menton sous la lèvre inférieure, pour y placer des labrets de cristal, de coquillage, d'ambre, de turquoise, d'or et surmontaient leur tête de somptueux échafaudages de plumes (Tezozomoc, 1853, I, 307). Les ornements en pierre étaient le plus souvent tubulaires, certains creux, avec de petites plumes qui dépassaient aux extrémités. Les pendentifs se composaient la plupart du temps de petits disques, de papillons ou de demi-lunes en métal. Cortés écrivait : « Dans chaque province ils modifient eux-mêmes leur physiologie ; les uns se perçant les oreilles pour y mettre de gros et vilains objets, d'autres se perforant les cartilages du nez pour y introduire de grandes pierres qui paraissent des miroirs » (Cortés, 1982, 65). Cortés ne fut pas sensible à la beauté des tampons d'oreilles (*pacochtli*). Les lobes des oreilles étaient le plus souvent percés dès le plus jeune âge et les trous agrandis par des ornements de formes et de grandeurs diverses : tout d'abord on y insérait un petit tampon, puis à mesure que la personne devenait plus âgée, le trou était élargi et des tampons de plus en plus grands y étaient insérés jusqu'à ce que le lobe tombe presque au niveau de l'épaule.

Le tampon d'oreilles du type bobine était le plus courant. Un genre très en vogue consistait en un assemblage compliqué composé d'une partie centrale creuse et ronde qui s'insérait dans le lobe de l'oreille ; puis deux disques plats ornés de perles de jade étaient placés contre le lobe, par derrière. Cet appareil était tenu en place par des fils avec l'aide probable d'une gomme adhésive et de chevilles de bois. Certains tampons étaient ronds, d'autres recourbés et très pointus. Les femmes



Illust. 31. Paul Marcoy, *Voyage à travers l'Amérique du sud de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1869, I, 631.



Illust 32. Indiens Mayoruna. Paul Marcoy, *Voyage à travers l'Amérique du sud de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1869, II, 301.

Aztèques portaient des ornements d'oreilles, des colliers, des bracelets aux bras et aux chevilles. Díaz del Castillo rapporte que des filles de *caciques* portaient aux oreilles des pendants en or (Díaz del Castillo, 2003, I, 212). Les Aztèques portaient de plus des parures et des bijoux de jade ou de turquoise pour rehausser leur beauté. Le jade était prisé de l'aristocratie et de la caste sacerdotale pour sa couleur qui symbolisait la végétation. Là aussi, le jade embellissait celui qui le portait et indiquait sa condition sociale.

Des sociétés moins avancées que celle des Aztèques pratiquaient le percement du visage et l'embellissement par l'adjonction de bijoux. Les lèvres et ses contours étaient particulièrement sujets à ces manipulations et transformations corporelles spectaculaires (illust. 31). Pour le percement de la lèvre inférieure, il existait des différences entre hommes et femmes. Parmi les Indiens Tamajos (groupe Guarani), « les hommes de cet endroit, presque tous, exceptés les femmes et les enfants, ont trois pertuis à la lèvre inférieure et portent de petites pierres rondes et longues d'environ un doigt pendantes » (Pigafetta, 1999, 105).

Les Mayoruna avaient les côtés du nez et la lèvre supérieure percée de trous, où ils inséraient des épines de *chunta*, et des plumes, avec une coquille, à la cloison du nez, qui leur descendait jusque sur la bouche. « Tels sont leurs atours et leurs ornements ordinaires, mais quand ils s'avisent d'y ajouter [plumes, bracelets, bandoulières, peintures...], c'est le plus haut point de leur magnificence » (illust. 32). Dès l'enfance, ils commençaient à trouser la peau pour y insérer de petits morceaux de *chunta* noir, qui est un bois très fort et dur. Ainsi, vus de loin, ils ressemblaient à des hommes à la barbe noire et bien fournie. « Leurs visages étaient rayés de noir, les plis de leurs nez troués pour insérer des plumes caudales d'ara, oiseaux magnifiques, et leurs lèvres inférieures avaient également deux trous dans lesquels ils mettaient d'autres plumes qui, avec les premières, dessinaient une croix de Saint-André » (Chantre y Herrera, 1901, 64). Chez les Margaiás (ou Touaiat), voisins des Tupinamba, tous les hommes avaient les lèvres de dessous percées et trouées, et chacun y portait une pièce verte, bien polie et comme enchâssée

de la longueur et de la largeur « d'un teston » et ils pouvaient l'ôter et le remettre quand bon leur semblait (Léry, 1975, 42). Cette coutume débutait dès l'enfance et tous les garçons avaient la lèvre « du dessous et dessus du menton » percée pour y porter un os blanc pointu et poli amovible. Ils ne le portaient que jusqu'à l'adolescence puis le remplaçaient par une pierre verte. Certains hommes se perçaient aussi les deux joues pour y enchâsser des pierres également vertes (Léry, 1975, 97-98).

Les Tupinamba pratiquaient le percement de la lèvre inférieure avec une forte épine. Ils y plaçaient alors une petite pierre ou un petit morceau de bois. Ensuite, ils guérissaient la plaie avec un onguent. Le trou devait rester ouvert. Devenus plus grands, ils agrandissaient ce trou et y introduisaient une pierre de couleur verte de la manière suivante. Ils ajustaient dans la lèvre le bout le moins large, mais cette pierre était si lourde qu'elle leur faisait pendre la lèvre inférieure. Ils avaient aussi des trous aux deux joues, et ils y mettaient des pierres de la même manière. Ils arrondissaient ces pierres à force de les frotter. Quelques-uns supportaient des morceaux de cristal, qui étaient plus minces, mais aussi longs (Staden, 2005, 185-186). Pero de Magalhães de Gandavo ne manqua pas de souligner leur attrait pour le percement du visage car « leur grande parure est de se percer la lèvre inférieure et d'y placer une pierre oblongue ; d'autres ont la figure pleine de trous et de pierres [...]. On leur fait ces trous quand ils sont tout petits » (Gandavo, 1995, 93-94). À ce sujet, le témoignage de Thévet est très intéressant, bien documenté et précis. Nous en reproduisons de larges extraits :

« [...] Ils se percent la bouche, étant encore jeunes, avec certaine herbe fort aiguë ; tellement que le pertuis s'augmente avec le corps ; car ils mettent dedans une manière de vigneaux, qui est un petit poisson longuet, ayant l'écorce dure en façon de patenôtre, laquelle ils mettent dans le trou quand le poisson est hors, et ce en forme de douzil¹ ou broche en un muid de vin ;

1. Douzil et broche sont à peu près synonymes et désignent la « petite cheville qui sert à boucher le trou fait à un tonneau pour en tirer le vin » (Litttré).

dont le bout plus gros est par-dedans, et le moindre dehors, sur la lèvre basse.

Quand ils sont grands sur le point de se marier, ils portent de grosses pierres tirant sur couleur d'émeraude, et en font telle estime qu'il n'est facile d'en recouvrer d'eux, si on ne leur fait quelque grand présent, car elles sont rares en leur pays [...]. Ces Amériques [Tupinamba] donc se défigurent ainsi et difforment de ces grands pertuis et grosses pierres au visage ; à quoi ils prennent autant de plaisir qu'un seigneur de ce pays à porter chaînes riches et précieuses ; de manière que celui d'entre eux qui en porte le plus est de tant plus estimé et tenu pour roi ou grand seigneur ; et non seulement aux lèvres et à la bouche, mais aussi des deux côtés des joues. Les pierres que portent les hommes sont quelquefois larges comme un double ducat et plus, et épaisses d'un grand doigt ; ce qui leur empêche la parole, tellement qu'à grande difficulté les peut-on entendre quand ils parlent, non plus que s'ils avaient la bouche pleine de farine. La pierre en sa cavité leur rend la lèvre de dessous grosse comme le poing ; et selon la grosseur se peut estimer la capacité du pertuis entre la bouche et le menton. Quand la pierre est ôtée, s'ils veulent parler, on voit leur salive sortir par ce conduit [...].

Les femmes et filles ne sont ainsi difformes ; vrai est qu'elles portent à leurs oreilles certaines choses pendues que les hommes font de gros vigneaux et coquilles de mer ; et est cela fait comme une chandelle d'un liard de longueur et grosseur. Les hommes, en outre, portent croissants longs et larges d'un pied sur la poitrine, et sont attachés au col. Aussi en portent communément les enfants de deux ou trois ans. Ils portent aussi quelques colliers blancs qui sont d'une autre espèce de plus petits vigneaux qu'ils prennent en la mer, et les tiennent chers et en grande estime [...]. Et les femmes portent bracelets de ces écailles de poisson, et sont faits tout ainsi qu'un garde-bras de gendarme» (Thévet, 1997, 140-141)

Il existait une division selon les sexes puisque les femmes se faisaient plutôt percer les oreilles et non les lèvres¹. Les femmes Tupinamba ne se faisaient pas fendre les lèvres et les

1. Cette remarque est bien sûr à relativiser puisque les prêtres aztèques avaient les oreilles fendues (Díaz del Castillo, 2003, I, 216).

joues, et par conséquent ne portaient aucune pierrerie au visage. Par contre, elles s'appliquaient des pendants aux oreilles et les faisaient donc percer si fortement que l'on pouvait « passer le doigt à travers les trous » et ces pendants blancs, ronds et aussi longs qu'une « moyenne chandelle », étaient faits à partir d'une grosse coquille de mer appelée *Vignol*. Ces pendentifs leur battaient sur les épaules voire jusque sur la poitrine (Léry, 1975, 109). Chez les Margaiás, les femmes n'avaient pas les lèvres fendues, mais portaient des pendentifs aux oreilles avec de grands trous (Léry, 1975, 42). Parfois, il s'agissait d'un simple os fiché dans les lèvres et les parois nasales trouées comme chez les Indiens Gaimuré du Brésil. Certains en avaient le visage couvert (Nóbrega, 1998, 73).

D'autres peuples se fendaient la langue par-dessous comme les trois nations Nicaragua, Chorotega et Chontale, et quelquefois aussi, les oreilles et les parties naturelles. Par contre, les femmes n'avaient pas cet usage alors que les deux sexes se perçaient les oreilles (Oviedo y Valdès, 2002, 13). Les Indiens des îles Casco et Apina, dans les Antilles, ne portaient que de l'or comme de larges boucles de deux ou trois livres, et tellement pendues aux oreilles, qu'à cause de leur poids elles retombaient d'un demi-pied de long, « ce qui a donné argument aux Espagnols de les appeler Grands oreilles (*Orejones*) » (Thévet, 1997, 265-266).

Le percement du visage allait de pair avec l'implantation de bijoux très sophistiqués dans le but d'embellir le corps et de marquer une position sociale. Amerigo Vespucci écrit que les Indiens de la côte du Brésil possédaient « des pierres blanches ou vertes qu'ils s'incrument sur les joues, sur les lèvres et sur les oreilles » (Vespucci, 2005, 162). Il confirme les premières observations de Caminha étonné de ces pratiques si singulières : « Il y en avait beaucoup, sans doute la plupart, qui arboraient de ces pointes en os dans les lèvres, et quelques-uns qui n'en portaient pas avaient les lèvres percées et dans les trous ils avaient de petits bondons de bois qui ressemblaient à des bouchons d'outres ; certains portaient trois points, un au milieu de la lèvre, les deux autres aux extrémités » (Caminha,

1995, 132). Et de conclure qu'ils portaient des pierres vertes dans leurs lèvres percées (Caminha, 1995, 137).

Certaines parures sur le visage étaient très élaborées et les pièces d'orfèvrerie utilisées d'une grande valeur puisqu'en or ou en argent. Les Indiens de la province de Darién représentent bien cette technicité et cette maîtrise. Wafer décrit avec minutie les ornements du visage de ces populations. « Ils portent toujours une petite lame d'orfèvrerie qui leur couvre la bouche. La plupart en ont en argent, et il n'y a que les principaux qui en aient en or. Elle est de figure ovale, et de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croissant, dont les pointes serrent l'entre-deux narines, d'où elle est suspendue et tombe sur la lèvre inférieure. Elle peut avoir l'épaisseur d'une guinée au milieu ; mais elle est plus mince vers les extrémités. Ils se parent d'une lame de cette grandeur lorsqu'ils vont à quelque festin, ou au conseil ; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la chasse, ils en portent une beaucoup plus petite, et qui ne leur couvre pas les lèvres, quoi qu'elle soit de la même figure [...]. Au lieu de cette lame, les femmes portent un anneau rond, qui passe à travers l'entre-deux narines, et qui diffère pour la grandeur et le métal, selon le rang qu'elles tiennent et les occasions. Les plus gros sont de la grosseur du tuyau d'une plume d'oie, et il arrive souvent qu'à la longue et par leurs poids, ils font descendre l'entre-deux des narines jusqu'à la bouche, surtout les vieilles femmes » (Wafer, 1723, 250). Ils ôtaient ces lames et ces anneaux lors des repas solennels puis ils les remettaient sans oublier de les frotter et de les faire luire.

Les bijoux brillaient par leur magnificence sur les visages amérindiens, qu'ils soient issus de brillantes civilisations ou de sociétés plus rustiques. Oreilles, nez, bouche, joues, poitrine, s'en paraient comme chez les Omaguas qui, bien que nus, s'embellissaient de grandes plaques en or qui pendaient à leurs oreilles et à leurs narines ou les nations Cuchiguaras qui portaient des patènes, sortes de petits plats ronds, également dans les oreilles et les narines (Acuña, 1641, 27v, 28r ; Carvajal, 1960, 469), tout comme certains peuples le long du Marañon (Ortiguera, 1968, 245). Les nobles Aztèques, aussi bien hommes que femmes,

portaient des bagues, des boucles d'oreilles, des bracelets, des chaînettes aux chevilles, des colliers et des pectoraux en jade, en serpentine, en os, en coquillage et des disques accrochés aux oreilles. Confectionnés à partir de matières précieuses ou simplement de bois, ces ornements faisaient également appel aux ressources naturelles tels que des coquillages, des os et des écailles. Les Tupinamba utilisaient, pour la fabrication de grands bracelets, plusieurs pièces d'os blancs et pour celle de colliers appelés aussi *Boïre*, d'une « certaine espèce de bois noir » pesant et luisant (Léry, 1975, 100, 110). La mer s'avérait un gisement inépuisable d'éléments décoratifs pour ces populations. Les hommes comme les femmes tiraient profit d'un gros coquillage de mer nommé *matta pue* pour les colliers et possédaient aussi des sautoirs blancs fabriqués avec des morceaux de coquillages de la grosseur d'une paille (Staden, 2005, 186, 188). D'autres peuples employaient essentiellement le bois. Les Indiens Margageas et Thabajares de la baie de Rio de Janeiro exécutaient de beaux colliers tirés d'une sorte de palmier nommé *hairi* (Thévet, 1997, 156). En Amérique centrale, les Indiens de la province de Darién, hommes et femmes de tout âge, portaient des colliers composés de coquilles ou de dents, ces dernières étant particulièrement appréciées par les nobles et les classes dirigeantes puisqu'ils en mettaient plusieurs ensemble, et comme ces dents étaient en forme de scie, elles s'enchâssaient si bien les unes avec les autres, qu'on pouvait les prendre pour une seule masse d'os en continu (Wafer, 1723, 252). Les gens du commun, tant hommes que femmes, ne portaient point de bijoux avec des dents, sauf quelques unes disséminées sur leurs colliers parmi les coquilles et autres grains de verre (Wafer, 1723, 252).

Les Amérindiens appréciaient beaucoup les ornements corporels, d'où une profusion de bijoux portés et des formes très variées. Ajustés avec beaucoup d'art, ces colliers leur coûtaient pourtant beaucoup de peine à fabriquer ce qui en démontrait toute l'importance. Les bracelets Tupinamba étaient coupés et taillés en forme de grosses écailles de poissons et collés avec de la cire ou une autre gomme (Léry, 1975, 110). Cet attrait pour les bijoux touchait tous les peuples, même ceux vivant

dans les rudes contrées de la Terre de Feux. Les habitants rencontrés par Sarmiento de Gamboa s'entouraient «le cou et les avant-bras de plusieurs colliers faits de boules et de cylindres en pierre de Chalcédoine» (Sarmiento de Gamboa, 2001, 108).

La taille était parfois démesurée. Certains bracelets Tupinamba faisaient environ un pied et demi de long et ils portaient des colliers blancs (*Boïre*) entortillés autour des bras (Léry, 1975, 110). Ils possédaient aussi des croissants nommés *boggassy* (Staden, 2005, 186), plus longs qu'un demi-pied, faits d'os bien unis, aussi blancs qu'albâtre, appelés *Y-aci*, et pendus à leur cou avec un petit cordon de fil de coton. Il battait à plat sur leur poitrine (Léry, 1975, 99). Dans la province de Darién, une seule personne portait quelquefois trois cent ou quatre cent colliers autour du cou, disposés en sept ou huit rangs, et plus ils étaient pesants, plus on les estimait. Wafer nota qu'il fallait qu'une femme soit bien pauvre, si elle n'en avait pas le poids de quinze ou vingt livres sur le cou et quelques-unes en portaient jusqu'à trente livres ou même davantage. Pour les hommes, c'était presque le double, suivant ce que leurs forces et leurs richesses le permettaient (Wafer, 1723, 253).

Ces attributs étaient réservés aux hommes et spécialement portés par un petit nombre de principaux en des occasions extraordinaires. Ils ne servaient ni pour la chasse, la guerre ou au quotidien dans la maison, mais ils s'en équipaient quand il s'agissait de paraître lors de cérémonies, dans les festins ou les noces, ou dans une assemblée (Wafer, 1723, 253). Les femmes n'avaient pas d'autre ornement que des pendants, les *nambipay*, qu'elles attachaient à leurs oreilles, d'une palme de long et de l'épaisseur du pouce (Staden, 2005, 188). Même les enfants arboraient des colliers et ce, dès leur naissance même s'ils étaient bien entendu plus petits (Wafer, 1723, 254).

Conclusion

Aucun peuple amérindien ne vivait nu. Le corps des populations indigènes considéré, par les Européens, comme sans vêtement ou si peu vêtu, était un leurre. À la fin du xv^e siècle, la nudité des «sauvages» de ce Nouveau Monde était perçue comme un témoignage d’immaturité et d’innocence. Les découvreurs auraient eu face à eux des enfants. Mais ce défaut de vêtements signalait également, pour les Occidentaux, une absence flagrante de «civilisation». Par conséquent, l’Autre, prétendument nu, était inévitablement jugé inférieur, il était infériorisé et dévalué. Les découvreurs s’évertuèrent à décrire le plus exactement possible le physique, la stature et les dispositions des indigènes, mais aussi leur civilisation matérielle – cuisine, médecine, poterie –, leurs mœurs, leurs institutions et leurs rituels. Cette description des indigènes américains, de «tout ce qui s’y voit, soit en la façon de vivre des habitants, [soit par la] forme des animaux et en général [de] ce que la terre produit», (Léry, 1975, XXXIV) avait pour finalité de mettre en place un système d’évaluation des sociétés américaines.

Pourtant, les lents processus de construction sociale à l’intérieur d’une société donnée, les valeurs véhiculées par l’apparence corporelle font que les images d’un corps que nous pensons être «nu» sont trompeuses. Le corps est un socle anthropologique sur lequel se construit la société tant aux niveaux sociaux, politiques que magiques, mythiques et esthétiques. Le corps vêtu, orné, déformé dans un but d’embellissement est une entreprise complexe.

L’acquisition progressive des ornements corporels vient ponctuer les différentes étapes de la maturation individuelle

selon un ordre pré-établi. Les questions d'âge tiennent une grande importance ; les ornements constituent des classes d'âge et de sexe et confortent bien souvent une prédominance hiérarchique masculine. Dans tout l'ouest amazonien, le simple geste de piquer constitue un moyen de transfert privilégié de la puissance et du déplacement d'énergie, par l'intermédiaire d'épines ou de dards. Et il joue un rôle fondamental dans les manipulations chamanique. Les pratiques d'ornementation corporelle et de traitement symbolique et effectif du corps brillent par leur grande magnificence. L'ornementation permet de célébrer des rites, de socialiser et de conférer un statut aux membres de la communauté. Les ornements apparaissent comme de véritables excroissances somatiques, à la dimension religieuse indéniable.

Dans la province de Cueva, au Panama, la hiérarchie et les catégories sociales étaient marquées par certains types de peintures faciales ou corporelles. Selon Oviedo y Valdès, «chaque seigneur faisait en sorte que l'on reconnaisse ses armes» en les portant sur la poitrine, en plus des peintures corporelles ou des dents. «*Sacos* et *Cabras* sont des hommes expérimentés dans le maniement des armes qu'ils utilisent, et ils vont avec leurs panaches et peinturlurés (peints avec de l'achiote ou *jagua*) et ils portent les insignes déjà décrites pour être reconnus au cours des batailles». Les chefs se paraient de manière extravagante comme le *cacique* Pocoa qui est décrit portant une grande plaque d'or sur la poitrine et «c'était une coutume dans ces régions que les *caciques* et les principaux chefs portent au cours des batailles quelques bijoux en or sur la poitrine ou sur la tête ou aux bras, pour être reconnus et signalés entre tous les autres et même de leurs ennemis» (Oviedo y Valdès, 1853, III, 118, 129, 130).

Le corps paré ne peut se comprendre que par rapport à un espace spécifique dans lequel il se donne à voir et à lire. Il permet aussi d'explicitier en partie le milieu dans lequel il évolue. Il organise l'espace, habite les lieux qu'il produit et impose des normes. L'objet-corps, entouré de règles et de préceptes, est un système perfectionné et subtil dont l'aire d'influence est très large puisqu'il investit l'hygiène et la toilette tout autant que

la santé ou la médecine, la magie, la religion et le cosmos. Il s'offre au regard par des postures, des attitudes, des gestuelles, mais également par des artifices, par l'ornementation, par des manipulations physiques et symboliques. Le corps n'est jamais neutre, mais donne du sens et symbolise le monde qui entoure l'Homme. Il s'agit d'un univers en réduction qui est tout aussi bien un corps-objet qu'un corps-monde.



Bibliographie

Sources premières

Iñigo Abbad y Lasierra, *Porto Rico 1493-1778. Histoire géographique, civile et naturelle de l'île* [1788]. Paris, L'Harmattan, 1989.

José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* [1589]. Madrid, Atlas, 1954.

Joseph de Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales 1589*. Paris, Payot, 1979.

Christoval de Acuña, *Nuevo descubrimiento del Gran Rio de las Amazonas*. Madrid, Imprenta del Reyno, 1641.

Pedro de Aguado, *Historia de Santa Marta y Nuevo Reino de Granada* [1550]. Madrid, Real Academia de la Historia, t. II, 1917.

Pedro de Aguado, *Recopilación historial* [1582]. Bogotá, Empresa Nacional de Publicacione, t. I, 1956.

Pedro de Aguado, *Recopilación historial. Continuación de la primera parte* [1582]. Bogotá, Emp. Nacional de Publicaciones, t. II, 1957.

Pedro de Aguado, *Recopilación historial. Segunda parte* [1582]. Bogotá, Emp. Nacional de Publicaciones, t. III, 1957.

Fernando Alvaro Tezozomoc, *Histoire du Mexique par don Alvaro Tezozomoc* [1598]. 2 vol., Paris, P. Jannet, 1853.

- Pascual de Andagoya, *Relacion de los sucesos de Pedraria Dávila, escrita por el adelantado Pascual de Andagoya*, dans *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, t. III, *Viages menores y los de vupucio, poblaciones en el Darien*. Madrid, Imprenta real, 1829, p. 393-459.
- Pascual de Andagoya, *Narrative of the proceedings of Pedrarias Davila in the provinces of Tierra Firme or Catilla del Oro and of the discovery of the South Sea and the coasts of Peru and Nicaragua* [1548]. London, Printed for the Hakluyt society, 1865.
- Pierre Martyr d'Anghiera, *Lettres de Pierre Martyr d'Anghiera relatives aux découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais* [1493-1495]. Paris, Institut géographique de Paris, 1885.
- Pierre Martyr d'Anghiera, *De Orbe Novo. The Eight Decades of Peter Martyr d'Anghera* [1516]. New York-London, G. P. Putman's Sons, 1912.
- Pierre Martyr d'Angleria, *Decadas del nuevo mundo* [1516]. Buenos Aires, Editorial Bajel, 1944.
- Pedro Mártir de Angleria, *Décadas del Nuevo Mundo. Vertidas del latín a la lengua castellana por Joaquín Torres Asensio* [1516]. Buenos Aires. Editorial Bajel, 1944.
- Antonio Arellano Moreno, *Relaciones geográficas de Venezuelas*. Caracas, Academia Nacional de la Historia, 1964.
- Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*. Paris, Chez Piget, Damonville et Durand, 1743.
- Girolamo Benzoni, *La Historia del Mondo nuevo*. Caracas, Fuentes para la historia colonial de Venezuela, 1967.
- Girolamo Benzoni, *History of the New World, Shewing His Travels in America from AD 1541 to 1556*. London, Printed for Hakluyt Society, 1970.

- Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile; en 1766, 1767, 1768, 1769*. Paris, La découverte, 1980.
- Ramón Bueno, *Apuntes sobre la provincia misionera de Orinoco e indígenas de su territorio, con algunas otras particularidades [1788-1801]*. Caracas, Tipografía americana, 1933.
- Ramón Bueno, *Conversión de Píritu del P. Matías Ruiz Blanco, O.F.M. y Tratado histórico del P. Ramón Bueno, O.F.M.* [1690]. Caracas, Academia nacional de la historia, 1965.
- Miguel Cabello Valboa, *Miscelánea antártica. Una historia del Perú antiguo*. Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Facultad de Letras, Instituto de Etnología, 1951.
- Pêro Vaz de Caminha, «Lettre au Roi dom Manuel», dans Pêro de Magalhaes de Gandavo, *Histoire de la province de Santa-Cruz que nous nommons le Brésil* [1576]. Paris, Le Passeur, 1995, p. 125-149.
- Cartas de Indias* [xvi^e siècle]. Madrid, Atlas, 3 vol., 1974.
- Gaspar de Carvajal, *Relación que escribió fray Gaspar de Carvajal, fraile de la orden de Santo Domingo de Guzmán, del nuevo descubrimiento del famoso río Grande que descubrió por muy gran ventura el capitán Francisco de Orellana desde su nacimiento hasta salir a la mar, con cincuenta y siete hombres que trajo consigo y se echó a su aventura por el dicho río, y por el nombre del Capitán que le descubrió se llamo el río de Orellana* [1541-1542], dans *Historiadores y cronistas de las misiones*, Julio Tobar Donoso (éd.), México, J. M. Cajica, 1960, p. 443-480.
- Juan de Castellanos, *Historia del Nuevo Reino de Granada* [1589]. Madrid, Impr. de A. Pérez Dubrull, t. I, 1886.
- Juan de Castellanos, *Elegías de varones ilustres de Indias* [1589]. Bogotá, Editorial ABC, 1955.
- José Chantre y Herrera, *História de la Compania de Jesus en el Marañon Español 1637-1767* [1768]. Madrid, Imprenta A. Abril, 1901.

- Pedro de Cieza de León, *Crónica del Perú. El señorío de los Incas* [1553]. Ayacucho, Biblioteca Ayacucho, 2005 a.
- Pedro Cieza de León, *Parte segunda de la crónica del Perú. El señorío de los Incas*, Ayacucho, Biblioteca Ayacucho, 2005 b.
- Pedro Cieza de León, *La crónica del Perú*. Buenos Aires - México, Espasa-Calpe, 1945.
- Francisco Javier Clavigero, *Historia antigua de México. Primera edición del original escrito en castellano por el autor* [1780]. México, Porrúa, 1945.
- Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo* [1653]. Sevilla, impr. de E. Rasco, 4 vol., 1890-1893.
- Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo* [1653]. Madrid, Atlas, 1956.
- Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique. I, Journal de bord et autres récits 1492-1493*. Paris, La découverte, 1981.
- Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique. II, Relations de voyage et autres récits, 1494-1505*. Paris, la Découverte, 1980.
- Francisco Hernández de Córdoba, *Le voyage de Francisco Hernández de Córdoba* [1517], dans *Conquistadors et chroniqueurs espagnols en pays Maya (1517-1697)*, I, *Découvertes*, François Baldy (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 95-138.
- Pero Correira, «Du frère Pero Correira au père João Nunes Barreto, Afrique» [1551], dans *La mission jésuite du Brésil. Lettres et autres documents (1549-1570)*. Paris, Chandeigne, 1998, p. 99-103.
- Hernan Cortés, *La conquête du Mexique* [1522-1526]. Paris, Maspero, 1982.
- Hernan Cortés, *L'expédition de Hernando Cortés* [1522-1526], dans *Conquistadors et chroniqueurs espagnols en pays Maya (1517-*

1697), I, *Découvertes*, François Baldy (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 253-446.

Pedro Cortés y Larraz, *Descripción geográfico-moral de la Diócesis de Goathemala* [1770]. Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala, 1958.

Jules Crevaux, *Le mendiant de l'Eldorado. De Cayenne aux Andes 1876-1879*. Paris, Phébus, 1987.

Antonio Cuervo, *Colección de documentos inéditos sobre la geografía y la historia de Colombia*. Bogotá, Imprenta de Vapor de Zalamea Hnos, t. IV, 1894.

Yves d'Evreux, *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614 par le Père Yves d'Evreux*. Leipzig, Librairie A. Franck, 1864.

Bernal Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* [1575]. Paris, La Découverte, 2003.

Martín Fernández de Enciso, *Suma de geographia, que trata de todas las partidas e prouincias del mundo, en especial de las indias e ... del arte del marear ..., con la espera en romance, con el regimieto del sol y del norte* [1519]. Seuilla, por Juan Cromberger, 1530.

Francisco de Figueroa, *Informe de las misiones de la Compañía de Jesús en el país de los Maynas* [1661], dans *Historiadores y cronistas de las misiones*, Julio Tobar Donoso (éd.), México, J. M. Cajica, 1960, p. 137-171.

Francisco de Figueroa *et alii*, *Informes de jesuitas en el Amazonas 1660-1684. Francisco de Figueroa, Cristóbal de Acuña y otros*. Iquitos, Instituto de Investigación de la Amazonía Peruana (IIAP); Centro de Estudios Teológicos de la Amazonía (CETA), 1986.

Francisco de Figueroa, *Relación de la misión apostólica que tiene a su cargo la provincia de Quito, en el gran río Marañón, según varios padres de la Compañía de Jesús, en 1735*, dans

Historiadores y cronistas de las misiones, Julio Tobar Donoso (éd.), México, J. M. Cajica, 1960, p. 171-215.

José Gonsalves de Fonseca, *Explorations Made in the Valley of the River Madeira, from 1749 to 1868*. London, National Bolivian Navigation Company, 1875.

Francisco Antonio de Fuentes y Guzmán, *Recordación Florida. Discurso historial, natural, material, militar y político del reino de Goathemala* [1689], dans *Obras historicas*, Madrid, Atlas, t. I-III, 1969-1972.

Pero de Magalhães de Gandavo, *Histoire de la province de Santa-Cruz que nous nommons le Brésil* [1576]. Paris, Le Passeur, 1995.

Inca Garcilaso de la Vega, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas* [1609]. Paris, la Découverte, 1982.

Felipe Guamán Poma de Ayala, *El primer nueva corónica y buen gobierno* [1615]. México, Siglo Veintiuno, 1980.

Joseph Gumilla, *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque et des principales rivières qui s'y jettent* [1741]. Avignon, J. Mossy, 1758.

Pedro Gutierrez de Santa Clara, *Historia de la guerras civiles del Perú* [1544-1548], dans *Cronica del Perú*, Madrid, Atlas, 1963.

Tomé Hernández, *Déposition faite le 21 mars 1620 devant greffier sur ordre du Vice-Roi du Pérou par Tomé Hernandez, dernier témoin survivant de la colonisation du détroit de Magellan*, dans *Pedro Sarmiento de Gamboa, Moi, gouverneur du détroit de Magellan. La première colonisation de la Terre de Feu 1581-1584*. Paris, Cosmopole, 2001, p. 139-166.

Bernardino Izaguirre, *História de las misiones franciscanas y narración de los progresos de la geografía en el oriente del Perú, relatos originales y producciones en lenguas indígenas de varios misioneros, 1619-1921*. Talleres, Gráficos de la Penitenciaría, t. XII, 1929.

- Francisco de Jerez, *La conquête du Pérou 1534*. Paris, A. M. Métailié, 1982.
- Marco Jiménez de la Espada, *Relaciones geográficas de Indias*. Madrid, Tip. de M. G. Hernández, 4 vol., 1881-1897.
- José Jouanen, *Historia de la Compañía de Jesús en la antigua provincia de Quito, 1570-1774*. Editorial Ecuatoriana. 2 vol., 1941 et 1943.
- Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya* [v. 1566]. Paris, Arthus Bertrand, 1864.
- Laureano de la Cruz (fray), *Nuevo descubrimiento del río de Marañón llamado de las Amazonas hecho por la religión de San Francisco año de 1651*. Madrid, Biblioteca de la Irradiación, 1900.
- Bartolomé de Las Casas, *Apologética historia sumaria quanto a las cualidades, dispusición, y condiciones naturales, policías, repúblicas, maneras de vivir e costumbres de las gentes destas Indias occidentales y meridionales, cuyo imperio soberano pertenece a los reyes de Castilla*, dans *Historiadores de Indias* [1555-1559]. Madrid, Bailly, 1909, t. I. p. 1-704.
- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* [1578]. Genève, Librairie Droz, 1975.
- Le Nouveau Monde. Récits de Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo Vespucci*. Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Reginaldo de Lizarraga, *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile*, dans *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile de Reginaldo de Lizarraga. Jornada del Río Marañón de Toribio de Ortiguera*. Madrid, Atlas, 1968, p. 1-213.
- Lope de Atienza, *Compendio historial del estado de los Indios del Perú* [1572-1575], dans *La religión del imperio de los Incas*, t. I, 1931, p. 1-307.

- Francisco López de Gómara, *Hispania Victrix. Primera parte de la historia general de las Indias* [1552], dans *Historiadores primitivos de Indias*, Madrid, Atlas, 1852.
- Francisco López de Gómara, *Conquista de Méjico. Segunda parte de la crónica general de las Indias*, dans *Historiadores primitivos de Indias*, Madrid, Atlas, 1946.
- Tomás López Medel, *Colonización de América. Informes y testimonios 1549-1572*. Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1990.
- Jean Magnin, *Chronique d'un chasseur d'âmes. Un jésuite suisse en Amazonie au xviii^e siècle. Description de la province et des Missions de Maynas au Royaume de Quito par le R. P. Magnin* [1742]. Fribourg, Éditions de l'Hèbe, 1993.
- Pablo Maroni, *Noticias Autenticas del Famoso Rio Marañon (1738), seguidas de las Relaciones de los PP. A. de Zarate y J. Magnin (1735-1740)*. Iquitos, Monumenta Amazónica, IIAP-CETA, 1988.
- Juan Matienzo, *Gobierno del Perú 1567*. Paris – Lima, Institut français d'études andines, 1967.
- Fernando Montesinos, *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou* [v. 1552]. Paris, Arthus Bertrand, 1840.
- Matías Angel de la Mota Padilla, *Historia de la conquista de la provincia de la Nueva-Galicia* [1742]. Guadalajara, Tip. del Gob., a cargo de J. Santos Orosco, 1856.
- Martín Fernández de Navarrete, *Obras de D. Martín Fernández de Navarrete* [1825-1837]. Madrid, Atlas, t. II, 1954.
- Manuel de Nóbrega, *Information sur les terres du Brésil* [1551], dans *La mission jésuite du Brésil. Lettres et autres documents (1549-1570)*. Paris, Chandeigne, 1998, p. 71-77.
- Nouvelles certaines des Isles du Peru* [1534] suivi de *Nouvelles du Pérou de Miguel de Estete* [1535]. Thaon, Amiot Lenganey, 1992.

- Leonardo Nuñez, *Du père Leonardo Nunes, du port de São Vicente, en l'année 1550* [1551], dans *La mission jésuite du Brésil. Lettres et autres documents (1549-1570)*. Paris, Chandeigne, 1998, p. 89-97.
- Polo de Ondegardo, *Informaciones acerca de la religion y gobierno de los Incas* [1571]. Lima, Sanmarti, t. IV, 1917.
- Toribio de Ortiguera, *Jornada del Río Marañón*, dans *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile de Reginaldo de Lizarraga. Jornada del Río Marañón de Toribio de Ortiguera*. Madrid, Atlas, 1968, p. 215-358.
- Gonzalo Hernández de Oviedo y Valdès, *Mœurs et coutumes des habitans (sic) de la province de Cueba, par Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdès (1535, 1547)*, dans *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique, à diverses époques de la conquête...*, Paris, Librairie de Gide, 1840, p. 114-147.
- Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdès, *Historia general y natural de las Indias. Islas y tierra firme del mar océano por el capitán Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès, primer cronista del Nueva mundo; publicala la Real academia de la historia; cotejada con el código original, enriquecida con las enmiendas y adiciones del autor, é ilustrada con la vida y el juicio de las obras del mismo por D. José Amador de los Rios*. Madrid, Impr. de la Real academia de la historia, t. III, 1853.
- Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdès, *Sumario de la natural historia de las Indias*, dans *Historiadores primitivos de Indias. Tomo segundo*. Madrid, Atlas, 1946, p. 473-515.
- Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdès, *Historia general y natural de las Indias*. Madrid, Atlas, 1959.
- Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdès, *Singularité du Nicaragua* [1529]. Paris, Chandeigne, 2002.
- Pedro Pizarro, *Récit de la découverte et de la conquête des royaumes du Pérou* [1571]. Paris, Editions du Félin, 1992.

Antonio Pigafetta, *Relation du premier voyage autour du monde par Magellan (1519-1522)*. Paris, Tallandier, 1999.

«Rapport adressé à l'Empereur Charles V, sur le Royaume de la Nouvelle-Grenade, par le licencié de La Marcha» (1550), dans *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique, à diverses époques de la conquête...*, Paris, Librairie de Gide, 1840, p. 171-200.

Relation anonyme, *Relation abrégée sur la Nouvelle Espagne et sur la grande ville de Temixtitan Mexico* [1522 ?], dans *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. 49-105.

«Relation du frère Jérôme Escobar», dans *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique, à diverses époques de la conquête...*, Paris, Librairie de Gide, 1840, p. 46-82.

Matías Ruíz Blanco, *Conversión de Piritu, de indios cumanagotos, palenques, y otros: sus principios y incrementos que oy tiene, con todas las cosas mas singulares del país, política, y ritos de sus naturales, práctica que se observa en su reducción, y otras cosas dignas de memoria*. Madrid, Juan Garcia Infançon, 1690.

Bernardino de Sahagún, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne. Livres 7 à 12* [xvi^e siècle]. Paris, G. Masson, 1880.

Pedro Sarmiento de Gamboa, *Moi, gouverneur du détroit de Magellan. La première colonisation de la Terre de Feu 1581-1584*. Paris, Cosmopole, 2001.

Pedro Simón, *Noticias historiales de las conquistas de tierra firme en las Indias Occidentales. Primera parte* [1626]. Bogotá, Imprenta de Medardo Rivas, 1882.

Pedro Simón, *Noticias historiales de las conquistas de tierra firme en las Indias Occidentales. Parte segunda y tercera* [1626]. Bogotá, Casa Editorial de Medardo Rivas, 1892.

- Pedro Simón, *Noticias historiales de Venezuela* [1627]. Caracas, Academia nacional de la historia, 1963.
- Pedro Simón, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales*. Bogotá, Banco Popular, 1981.
- Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages* [1557], Paris, Métailié, 2005.
- Jean-Baptiste du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. II, contenant l'histoire naturelle, enrichy de cartes et de figures. Par le R. P. du Tertre, de l'ordre des Prescheurs, de la Congregation de S. Louis, Missionnaire Apostolique dans les Antilles. Paris, T. Jolly, 1667.
- Alvaro Tezozomoc, *Histoire du Mexique*, dans *Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques* [xvi^e siècle]. Paris, Arthus Bertrand, 2 vol., 1853.
- André Thévet, *Le Brésil d'André Thévet. Les Singularités de la France Antarctique* [1557]. Paris, Chandeigne, 1997.
- Adrián de Ufeldre *Conquista de la provincia del guaymi en el Reino de Tierra Firme, por el venerable Padre Maestro... en el Reyno de Tierra Firme* [1682], dans Juan Meléndez, *Tesoros verdaderos de las Yndias*, Rome, Imprenta de Nicolás Ángel Tinassio, 1682, t. III, p. 1-56.
- Juan de Velasco, *Description du Royaume de Quito, par D. Juan de Velasco, prêtre (1789)*, dans Ternaux-Compans, *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique, à diverses époques de la conquête...*, Paris, Librairie de Gide, 1840, p. 201-297.
- Antonio Vásquez de Espinosa, *Compendio y descripción de las Indias occidentales* [1629]. Washington, Smithsonian Institution, 1948.
- Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*. Paris, Chandeigne, 2005.

Lionel Wafer, *Voyage de Mr. Wafer où l'on trouve la description de l'isthme de l'Amérique*, dans *Voyage aux terres australes, à la Nouvelle Hollande, &c., fait en M. DC. XCIX, où l'on trouve la description des isles Canaries, des isles de Mayo & de Saint Jago, de la baye de Tous les Saints, des ports & de la ville de Bahia dans le Bresil, &c. par Guillaume Dampier. Avec le voyage de Lionel Wafer où l'on trouve la description de l'isthme de Darien dans l'Amérique, &c.* À Rouen, chez Jean-Baptiste Machuel, 1723.

Gonzalo Ximénez, *Relation adressée à sa Majesté, de la conquête du Nouveau Royaume de Grenade, par le licencié Gonzalo Ximénez* (1536), dans *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles dans l'Amérique, à diverses époques de la conquête...* Paris, Librairie de Gide, 1840, p. 146-170.

Augustin de Zarate, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* [1555] trad. de 1774 par S. de Broë, seigneur de Citry et de la Guette, Paris, Compagnie des libraires.

Études

Alfredo Antonio de Andrade, «Estudo das materias corantes de origem vegetal, em uso entre os indios do Brasil e das plantas de que procedem. These relatada por incumbencia do XX Congresso de Americanistas», dans *Archivos do museu nacional do Rio de Janeiro*, Vol. XXVIII, décembre 1926, p. 177-199.

Francine Barthe-Deloizy, *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*. Rosny-sous-Bois, Bréal, 2003.

Pierre Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki. Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*. Paris, Plon, 1972.

Philippe Descola, «À propos de *Par-delà Nature et culture*», dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 12, 2007, p. 231-252.

Wm. M. Gabb, «Tribus y lengua indigenas de Costa Rica», dans León Fernandez, *Colección de documentos para la historia de*

Costa Rica. San José de Costa-Rica, Imprenta Nacional, 1883, t. III, p. 303-486.

Walter Ernest Hardenburg, *The Putumayo. The devil's paradise. Travels in the Peruvian Amazon region and an account of the atrocities committed upon the Indians therein*. London, T. Fisher Unwin, 1913.

Rafael Karsten, *The head-hunters of Western Amazonas. The life and culture of the Jibaro Indians of eastern Ecuador and Peru*. Helsingfors, 1935.

Walter Krickeberg, *Los Totonacos. Contribución a la etnografía histórica de la América Central*. México, Talleres gráficos del Museo nacional de arqueología, historia y etnografía, 1933

Dora León Borja de Szászdi, «Prehistoria de la costa ecuatoriana», dans *Anuario de Estudios Americanos*, 21, 1964, p. 381-436.

André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. II La mémoire et les rythmes*. Paris, A. Michel, 1964.

Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*. Paris, UNESCO, 1953.

Francisco Morales Padrón, «Aspectos de la cultura de los Indios Muzos (Alto Magdalena)», dans *Anuario de Estudios Americanos (Sevilla)*, XV, 1958, p. 551-616.

Desmond Morris, *Le singe nu* [1967]. Paris, Grasset, 1968.

María Nectario, *Los Orígenes de Maracaibo*. Madrid, Talleres Gráficos Juan Bravo, 1959.

Erland Nordenskiöld, *The Ethnography of South America seen from Mojos in Bolivia*. Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, 1924.

Victor Manuel Patiño, *Historia de la cultura material en la América equinoccial*, t. 2 *Vivienda y Menaje*. Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1990.

Victor Manuel Patiño, *Historia de la cultura material en la América equinoccial*, t. 4 *Vestidos adornos y vida social*. Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1992.

Victor Manuel Patiño, *Historia de la cultura material en la América equinoccial*, t. 7 *Vida erótica y costumbres higiénicas*. Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1993.

Sergio Purin, *Inca-Perú, 3 000 ans d'histoire. Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles, 21.9-30.12.1990*. 1990, Gent, Imschoot.

José Antonio Saco, *Historia de la esclavitud de los indios en el Nuevo Mundo, seguida de la historia de los repartimientos y encomiendas*. La Havane, Cultural S.A., t. I, 1932.

Enrique Tovar, *Vocabulario del oriente peruano*. Universidad Mayor de San Marcos, Lima, Imprenta Universidad Mayor de San Marcos, 1966.

Gabriel María Vergara Martín, *Diccionario etnográfico americano*. Madrid, Librería de los sucesores de Hernando, 1922.

Avencio Villarejo, *La selva y el hombre. Estudio antropocológico del aborígen amazónico*. Lima, Editorial Ausonia, 1959.

R. Westermarck, *Historia del matrimonio en la especie humana*. Buenos Aires, Editorial Americana, 1946.

Index

A

Aida 93
Akawai 125
Amoigpiyra 21
Amotinado 26
Angamarca 77, 104
Araboyara 21
Araucan 99
Arecuna 121
Aruaco 28
Aymara 61, 101
Ayoré 85
Ayrica 76
Aysuari 23
Aztèque 9, 31, 37, 47-48, 66,
74, 92-93, 101, 105, 107,
123-124, 127, 130, 134

B

Barasana 121, 126
Barquisimeto 27
Bobure 27
Bororo 31
Bracamoro 23
Burede 22

C

Cabécare 124
Cana 37, 98
Canare 37
Caraca 22, 24, 27, 30, 142-143,
151

Caraïbe 14, 55, 63, 93-94, 97,
101, 106, 120
Caraque 111
Carijo 21
Caucana 50
Caverna 109
Chancha 37
Chanco 111
Chibcha 86
Chimila 27
Chinchay Cocha (ou Chinchay
Colla) 126
Chiriguana 34, 86, 117
Chocœ 74, 86, 121
Chono 112
Chontale 116, 133
Chorotega 15, 116, 133
Cindagua 22, 30, 117
Colima 22, 94
Colla 37, 111, 126
Collao 61, 126
Conde 126
Coreguaje 86
Coro 27
Cubeo 106
Cuchiguara 22, 134
Cueva 86, 94, 120, 124, 126,
138
Cuica 28, 30
Cumanagota 16
Cuna 75, 83

D

Darién 15, 23-24, 28-29, 50,
69-70, 72, 75, 85, 97, 100,
118, 134-136

E

Embera 106, 121
Encabellado 95

G

Gaes 94
Gaimuré 84, 133
Galibi 24
Gorrone 50
Guaiapa 99, 119
Guaika 106
Guamo 23
Guanaca 121
Guanca 37
Guanebucane 27, 49
Guarani 21, 55, 83, 102, 125, 130
Guaraúno 97
Guariro 66
Guayabero 106
Guayaru 84
Guaycuru 25
Guayupe 31, 75, 94

H

Hoanarao 83
Huancavilca 85, 94
Huaxtèque 74, 114
Huitoto 78

I

Icaguate 31
Idibae 121
Inca 9, 15-16, 31-33, 35, 37, 61,
66, 80, 111-112, 125-126,
144, 146-147, 149, 154
Ipurucoto 26

Iquito 86, 94, 145, 148

J

Jirara 76
Jivaro 14, 26, 66, 74-78, 97,
101, 119, 121
Juagaramiri 23

K

Kayapo 68, 85
Kuikuru 31

L

Lile 50

M

Manirigua 83
Margagea 135
Margaia 21, 70, 88, 130, 133
Matis 84, 122
Maués 84
Maya 39, 61, 66, 86, 88, 106,
111-112, 114, 116, 124, 144
Mayna 11, 145, 148
Mayoruna 23, 84, 107, 117,
129, 130
Mochica 51, 58, 81
Mocobi 55, 59
Motilone 49
Mucuna 106
Muisca 16, 121
Muzo 69, 70, 75, 77, 125, 153

N

Nahua 124
Nicaragua 15, 20, 22, 29, 52,
88, 100, 107, 111, 116, 133,
142, 149

O

Omagua 49, 97, 111, 134

- Otomaco 125
Otomi 47, 74, 116
Ouetaca 88
Oyana 66, 69
- P**
Pæce 111
Paez 121
Palma 22, 94
Panche 22, 111
Pano 114
Pantagora 106
Paranapura 107
Pasto 34, 125-126
Patagon 24, 50-51, 64, 72, 93
Patangora 23
Picara 50
Pijao 86, 111
Pocavergüenza 30
Poma Tanbo 126
Poquina 126
Potigoare 21
Pucauna 86
- Q**
Quijo 101, 112
Quillacinga 34, 125
Quimbaya 100, 111-112, 121, 125
Quiriquire 29-30
Quito 77, 94-95, 104, 114, 126, 145, 147-148, 151
- S**
Sáliva 97
Selkínam 64, 98-99
Sotara 121
- T**
Taïno 61, 66
Tairo (ou Tairona) 27, 49
- Tallano 34
Tamajo 21, 55, 83, 102, 130
Tamanaca 97
Tamoyo 21
Taparito 27
Tayatoma (ou Triatoma) 49
Térraba 27
Thabajare 135
Tiriyó 97
Tobayara 21
ToltÈque 114
Tonaque 47, 106
Tumimino 21
Tupi 21, 107
Tupigae 21
Tupi-Guarani 107
Tupinamba 21, 68-70, 76, 82, 86, 88, 96, 102, 117, 120-121, 130-132, 135-136
Tupinaqui 21
Tzeltal 31
Tzotzil 31
- U**
Uanca Bilca 126
- W**
Wapisiana 126
Warrao 83, 125
Warrau 126
Witobo-bora 82
- Y**
Yagua 86
Yahgan 99
Yalcone 111
Yanomami 68, 86
Yucuna 98
- Z**
Zacatèque 22



Dans la même collection

Fanny Soum-Pouyalet, *Le Corps, la Voix, le Voile. Cheikhat marocaines*, 2007.

Bernard Andrieu, *Bronzage. Une petite histoire du Soleil et de la peau*, 2008.

Sous la direction de Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Dominique Chev , *Corps et Couleurs*, 2008.

Sous la direction de Jean-PierreAlbert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Dominique Chev , *Coloris Corpus*, 2008.

Sous la direction de Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton et Nadine Pomar de, *La Peau. Enjeu de soci t *, 2008.

Sous la direction de Christian Beno t, Gilles Boëtsch, Antoine Champeaux,  ric Deroo, *Le sacrifice du soldat*, 2009.

Sous la direction de Gilles Boëtsch, Dominique Chev , H l ne Claudot-Hawad, *D cors des corps*, 2010.

Sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomar de, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, *La Belle apparence*, 2010.

